This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
ET
FAIRE

Vallade, Jean François Astrié me d

DISCOURS PHILOSOPHIQUE SUR LA CREATION ET L'ARRANGEMENT DU MONDE,

Où l'on fait voir les rapports qu'il y a entre les Creatures, & leur dependance sous les Loix de la Providence.

Par M. J. F. V. D. E. M.

J. F. Vallade

A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire, dans le Beurs-straat, à la Renommée.

MDCC.

A

MONSEIGNEUR,

Monſeigneur Arnold Juſte, Comte d'Albemarle, Vicomte de Berry, Baron de Keppel, d'Ashford, & d'Acquoy, Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere, Capitaine de la prémiere Compagnie des Gardes du Corps du Roy de la Grande Bretagne, Grand-Maître de ſa Garderobe, Colonel General des Suiſſes & Griſons, General Major de la Cavalerie, & Colonel des Carabiniers, au ſervice des Eſtats Generaux des Provinces-Unies des Païs-bas.

MONSEIGNEUR.

Si je prens la liberté de vous offrir cet Ouvrage, ce ſont vos eminentes qualitez qui vous attirent des importuns de toutes les eſpéces. Il s'en faut bien, je l'avoüe, qu'il ſoit digne de vous être offert, mais les Auteurs n'ont plus beſoin d'un grand merite, pour ſe choiſir des Protecteurs illuſtres. Vous

ſavez,

429426

ſavez, Monſeigneur, que les années, les ſiécles même les mettent en poſſeſſion de prendre cette liberté. C'eſt la premiere penſée qui m'a inſpiré la hardieſſe de ſupplier vôtre Grandeur d'accepter ce Diſcours que je lui offre avec toute la ſoumiſſion dont je ſuis capable. Je le compoſay dans le temps de la derniere guerre, pendant que toute l'Angleterre étoit en mouvement pour la défenſe de ſes droits; que vous accompagniez nôtre Grand Monarque dans ſes fatigues, & dans ſes exploits que ſa Majeſté ne voulut jamais finir qu'aprés avoir repouſſé le plus redoutable des Conquérans juſqu'alors, tranquilliſé l'Europe, & rétabli ſes Eſtats dans un plus beau luſtre. Il n'y avoit pas moyen de reſter oiſif, où tout étoit ſi puiſſamment animé à agir. Heureux, ſi par mes talens j'euſſe peu être de quelque utilité à mon Roy! Mais, Monſeigneur, il m'eſt arrivé à peu prés la même choſe qu'à un Philoſophe de l'Antiquité: c'étoit Diogene, qui a la venuë de Philippe, voyant les Corinthiens employez les uns à réparer leurs bréches, les autres à nettéyer leurs armes, ſe mit à roulller ſon tonneau. Quel rapport y pouvoit-il avoir de l'action de ce Philoſophe à celle des Corinthiens? C'eſt qu'il ne vouloit point reſter en repos quand tout luy paroiſſoit en mouvement,

ment, & il donnoit à entendre qu'il auroit bien voulu s'employer comme les autres, si ſes talens euſſent été les armes. Si ce Diſcours qui faiſoit mon occupation, ne me rendit pas plus utile à ſa Majeſté, que je l'eſtois, il m'aura au moins fourni l'occaſion de déclarer icy l'ardeur que j'aurois de l'être. On ſait, Monſeigneur, que le plus ſûr moyen de vous plaire, & de gagner vôtre affection, c'eſt d'avoir des ſentimens d'une fidelité inviolable au ſervice de ſa Majeſté. Un honnête homme ſe ſatisfait à la vuë de ces ſentimens; mais il ſeroit bien plus content d'être en état de les manifeſter. Quand cela n'eſt pas, on a la reſſource de remplir ce vuide par des vœux pour la proſperité de ſon Prince. Il y en faut ajouter pour ceux qui veillent à ſa conſervation avec autant d'aſſiduité, & de zele que vôtre Grandeur le fait. Tandis que les Monarques ne ſouffrent près d'eux, que des perſonnes que le merite, & la vertu y placent, ils peuvent être aſſurez de leur conſervation, & de leur grandeur, à peu près comme le Soleil, ce noble principe du monde qui ne ſouffrant près de ſon centre que ce qu'il y a de plus noble, & de plus pur après luy, ſe conſerve toûjours ſon éclat, & ſa beauté. Il y a une ſubordination établie par la

Providence parmi les hommes, il n'en faut point douter, tout de même que dans la nature; avec cette difference pourtant que les creatures étant purement paſſives, tout garde conſtamment ſa ſituation, & tout remplit ſon devoir dans la nature: au lieu que l'homme par ſa liberté d'agir, par ſon inconſtance naturelle, aimant à changer d'objet, & de lieu, c'eſt un miracle s'il ne cauſe à tous momens la confuſion, & le deſordre dans la ſocieté. C'eſt pour cela que la Providence ſe deploye ſouvent d'une façon particuliere pour la conſervation des Roys, & des peuples qu'elle cherit. Qui n'a remarqué cette Providence dans la conſervation de Guilhaume le Grand, au milieu de tant de dangers auſquels ce Prince a été expoſé? Vous en avez veu les effets de plus près que qui que ce ſoit: Vous, Monſeigneur, que vôtre vertu a placé ſi pres de ſa Perſonne ſacrée: toûjours d'une fidelité inviolable au ſervice de ce Prince magnanime, rempliſſant par tout vôtre devoir avec eclat, vous faites voir à toute la terre que le Ciel ne vous a doüé d'un ſi grand merite que pour tenir le poſte où vous êtes; tout autre qui ſeroit au deſſous ne ſeroit pas vôtre place. Ce n'eſt point à moy, à faire voſtre éloge, & à en venir au détail de tant de grandes qualitez que vous poſſe-

dez,

dez. Il me ſuffit de dire que vous avez ſû meriter l'affection, & l'eſtime d'un des plus grands Monarques du monde, du plus ſage & du plus judicieux Prince qui fut jamais, & ſans contredit du plus grand Heros de ce ſiecle. Je ne puis donc que vous admirer, & témoigner le profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR

De Vôtre Grandeur.

Le très-humble, très-ſoumis
& très-fidelle ſerviteur.

J. F. VALLADE.

DISCOURS PHILOSOPHIQUE SUR LA CREATION ET L'ARRANGEMENT DU MONDE.

INTRODUCTION.

LE mot de Monde eſt un de ces termes generaux qu'on a inventé pour reduire en abregé la repreſentation de pluſieurs idées On entend ſous ce terme toutes les creatures priſes enſemble, & il

il ne repreſente point un Etre exiſtant ailleurs que dans nôtre eſprit.

Je puis diviſer le monde en materiel, & ſpiritüel, ou intellectüel: parce que ce nombre prodigieux des Creatures qui le compoſent, ſe reduiſent à ces deux ſortes d'Etres. Nous n'en concevons point qui ne ſoit Eſprit ou Matiere.

Le Monde materiel comprend tout ce qui eſt l'objet de nos ſens; tout ce qui ſe voit, qui ſe touche, &c. que nous imaginons êtendû en longueur, largeur & profondeur. Le monde ſpiritüel, ou intellectuel eſt ſeulement l'objet de nôtre raiſon, tout ce que nous concevons capable de connoiſſances & de deſirs, & dans l'idée deſquels Etres nous ne voyons rien de ces dimenſions qui ſont l'eſſence de la matiere.

Ce nombre infini des Creatures qui ſont l'objet de nos ſens, compoſent le Monde materiel par les differentes relations qui ſont entr'elles, tout de même que des parties de matiere compoſent le corps humain par les differens rapports qui les uniſſent. Car comme ces rapports des unes aux autres ſervent

vent à les tenir dans leur rang ſans quoy nôtre machine ceſſeroit d'être, il y a tout de même comme un enchainement de tous les Etres, ſans lequel l'Univers ne ſubſiſteroit point.

Pour ſe faire une idée parfaite de l'ordre du monde, il faudroit connoître diſtinctement tous les differens rapports qui lient les Creatures. Mais comment pourrions-nous connoître les proprietez de tous les Etres? nous ne pouvons pas même connoître toutes celles d'un ſeul atome. Il n'y a que l'Auteur de toutes choſes qui puiſſe avoir cette connoiſſance infinie. Dieu ſeul connoît ſes ouvrages. Mais comme il nous importe de nous connoître nous-même, & que nous ne ſaurions parvenir à cette connoiſſance ſans avoir une idée de l'ordre des Creatures, parce que nous entrons dans cet Ordre; il eſt neceſſaire que nous faſſions tous nos efforts pour acquerir cette idée auſſi diſtincte que l'étenduë de nôtre eſprit le pût permettre. D'ailleurs plus nous parviendrons à la connoiſſance des merveilles de la nature, plus nous nous ſentirons portez à en admirer & adorer la cauſe premiere.

Je

Je n'ay pas deſſein de parcourir tous les Etres en particulier, ni même châque eſpece, ce ſeroit trop long, & au delà de mes forces. J'ay ſeulement deſſein de me faire une idée de l'ordre des choſes en general. Je tâcherai de ne rien dire que je ne conçoive clairement & diſtinctement.

Et parce qu'on ne ſçauroit avoir l'idée d'aucune choſe que ce ſoit, ſans la conſiderer dans ſes principes; pour m'en faire une auſſi diſtincte que je le puis, de l'ordre, & de l'arrangement des Etres, je dois commencer mon diſcours par où le monde commence, & examiner les choſes dans leur origine.

On commence donc par la Creation, & l'on fait voir dans la prémiere Section en peu de mots, l'abſurdité de l'opinion de ces Philoſophes qui ont crû le Monde éternel. L'on y voit qu'on eſt contraint de reconnoître un premier être duquel tous les autres dépendent: on y prouve démonſtrativement les atomes; & les principes des choſes y ſont fixez & determinez.

Dans la ſeconde on fait voir comment les Loix du Createur ont produit

les

les Elemens, ont établi leur rang & celuy de toutes les creatures inanimées.

Dans la troiſieme on traite des Plantes en general; l'on fait voir les rapports qu'elles ont à la matiere ſubtile, & aux autres êtres, on y explique naturellement & d'une maniere mechanique, comment elles ſe nourriſſent, leur accroiſſement, leurs qualitez, & leurs vertus.

La troiſieme traite des Animaux; on decouvre les rapports qu'ils ont à la matiere ſubtile, aux elemens, & aux autres êtres; on donne la raiſon méchanique de leur inſtinct, & on y donne l'explication de certaines choſes qui à mon avis n'ont pas encore été expliquées, au moins qu'il ſoit venu à ma connoiſſance.

La cinquieme traite des Anges. Comme cet ouvrage eſt une idée du mechaniſme du Monde, & que les intelligences en ſont, il en a falu parler. Mais la raiſon naturelle n'enſeignant pas juſques là par elle-même, on n'en dit que ce que l'on en découvre par la Revelation.

La

La ſixieme regarde l'homme Elle a dû être la plus longue; car il eſt bien plus important de nous connoître nous-même que tout le reſte des Creatures. D'ailleurs l'homme eſtant un compoſé d'eſprit & corps, il a déja pluſieurs rapports au Createur, on explique les rapports qu'il a par ſon corps au reſte des Creatures, & ceux qu'il a à Dieu comme Createur & comme Reparateur. On y verra ce que c'eſt proprement que Providence generale & Providence particuliere.

CHA-

CHAPITRE I.

De la Création.

Opinions des Philosophes Payens opposées à la Création.

CErtains Philoſophes Payens ont crû que le Monde eſt de toute éternité. D'autres qui ont été un peu plus loin, ont dit que Dieu avoit trouvé une matiere éternelle, & exiſtante par elle-même, auſſi bien que luy, qu'il l'avoit ſeulement miſe en œuvre, & l'avoit façonnée comme un Artiſan, contraint dans ſon Ouvrage par les diſpoſitions de cette matiere.

Refutation de ces opinions.

Mais comme nous avons dit d'entrée que le terme de Monde ſert à nous repreſenter toutes les Creatures priſes enſemble, on pourroit d'abord découvrir l'erreur des premiers. Car il eſt évident que du moins, pluſieurs Etres n'exiſtent point par eux-mêmes. Or il faudroit que chaque Creature exiſtaſt par elle-même, ſi le Monde étoit de toute éternité. Qui leur auroit donné l'être, puis qu'on ne conçoit rien qui fut avant elles? Nous voyons par une ſimple apprehenſion de nôtre eſprit, & l'ex-

l'experience de tous les jours le confirme, que la plûpart des Etres ſont ſujets à des alterations. Il y en a un grand nombre qui periſſent à nos yeux. On verra mieux dans la ſuitte la dépendance où ils ſont tous.

Et pour convaincre les derniers, on n'a qu'à voir que ſi la matiere êtoit éternelle, elle ſubſiſteroit par elle-même, & ſi elle ſubſiſtoit par elle-méme, elle auroit dû être maîtreſſe de ſes diſpoſitions, & n'auroit pas dû attendre ſes perfections d'une main étrangere. Mais tâchons de découvrir de plus près la fauſſeté de ces opinions.

Premierement, dans l'idée que nous avons de la matiere de quelle maniere qu'elle exiſte, par elle-même ou autrement, nous n'y concevons rien ſi ce n'eſt longueur, largeur, & profondeur, & qu'on luy peut donner telle figure qu'on voudra.

Secondement, ſuppoſons que cette vaſte êtenduë de matiere qui a fait le Monde s'eſt miſe par elle-même en mouvement, & s'eſt diviſée en une infinité de parties de figure differente. Qu'eſt-ce que tout cela adjouſtera à l'idée que nous avons d'abord de ſon exiſ-

exiſtence? rien d'eſſentiel, rien que des manieres d'être. Par le mouvement nous ne voyons pas qu'elle change de nature, nous voyons ſeulement qu'elle eſt tranſportée d'un lieu à un autre, & en prenant des figures differentes, elle ne laiſſe pas d'avoir toûjours ſes dimenſions. On conçoit, par exemple, qu'un quarré ſe peut diviſer en deux triangles, ou en deux parallelogrames; que ces parallelogrames, & triangles ſe peuvent ſousdiviſer en d'autres plus petites parties de figure differente, & celles-cy en d'autres preſque à l'infini. Mais quelque ſubtiles qu'on imagine des parties de matiere, quelque figure qu'on leur donne, on ne ſçauroit les concevoir ſans ces dimenſions; au contraire on peut les concevoir ſans mouvement, & ſans telle ou telle figure. La matiere donc eſt par tout de même nature. L'extenſion en longueur, largeur, & profondeur ſont par tout ſon eſſence: & le mouvement, & la figure n'en ſont que des manieres d'être.

Pouſſons nôtre idée plus loin, & ſuppoſons que la matiere aprés s'être meüe elle-même, & aprés avoir pris des figures déterminées, a encore pris par

par elle-même la forme de cette infinité d'Etres que nous voyons dans le monde. Il s'enſuivra premierement que tous ces Etres corporels ne ſeront qu'un arrangement de parties de matiere de figure differente, & que ce n'eſt que la differente configuration de ces parties qui fait la difference des corps. On ne verra pas même de difference entre les Etres corporels, & la matiere, ſi ce n'eſt dans la maniere d'être. Secondement il s'enſuivra que tous ces Etres ſeront maitres de leur diſpoſition. Cela paroît évident puis que ce ſera un être exiſtant par luy-même qui aura pris ces formes. Et s'ils ſont maîtres de leur diſpoſitions, ils ſont inalterables; je veux dire que n'étant point ſujets les uns aux autres, ils ne pourront point ſe détruire entr'eux: ils ne pourront pas même cauſer le moindre changement les uns dans les autres. Cela eſt clair, car on ne ſçauroit concevoir un Etre independant d'un autre, s'il ſouffre la moindre alteration de ſa part. Or dans cette idée qui repreſente la matiere comme exiſtante par elle-même, & maîtreſſe de ſes diſpoſitions, on y voit diſtinctement,

ment, & clairement que les Etres corporels qu'elle a formé en ſe modifiant, quoy qu'ils ſoient differens dans leur forme, & dans leur maniere d'être, ſont par tout de même nature, la maniere d'être ne changeant jamais l'eſſence des choſes, & par conſequent inalterables par tous les rapports qu'on pourroit imaginer entr'eux. Mais l'experience de tous les jours fait voir que la plûpart des Etres corporels reçoivent des alterations. Je puis même aſſurer qu'il ny en a point qui n'en reçoivent. Le Soleil tout pur, & tout brillant qu'il eſt, eſt ſujet à des tâches. Un grand nombre d'Etres s'aneantiſſent a nos yeux. Cependant rien de cela ne devroit arriver, ſi la matiere eſtant maîtreſſe de ſes diſpoſitions, s'êtoit elle-même donné ſes formes : car on ne conçoit pas que celle qui auroit la forme des Etres qui s'alterent ſi-tôt, & qui ne font que paſſer, ſoit moins noble que celle qui a pris la forme des corps les plus durables. Celle qui forme le Soleil & les étoiles fixes n'eſt pas d'une autre nature que celle qui forme les étoiles errantes, & les feux volans qui diſparoiſſent ſi-tôt. Puis qu'on conçoit

çoit la matiere par tout, & dans tous les Etres de même nature, elle a deu avoir par tout les mêmes diſpoſitions. Si c'eſt par elle-même qu'elle a pris la forme du Soleil, ce ſera auſſi par elle-même qu'elle aura pris la forme du dernier des mixtes, qui par conſequent doit être auſſi durable, & auſſi inalterable que cet Aſtre. Il n'eſt pas neceſſaire de pouſſer ce raiſonnement plus loin pour faire voir les conſequences abſurdes qui ſe tirent d'un principe auſſi faux que celuy qui établit la matiere exiſtante par elle-même avec des diſpoſitions à produire tous les Etres corporels, & à former le Monde.

L'opinion d'Ariſtote n'eſt pas plus ſoutenable que celle de Democrite & d'Epicure, quoy qu'il ſoit allé un peu plus loin qu'eux. Si la matiere étoit éternelle & exiſtante par elle-même auſſi bien que Dieu, comme il l'a établi, elle ne ſeroit pas ſortie de ſa ſituation forcée par un autre Etre. On ne conçoit pas qu'une choſe exiſte par elle même ſans être abſolument independante ; & il y a contradiction qu'un Etre ſoit abſolument independant & dans le même temps ſoumis aux loix d'un autre.

Par toutes ces raiſons il eſt clair que la matiere n'eſt point éternelle, que le Monde ni les atomes ne ſont point de toute éternité.

Qu'il y a un Etre ſupreme qui a créé toutes choſes du neant par ſa volonté.

Mais ſi les Creatures ne ſont point éternelles, ſi le Monde a un commencement, il faut neceſſairement reconnoître une cauſe qui l'ait produit, un Etre qui tire l'exiſtence de ſon fond, qui ne voit rien au deſſus de luy, indepen-dant.

Je ſçay que les Anciens ont fait entrer dans la compoſition du Monde non ſeulement les mixtes inanimez, les animaux, les hommes, mais même les Dieux immortels, comme ils parloient. Mais nous tachons à parvenir à la connoiſſance de l'Etre ſupreme, & de debrouiller l'idée du Createur d'avec celle des Creatures. Ainſi examinant le Monde materiel, & ſenſible dans ſes principes: de ce qu'il me paroît que la Matiere, & tous les Etres corporels ont eu un commencement, je conclus qu'il faut qu'il y ait une cauſe premiere, un Etre ſouverain qui ſubſiſte par luy-même qui a donné l'exiſtence à tous les autres. Car bien que nous puiſſions concevoir, outre ce que

nous

nous voyons, & imaginons des Creatures ſenſibles, un grand nombre d'êtres purement intellectuels, & degagez de toute matiere, neantmoins on ne ſauroit concevoir qu'un ſeul Etre abſolument independant, & tout-puiſſant. Il ne ſeroit pas independant, s'il s'en trouvoit un autre qui peut le dominer, ni tout-puiſſant, s'il y en avoit d'auſſi puiſſans que luy, s'il s'en trouvoit un ſeul ſur lequel il n'eut pas de pouvoir. Cela eſt trop évident.

Il faut donc toûjours reconnoître un ſeul Etre ſupréme qui ſeul exiſte, & ſubſiſte par luy-même, & qui pour tirer toutes choſes du neant, n'a eu beſoin que de ſa volonté toute-puiſſante.

Il eſt clair qu'il a tiré toutes choſes du neant, puis qu'on ne conçoit rien avant luy ni auſſi-tôt que luy, êtant le ſeul Etre exiſtant par luy-même éternellement.

Il a créé toutes choſes par cela ſeul qu'il a voulu les créér : car le pouvoir, & la volonté de l'Etre ſupréme ſont une même choſe. Ce ſeroit une trop grande contradiction qu'il y eut du neant, & de l'imperfection dans ce qu'il y a de plus réél, & de plus par-

fait. Or il y auroit de l'imperfection en Dieu, s'il vouloit une choſe ſans qu'elle ſe fit. On diſtingue la volonté & le pouvoir dans l'homme, parce que ſon pouvoir étant fort borné, ſa volonté eſt ſouvent ſans effet, mais en Dieu la volonté ne peut point être diſtincte de ſon pouvoir, non pas même ſelon nôtre maniere de concevoir, comme nous diſtinguons les autres attributs de la Divinité, parce qu'on ne ſauroit concevoir qu'il veuille la choſe ſans qu'elle ſe faſſe.

Il n'en eſt pas de Dieu comme d'un Artiſan vulgaire dont les ouvrages dependent des diſpoſitions de la matiere qu'il met en œuvre, & de mille rapports que cette matiere a aux corps qui l'environnent, dont il n'eſt point le maître, & qu'il ne connoit point. L'ouvrage d'un homme ſuit en un ſens de ſa volonté; car il faut ſuppoſer qu'il veut faire un tel ouvrage quand il le fait: mais de cela ſeul qu'il le veut il ne ſe trouve point fait. Combien de temps ne faut-il pas pour former, par exemple, l'idée de toutes les pieces d'un horloge & de leur differens arrangemens; & une fois que l'on a une idée

diſtinc-

immediatement dans le voiſinage d'autres corps, il eſt évident que la matiére n'a pû ſe mouvoir ſans ſe diviſer. Dieu a tiré la matiere du neant : Donc tout ce que l'on conçoit dans le monde eſt plein, puis qu'au delà on n'y voit rien, c'eſt-à-dire qu'on n'y voit point d'eſpace ou d'étenduë materielle. Si donc la matiere ſe meut, elle doit ſe mouvoir dans ſes eſpaces. Or on ne conçoit pas que tout le corps de la matiere ait pû s'être meu, c'eſt-à-dire que la matiere priſe toute enſemble ait pû ſe tranſporter. Où ſe ſeroit elle tranſportée, puis que tout eſt déja plein? Il n'y a donc que ſes parties qui ayent pû ſe mouvoir en prenant les unes la place des autres, d'où il reſulte que lors que Dieu a meu la matiere, il l'a en même temps diviſée.

ſont qu'une même choſe.

Je dis en ſecond lieu que ces parties dans leſquelles Dieu a d'abord diviſé la matiere ne ſont plus diviſibles par toutes les forces de la nature. Les forces de la nature ne ſont autre choſe que ce mouvement que Dieu a inſpiré au commencement, à la matiere. Or on conçoit que ce mouvement a été dés le point qu'il a été inſpiré, au plus haut

Que par le mouvement que le Créateur a donné à la matiere, il a fixé les principes des choſes.

degré qu'il a pû être & qu'il ne peut s'augmenter dans la ſuitte pour le même effet, puis que c'eſt la volonté de Dieu qui l'a produit. Si Dieu l'avoit augmenté pour le même effet, il s'enſuivroit qu'il n'auroit pas connu le mouvement neceſſaire pour diviſer la matiere autant qu'il le faloit pour en tirer les élemens des choſes, ce qui eſt abſurde, puis que dans l'idée que nous avons de cet Etre, nous y trouvons qu'il eſt tout-puiſſant, & que rien ne luy reſiſte. Dieu a donc d'abord diviſé la matiere en toutes les parties dans leſquelles elle eſt diviſible. En un mot par ce mouvement Dieu a fixé la quantité & la figure des premiers principes.

On dira peut-être, que l'experience de tous les jours eſt contraire à cette idée, & que la diviſion qui ſe fait continuellement à nos yeux, de la matiere, renverſe abſolument ce principe: mais on peut ſe defaire de ce prejugé de nos ſens, en obſervant de prés la difference entre cette matiere qui ſe diviſe & les atomes qui la compoſent. Ce ſont de petites maſſes, ou quelle quantité qu'ayent les corps diviſibles, ce ſont toûjours des aſſemblages d'atomes,

tomes, & non pas les atomes même.

Etabliſſement de la Loy de la communication des mouvemens.

En effet je voi encore dans ce mouvement que les particules de matiere qu'il a diviſées, ſe doivent rencontrer à chaque inſtant, & que de cette rencontre il ſe forme des corpuſcules, de celles qui ont des figures à s'embaraſſer, s'acrocher, & s'unir.

Mais je voi dans le mouvement certains corps reflechir à la rencontre d'autres, certains communiquer de leur mouvement à ceux qu'ils rencontrent, & enſuite aller de compagnie. Cette reflexion des corps, & cette communication de mouvement ne ſe trouvent point dans l'idée que j'ay du mouvement en general.

Je ne voi pas que les corps puiſſent communiquer de leur mouvement, puis que leur mouvemont ne dépend pas d'eux, & le mouvement ne peut pas ſortir de ſon ſujet par luy-même. Il ne peut point quitter un corps, pour aller dans l'autre, ce n'eſt qu'une maniere d'être du ſujet où il ſe trouve, comme on l'a vû, qu'un tranſport de matiere d'un lieu en un autre, duquel tranſport la volonté de Dieu étant l'unique, & immediate cauſe, il paroît évi-

évident que les corps qui ſe meuvent, doivent décrire des lignes droites : car on ne conçoit pas que Dieu puiſſe rien faire inutilement. Quand donc un corps ſe meut vers quelque endroit, il y doit tendre par le chemin le plus court, c'eſt-à-dire directement, & ſans biaiſer. Ainſi il eſt clair que la communication des mouvemens, ni la reflexion des corps ne ſont point contenues dans cette premiere idée que nous avons du mouvement en general.

Il eſt donc neceſſaire que Dieu ait voulu de plus la communication des mouvemens, & la reflexion des corps, aprés avoir donné le mouvement en general à la matiere. Je dis qu'il faut que Dieu ait voulu enſuite que certains corps reflechiſſent à la rencontre d'autres, que certains communicaſſent de leur mouvement à d'autres, c'eſt-à-dire en un mot, que Dieu veut bien être determiné par la rencontre des corps à en faire reflechir certains autres, & à en mouvoir certains autres, ſelon la diſpoſition de ces mêmes corps.

J'ay expliqué ailleurs en quoy conſiſtoit cette diſpoſition, & j'ay tâché d'en

d'en donner une idée claire, & diſtincte. On peut voir dans ce Traité, ſi j'y ai reüſſi.

On a déja remarqué que certains atomes ayant eu des figures propres à s'accrocher, avoient formé en s'uniſſant de petits corpuſcules. On conçoit encore que ces corpuſcules en ſe formant ont pû prendre mille figures differentes, & ont pû en s'embaraſſant avec d'autres, former de plus grandes maſſes. Cela ſe voit dans l'idée qu'on a du mouvement.

Mais quoy que ces molecules ſoient compoſées de parties qui s'attachent, & qui adherent les uns aux autres, on doit conçevoir qu'elles ne laiſſent pas d'être emportées par le mouvement, on ne voit point de lieu, de ſi petit eſpace que les atomes purs, deliez, & de figure par tout égale, ce que les Cartetiens doivent entendre par matiere mobile, ne parcourent. On voit même que ces molecules ſe détruiſent, ſi ce n'eſt que lors qu'elles ſe ſont formées, leurs parties ſe ſoient tellement unies qu'une matiere mobile aſſez forte, n'en puiſſe penetrer les intervalles. Mais cependant on ne conçoit point qu'elles

Que de cette Loy ſont ſortis d'abord les Elemens & les être inanimez.

foient

ſoient en repos ; on comprend que quoy qu'elles ne ſe diviſent pas, elles ſont emportées dans toute leur maſſe. Car concevant que tout êtoit plein, quand Dieu a donné le mouvement à la matiere, on voit qu'il n'y a pas une de ſes parties qui ne ſoit meuë, quand on ſuppoſeroit que Dieu n'en a meu par ſa volonté immediate qu'une portion ſeulement ; car celle-là n'a pû ſe mouvoir qu'en chaſſant de ſa place celle qui êtoit en repos : celle-cy n'a pû quitter ſa place qu'en entrant dans celle que l'autre occupoit avant d'être meuë : ainſi tout eſt en mouvement ; tellement que ces molecules ſont agitées, & balotées juſqu'à ce que groſſiſſans par la rencontre d'autres, elles forment de grandes maſſes qui ſont comme fixées à certains points, où pourtant on les conçoit encore pirouëter ſur leur centre, & emportées par un mouvement circulaire.

On les conçoit premierement ſe mouvoir ſur leur centre, parce que les atomes mobiles qui les environnent & les preſſent, ſe ſuccedent continuellement.

II. On

II. On les voit emportées par un mouvement circulaire, parce que cette matiere ſubtile qui les ravit, & les entraine, tendant à ſe mouvoir du lieu où elle eſt, c'eſt-à-dire, a s'éloigner de ſon centre, trouve également par tout une plenitude qui s'oppoſe à ſon mouvement droit.

Je pourrois donner une idée plus étenduë de ceci, mais d'autres l'ont fait avant moy, & beaucoup mieux que je ne ſaurois faire. Mon deſſein n'eſt pas de faire un Traité de Phyſique. Je ne m'arreſte à la conſideration des choſes qu'autant que je le croy neceſſaire pour me faire une idée de l'ordre où la Providence a mis les Creatures.

Ce ſont donc là en peu de mots les ſources d'où ſont ſortis tous les êtres inanimez. Ces deux ou trois loix ont formé les élemens, les cieux, l'air, l'eau, & la terre; les metaux, les mineraux, les pierres, & un nombre prodigieux d'autres corps, qui, quoy qu'ils ne ſoient compoſez que de la même matiere ſans aucun principe de mouvement & de vie, ne laiſſent pas de

nous

nous ſolliciter par les infinies differences de leur conformation à adorer, & admirer tout enſemble la cauſe qui les a produits.

Premierement, on voit que les élemens ſortent d'abord de ce mouvement que Dieu a inſpiré à la matiere. Le Soleil, les autres étoiles fixes, les cieux ne ſont autre choſe que ces atomes dont la ſubtilité & la figure les dégage de toute autre matiere, & font qu'ils conſervent une rapidité inconcevable. Ils ſe ſoûtiennent toûjours purs en repouſſant tout ce qu'il y a de groſſier, & de paſſif, à peu près comme on voit l'eau des rivieres repouſſer les corps ſolides qui ſurnagent, du centre vers les bords : ou comme des liqueurs qui fermentant vomiſſent & jettent aux parois des vaiſſeaux, ce qu'elles contiennent de groſſier & de terreſtre.

Une matiere moins ſubtile dont les parties ſont toûjours agitées à cauſe du voiſinage de ces atomes celeſtes, fait le corps diaphane de l'air.

Les molecules peſantes ou preſſées par la force de ces deux élemens ont formé la terre & les autres planettes.

C'eſt

C'eſt auſſi de cette ſorte de corpuſcules que ſe ſont formez tous les corps inanimez que nous voyons ſur la terre, ou qui ſe trouvent dans ſes entrailles.

Des parties plus groſſieres que celles de l'air, par conſequent preſſées vers la terre, mais d'une figure trop égale pour s'accrocher & ſe ſerrer, ont formé le corps liquide des eaux.

Les corps organiſez & vivans ont deu être produits par d'autres loix que celles qui ont produit les élemens & les corps inanimez.

Quand aux creatures vivantes, les plantes & les animaux, on ne peut point rapporter leur production au mouvement en general.

On peut trouver la cauſe de la vegetation des plantes dans les effets de la communication des mouvemens. Mais qu'elles doivent au mouvement en general les diſpoſitions à ſe couvrir tous les ans de fleurs, & de feuilles de même couleur, à porter des fruits de même goût. Qu'elles doivent à la rencontre des atomes cette fabrique, & cette tiſſure de leurs fibres qui ſert à modifier & rectifier les ſucs dont elles ſe nourriſſent, & à leur donner des proprietez ſi admirables, cela ne ſauroit ſe comprendre.

On peut encore trouver la cauſe de l'accroiſſement, & de la deſtruction

des animaux dans les rapports qu'ils ont avec les corps qui les environnent, mais que ces machines vivantes ſe ſoient conſtruites ſi admirablement par l'aveugle concours des atomes, qu'elles doivent leurs diſpoſitions, ou ce qu'on appelle inſtincts par leſquels elles produiſent mille actions étonnantes, au mouvement de la matiere, qu'elles ſe ſoient, en un mot, formées par le mouvement en general avec des diſpoſitions à produire mille mouvemens déterminez, & tout differens, cela n'eſt pas concevable.

Il faut donc toûjours avoir recours à la volonté de Dieu pour faire ſortir toutes les creatures animées de la matiere, puis que nous ne voyons pas qu'elle ait en elle des diſpoſitions à les produire, & que de ſon mouvement il n'en peut tout au plus naître que des maſſes informes & ſans nul principe de vie, & quoy que nous ne voyons que matiere dans les corps des plantes & des animaux, les actions de ceux-cy, & les vertus de celles-là ſont quelque choſe de trop bien ordonné & de trop bien reglé pour dependre de la rencontre fortuite de certains atomes.

Dieu

Dieu a donc voulu qu'une portion de matiere receut des mouvemens déterminez. Il a voulu qu'en même temps qu'elle ſe diviſoit, elle prit certaines figures, qu'enſuite elle ſe rencontrat & ſe joignit en mille manieres differentes; mais determinées pour former tous ces corps animez: il a falu en un mot que le Createur ait pris une portion de matiere, qu'il l'ait façonnée, & reduite en autant de formes qu'il y a d'eſpeces d'êtres vivans. C'eſt tout ce que nôtre eſprit conçoit de la production des corps organiſez: c'eſt que l'on doit entendre que Dieu en a créé chaque eſpece par ſon pouvoir immediat: on ne voit pas que de cela ſeul qu'il en a créé quelqu'une, toutes les autres ſe trouvent produites. La matiere dont celles-cy ſe forment, n'eſt pas plus capable de prendre par elle-même ces formes que celle dont l'on conçoit que Dieu en a formé quelqu'une. Chaque eſpece donc, de la maniere que nous la concevons, ſuppoſe neceſſairement une volonté poſitive du Createur.

C'eſt pourtant toûjours ſelon nôtre maniere de concevoir que nous multi-

plions ainſi les volontez de Dieu. Il a ſans doute tout produit par un ſeul acte de ſa volonté, comme je l'ai dêja remarqué. Il n'a eu qu'à vouloir que cette infinité d'êtres dont il avoit les parfaites idées dans ſon infinie intelligence, ayent été produits, & nous concevons que dès le moment ils l'ont été.

Quand je dis que chaque eſpece d'être vivant ſuppoſe neceſſairement une volonté poſitive du Createur, j'entens qu'il a falu que Dieu ait compris dans une volonté generale toutes les eſpeces de ces êtres en particulier. Je ne voi point de cauſe qui eut pû produire celles qui n'auroient pas été compriſes dans cette volonté. C'eſt auſſi ce que prouvent ces magnifiques paroles de la Geneſe: que la terre pouſſe ſon jet, à ſavoir herbe portant ſemence, & arbres fruitiers ſelon leur eſpece, que la terre produiſe des animaux ſelon leur eſpece, le bétail, les reptiles & les bêtes de la terre ſelon leur eſpece.

Mais aprés que toutes les eſpeces ont été produites, nous les voyons ſe reproduire dans les individus par les rapports qu'elles ont au mouvement general du Monde. Nous voyons des plantes avoir

voir des parties dont la tiſſure change la portion de la matiere qu'elles reçoivent, en une ſemence qui enſuite en ſe dilatant & recevant de nouveaux ſucs, prend toûjours la forme de la plante dont elle tombe. Les corps des animaux ſont tout de même produits avec des diſpoſitions qui les perpetuent dans tous les ſiecles.

Je comprens parmi les corps des animaux celuy de l'homme : car quoy qu'il ſemble avoir, ou qu'il ait en effet une forme plus belle que pas une des creatures animées, quelque admirable qu'en ſoit le méchaniſme, il eſt tout matiere comme le plus vil des mixtes, & le moindre des êtres ; & ſes mouvemens propres ſe rapportent tout de même au mouvement en general.

Voilà le Monde materiel tout créé, matiere premiere, élemens, mixtes ſans ame, corps animez d'une infinité d'eſpeces : le voilà même tout formé ; car à meſure que les choſes ont leur être, elles prennent leur rang, & font cet ordre que nous admirons dans l'infinie varieté des êtres ; mais pour connoître plus diſtinctement cet ordre, & avoir une idée plus étenduë, & plus claire du rang, & de la ſituation de

chaque eſpece de creatures, il les faut parcourir avec quelque methode.

CHAPITRE II.

De l'Ordre des Creatures inanimées, & que le même Etre qui a créé le Monde eſt celui qui le gouverne.

Quoy que la matiere ſubtile s'inſinue dans tous les compoſez, elle ne peut pourtant pas s'arrêter nulle part à cauſe de ſa tenuité & de ſa figure.

J'Ay déja inſinué qu'en donnant le mouvement à la matiere, Dieu a formé des atomes dont la figure par tout égale les empêche de s'embaraſſer avec d'autre matiere, & qui à cauſe de leur tenuité ſont dans un mouvement continuel très-rapide.

Je ne pretens pas que ces atomes fuyent tout commerce avec les autres parties de la matiere, qu'ils ne ſe mêlent jamais avec les autres élemens. Au contraire ils paſſent par les intervales, & penetrent les interſtices, & les pores des mixtes, & des corpuſcules dont la tiſſure eſt la plus ſerrée. Je veux dire ſeulement que quoy que ces atomes ſe mêlent par tout, & penetrent tout, ils ne s'arrêtent nulle part, ils ſont

ſont d'une figure trop unie, ils n'ont point d'angles pour s'accrocher, ils ſont trop ſubtils, & leur mouvement eſt trop rapide pour que rien les puiſſe arrêter, & qu'ils ne puiſſent trouver par tout des iſſuës.

Comment les planetes ont commencé à ſe former.

Il faut donc s'imaginer qu'au point que Dieu a ainſi diviſé & ſubtiliſé une portion de la matiere, cette poudre ſubtile a receu un mouvement qu'elle ne peut point perdre. Car c'eſt l'effet de la volonté du Createur, qu'elle a d'abord taché à s'épandre par tout, mais comme elle a auſſi d'abord rencontré une plenitude d'autres corps, elle a été empêchée dans ſon mouvement droit. Cependant ſa force ne ceſſant point il arrive premierement qu'elle briſe, & reduit à leurs principes, tous ces corpuſcules dont la tiſſure ne ſe trouve point aſſez forte pour luy reſiſter. Secondement, qu'elle pouſſe loin de ſon centre toutes ces petites maſſes qu'elle n'a pas pû diviſer, & les preſſant de tous côtez, elle les rend encore plus ſolides.

Qu'elles ont été pouſſées à une certaine diſtance.

C'eſt de cette façon que s'eſt d'abord formée l'atmoſphere de l'air, l'élement le plus proche de ces atomes ce-

leſtes, c'eſt par-là qu'il ſe trouve plus ſubtil & plus delié, plus il s'aproche du centre de cette matiere.

C'eſt par là que les molecules que ces atomes ſubtils n'ont pas peu diviſer, ont été pouſſées à de certaines diſtances, toutes ſelon leur ſolidité & leur grandeur, où en ſe rencontrant elles ont formé de grandes maſſes.

Il eſt évident que la matiere ſubtile pouſſant également, c'eſt-à-dire d'une égale force tous les corps qui s'oppoſent à ſon mouvement, a deu repouſſer à une même diſtance tous ceux qui ſe ſont trouvez de même nature, tellement que toutes ces molecules ſe ſont toûjours meuës juſqu'à ce que s'étant aſſemblées ſelon leur ſolidité, & leur grandeur à un certain point, elles y ont formé les planetes.

On conçoit donc que la matiere ſubtile preſſant l'air de tous côtez ſur ces maſſes, les rend encore plus ſolides & les tient comme fixées à une certaine diſtance de ſon centre.

Si les planetes n'étoient pas comme balancées entre deux forces égales, il eſt certain qu'elles auroient deu être pouſſées plus loin dés le commencement.

On

Que les planetes ont fixé leur lieu à la matiere subtile, comme la matiere subtile a fixé leur point aux planetes.

On peut comprendre de ce que je viens de dire que la matiere subtile s'eſt fait un lieu en faiſant celuy des autres élemens; ou plûtôt que l'air & les planetes ont fixé ſon rang à la matiere ſubtile, comme elle leur a fixé le leur: car quoy que cette matiere mobile & inquiete, tende teûjours à s'éloigner du lieu où elle eſt, qu'il s'en échape même continuellement par les intervales des autres parties de la matiere qui l'environnent; la reſiſtance neantmoins des corps voiſins l'empêche de s'échaper en ſon tout, & la contraint dans un eſpace, où ne pouvant que ſe mouvoir circulairement, preſſant toûjours les corps qui l'environnent, & les determinant au même mouvement, elle forme un tourbillon de la maniere que Monſieur Deſcartes l'a décrit.

Qu'il y a dans l'Univers pluſieurs centres de la matiere ſubtile qui emanant d'un centre à l'autre ſe ſup-

Preſentement ſi on conçoit que ces atomes ſubtils ont dû ſe fixer ainſi pluſieurs places dans cette vaſte étenduë de l'Univers, on concevra que la communication qu'il y doit avoir entre ces tourbillons, fait que l'eſpace ou le centre dans lequel les atomes celeſtes ſe meuvent circulairement, eſt non ſeulement

plée par tout & que c'eſt une raiſon pourquoy ces centres conſervent toûjours leur grandeur & leur figure.

lement fixé par la reſiſtance des corps qui l'environnent : mais doit conſerver ſa figure & ſa grandeur, parce que les atomes qui échapent d'un côté ſont ſuppléez par ceux qui venant du tourbillon le plus voiſin entrent par l'autre.

Il eſt certain que la matiere ſubtile qui échape par un tourbillon a deu ſe faire d'abord des routes juſques dans le tourbillon voiſin. Il n'y a qu'elle qui puiſſe penetrer juſques-là. Tous les atomes qui ne ſont point auſſi ſubtils, & auſſi purs qu'elle, en ſont repouſſez; mais comme nous avons dit qu'il n'y a point de ſi petit intervalle entre les corps, où elle ne s'inſinuë en s'épandant de ſon centre, il n'y a rien qui l'empêche d'arriver à celuy d'un autre tourbillon & d'y aller remplir la place que celle qui en échappe y laiſſe, à meſure qu'elle l'y laiſſe, tellement que l'on voit que par la communication qu'il y a entre ces centres de l'un à l'autre, & par la reſiſtance de l'air, & des planetes, cette matiere mobile doit être contrainte à ſe mouvoir dans l'eſpace qu'elle s'eſt fait, & y conſerver ſa grandeur & ſa figure, comme je l'ai remarqué.

Je

Je ne determine point la grandeur ni la figure de ces corps lumineux. On peut voir ſur cela les ſyſtemes des Philoſophes. Quelqu'un a fait voir depuis peu, que celuy de Monſieur Deſcartes, qui ſans doute a excellé par deſſus ſes Predeceſſeurs, ne ſouffriroit point d'inconvenients, s'il avoit donné à ces corps celeſtes une figure plate: mais il ſert à nôtre deſſein de faire voir ſeulement qu'ils ſe ſoutiennent à tous égards dans leur ſituation depuis le commencement par la coreſpondance qu'il y a entr'eux, & les rapports qu'ils ont aux autres élemens, qu'elle que ſoit leur figure.

Ceux qui ont une idée du ſyſteme du Monde de Copernic, & de Monſieur Deſcartes n'auront point de peine à m'entendre dans ce que je viens d'établir, touchant l'ordre des cieux, & des planetes, quoy qu'en ce qui regarde les planetes au moment qu'elles ſe ſont formées, mon ſentiment ne ſoit pas tout à fait conforme au leur: & pour ceux qui n'ont nulle connoiſſance de ces ſyſtemes, il auroit été inutile de faire un plus long diſcours quand on n'a rien à dire que ce qui a déja été

dit

dit par d'autres du moins quand on n'a pas quelque nouveau tour à donner aux choſes, il eſt ridicule de ſe produire & de vouloir paſſer pour Auteur, je me ſerois paſſé de rien dire ſur la diſpoſition des cieux & des planetes, s'il n'eut pas été abſolument neceſſaire pour avoir une idée de l'ordre des élemens; parce que c'eſt de-là que dépend tout l'ordre de la nature.

Que tous les élemens ont leur apartement fixé par les loix generales.

On voit donc qu'au même tempe que Dieu a créé les choſes, il leur a donné leur lieu. Au moment que le Createur a donné l'être, & le mouvement à la matiere, les élemens ont eu, pour ainſi dire, leur apartement particulier, tous les êtres inanimez leur rang, tout ſe trouve dans un ordre fixe & aſſuré.

Tous les effets de la nature ſe rapportent à ces loix.

Ces deux ou trois loix generales ont produit cet Univers avec cette infinie varieté d'êtres inanimez qui y ſont; & ſoûtiennent toutes les creatures qui les compoſent, dans cet ordre que nous admirons

C'eſt par ces loix que le Soleil a ſon lieu dans le centre du Monde. Ce ſont elles qui ont aſſigné à l'air pour ſa place, cette vaſte étenduë qui eſt entre les cieux & la terre. Elles ont balancé

cé la terre au milieu de cette étenduë.

C'eſt par les rapports qu'elles ont mis entre les choſes, que les élemens ſe conſervent ainſi dans leur lieu, & dans leur maniere d'être: car on voit que la matiere celeſte qui par ſon action pouſſe violemment tous les corps qui l'environnent, & contraint tout ce qui n'eſt pas auſſi pur qu'elle, à s'éloigner, & à luy quitter la place, ſe trouve preſſée & contrainte à ſon tour à ſe mouvoir dans ſon eſpace & former ainſi ce corps lumineux : tellement que comme d'un côté la terre, & les autres planetes n'auroient point leur lieu fixe, & perdroient leur ſolidité ſans cette force qui les preſſe de tous côtez: de l'autre ſi les planetes ne reſiſtoient point à la matiere ſubtile & à l'air qui les preſſe, l'un perdroit ſon reſſort, l'autre ſon centre & ſa lumiere.

Ce n'eſt pas que les élemens ne ſe mêlent en partie : l'air & l'eau s'inſinuent dans les pores de la terre: les atomes celeſtes du milieu de leur centre penetrent juſques dans ſes entrailles: l'eau & la terre ſe vont mêler par des vapeurs & des exhalaiſons avec la matiere la plus ſubtile de l'air & des cieux,

mais

mais ce mêlange n'empêche pas que chaque élement n'ait ſon lieu fixe. Le Soleil eſt toûjours dans le centre du Monde; l'air a toûjours ſon étenduë; l'eau ſes abiſmes; la terre ſon point.

Ces loix ont fixé les étoiles du firmament. Ces corps lumineux ne ſont autre choſe qu'un amas d'atomes mobiles, contraints dans certains eſpaces de cette vaſte étenduë, comme le Soleil dans le centre de nôtre Monde.

C'eſt par ces loix que la terre & les autres planetes ont leurs mouvemens reglez & determinez: c'eſt de-là qu'on voit la nature vieillir & rajeunir tous les ans: c'eſt à ces loix que ſe rapporte le flux & reflux de la Mer, & le cours des rivieres, elles ont élevé les montagnes, abaiſſé les valées: elles ont aſſigné leur lieu aux metaux, aux mineraux, aux marbres dans les entrailles de la terre, enfin elles ont marqué à tous les êtres inanimez, comme je l'ay dit, un lieu propre & une demeure fixe.

C'eſt par ces loix que les Cometes ſe forment avec leurs differens phœnomenes: les Cometes ne ſont ni étoiles ni planetes, elles ſemblent tenir de la natu-

nature des deux, la matiere dont elles ſe forment eſt trop ſubtile pour qu'il s'en faſſe des corps auſſi maſſifs que les planetes. Elle n'eſt pas aſſez dégagée pour ſe fixer une place dans la voute des cieux : leurs differens phœnomenes ſont l'effet de la refraction, ou de la reflexion des rayons du Soleil, qui arrivent differemment ſelon que par leur mouvement ces corps ſe trouvent en differens aſpects avec cet aſtre. Les couronnes qui paroiſſent quelquefois autour des Aſtres : les parhelies, en un mot tous les phœnomes celeſtes ſortent de ces loix.

Je ne ſai pas ſi un grand nombre de météores ſe doivent rapporter à la premiere inſtitution de la nature, je n'examine pas encore cela. Mais quoy qu'il en en ſoit, les vapeurs, les exhalaiſons, les brouillars, les nuées, les vents, la pluye, la nege, la grêle, le tonnere, la foudre, avec ſes effects, les feux volans, les combats en l'air, & une infinité d'autres météores ordinaires ou extraordinaires ſont les effets du mouvement que Dieu a inſpiré à la matiere.

C'eſt encore par ces loix, comme je l'ai

l'ay dit, que les eſpeces des êtres animez ſe conſervent, quand une fois elles ont été produites. C'eſt par les rapports que les individus ont à la loy generale de la communication des mouvemens, qu'ils prennent naiſſance, croiſſent & produiſent leurs ſemblables.

Sympathie & antipathie établie par ces loix.

Il faut rappeller ici l'idée de cette loy & de la rencontre des corps, & y conſiderer deux effets qui naiſſent de cette rencontre ; car ou les corpuſcules que la matiere ſubtile actue & ravit par ſon mouvement, & qui viennent à s'approcher, ſe trouvent de même figure, ou à peu prés de même, & & pour lors ils s'embraſſent, & s'uniſſent, comme je l'ay remarqué en parlant de la compoſition des planetes : & comme cela ſe prouve par un grand nombre d'experiences, où ils ſont differens en figure & en conſiſtence, & pour lors ils ſe repouſſent, ſe diviſent, ſe rompent, & ſe détruiſent, & c'eſt dans cette difference que conſiſtent des rapports qu'on peut appeller des rapports de proportion, ou d'égalité, & d'improportion ou d'inegalité. C'eſt delà que naiſſent ces aliances, ou ces amitiez ſecretes, & ces averſions ou ces haines

haines naturelles qu'on obſerve dans tous les êtres. Si tous les principes étoient de même nature, tout ſeroit égal & uniforme. Il n'y auroit point cette multitude de differences, cette infinie varieté d'êtres qu'on admire. Il faloit ces deux ſortes de rapports en general pour produire ce grand nombre de corps inanimez. Il faloit même ces rapports pour faire paroître les individus des êtres vivans qui ſont imperceptibles dans leurs principes, & ne faiſant que paſſer, les eſpeces ſe perdroient ſans cela. C'eſt par les rapports qu'ils ont au mouvement en general, qu'ils ſe rendent ſenſibles en croiſſant: mais comme ils ſont ſouvent choquez par des corpuſcules, qui étant ennemis de leur conſtitution, hâtent leur deſtruction une fois qu'ils ont crû au point qui leur eſt fixé, & que leurs parties ne peuvent plus ſe dilater ſans ſe diſſoudre, la Providence leur a donné des diſpoſitions qui font que tout en croiſſant ils produiſent & laiſſent des ſemences par leſquelles les individus ſe renouvellent & les eſpeces ſe perpetuent.

Cet ordre des Creatures qui ſuit de la loy de la communication des mou-

mens, fait voir assez que le même Etre qui a créé le Monde, est celuy qui le gouverne : car puis que cette loy soutient toutes les Creatures dans leur rang, & que cette loy est la volonté du Createur, il est evident que le Createur du Monde en est aussi le gouverneur, mais sans avoir égard à ce raisonnement, voicy comme cette verité se prouve d'ailleurs.

Il est certain que pour peu que l'on fasse reflexion sur ce que j'ay dit de l'ordre des élemens, pour peu qu'on connoisse la nature, on connoit des relations si necessaires entre toutes les creatures, que les unes ne sauroient subsister sans les autres. Car sans parler des rapports que les mixtes ont à leurs principes, de ceux qui sont entre les individus, & d'une espece à l'autre qu'on voit aisément : on en voit entre les élemens. La terre perdroit son point & sa solidité, sans l'air qui l'environne, & la presse immediatement. L'air s'écouleroit & perdroit sa force sans la resistance de la terre : la matiere subtile ne sauroit se conserver dans le centre du Monde sans les rapports qu'elle a à ces élemens. Elle se dissiperoit sans ceux

ceux qu'elle a au delà du Monde à d'autre matiere de même nature. Car émanant continuellement par un côté, elle devroit enfin s'épuiſer, ſi elle n'étoit reparée par celle qui vient par l'autre, & quand il ſeroit vray que ce ſeroit en tout ſens la même matiere qui ſortiroit d'un côté & entreroit par l'autre, on doit toûjours établir des cauſes determinantes de ces mouvemens oppoſez, car il n'eſt pas poſſible de concevoir que de la matiere en mouvement puiſſe revenir ſur ſes pas, ſans que d'autre matiere ſoit l'occaſion de cette reflexion.

Il paroit donc évident que toutes les creatures ſont dependantes les unes des autres reciproquement, que le Soleil même qui ſemble être l'ame de toutes choſes ne pourroit nullement ſubſiſter independemment des autres creatures; conſequemment qu'il n'y a rien dans ce Monde materiel à quoy l'on puiſſe rapporter ſa diſpoſition & ſon ordre merveilleux.

Mais encore ſi l'on ne cherche point le gouverneur du Monde au delà du Monde; il faut ou que le Mode, c'eſt-à-dire toutes les creatures priſes enſéble ſe gouvernent elles-mêmes, ou que quelques-

unes ayent la domination, comme on voit dans les Societes quelques perſonnes établies pour maintenir l'ordre & la juſtice, ou enfin qu'une ſeule gouverne toutes les autres, comme on voit auſſi tout un peuple ſoûmis à l'empire d'une ſeule perſonne.

Qu'il eſt inconcevable que les creatures ſe ſoutiennent par elles.

Or dans l'idée qu'on a de la conſtruction & de l'ordre du Monde, on voit clairement la fauſſeté de toutes ces propoſitions: car il eſt conſtant par la dependence où l'on voit que tous les êtres ſont les uns des autres, qu'ils n'ont point premierement le pouvoir de ſe gouverner eux-mêmes: il faudroit pour cela que chacun fut maître des autres. Car ſe gouverner ne veut dire ici autre choſe que ſe maintenir dans ſon rang, & dans ſa ſituation. Or il n'y a pas une creature qui puiſſe ſe maintenir dans ſon rang ſans être maîtreſſe des rapports qu'elle a avec les autres, c'eſt-à-dire, ſans avoir les autres en ſa diſpoſition. Il faudroit donc concevoir que chaque être eſt non ſeulement maître de ſoy-même: mais encore de tous les autres, ce qui eſt abſurde.

Il n'eſt pas moins évident par la même raiſon, qu'il n'y a point certains êtres

tres qui gouvernent les autres, car s'il n'y en a point qui ſe puiſſent gouverner eux-mêmes, qui même ne ſoient gouvernez par les autres, c'eſt-à-dire dont l'ordre & le rang ne ſe doive rapporter à d'autres, comme celuy des autres à ceux-cy, & ainſi reciproquement, il eſt plus clair que le jour que les créatures n'ont pû ſe faire un gouvernement ariſtocratique ou democratique, & qu'il n'y en a point certaines qui gouvernent les autres.

Enfin on voit dans cette idée que la plus grande & la plus noble des creatures a rapport à la moindre & à la plus vile. Auquel donc des êtres rapporter le gouvernement du Monde? Certainement on ne voit rien dans le Monde materiel qui puiſſe être le maître d'un tel ordre.

Il n'y a donc plus que le Monde intellectuel où l'on puiſſe trouver le maître du materiel, & du ſenſible. Il n'y a plus que les êtres ſpirituels à qui l'on puiſſe rapporter cet ordre, car on ne conçoit que ces deux ſortes d'êtres, comme on l'a dit, eſprit & corps. Il faut donc rapporter le gouvernement du Monde ou à toutes les intelligences

enſemble, ou à quelques-uns de ces êtres ſpirituels, ou à un ſeul.

Conſultant icy ſeulement les lumieres de la raiſon naturelle, on eſt perſuadé d'abord de l'exiſtence des eſprits des autres hommes, comme on l'eſt de l'exiſtence de ſon ame ; car une fois que l'ame s'eſt reconnuë dans quelque ſujet comme un être qui penſe, elle ne peut pas reconnoître un être ſemblable à ſoy dans les autres hommes, non pas par les differens mouvemens de la machine, ils nous ſont communs avec les bêtes, mais par les raiſonnemens qui ſe ſuivent dans les converſations, & qui ſuppoſent neceſſairement les mêmes facultez de penſer. Mais je n'ay pas beſoin de prouver que l'eſprit de l'homme n'a nulle part au gouvernement du Monde ; chacun ſent aſſez que ſon ame eſt même l'eſclave de ſon corps.

Les Stoïciens ont dit que c'étoit le deſtin qui gouvernoit le monde ; d'autres Philoſophes Payens ont imaginé une Déeſſe Fortune. La plûpart des Chrétiens ſe font ſeulement un objet de foy de la Providence de Dieu, & quand ils viennent à raiſonner ſur les pro-

proprietez des êtres, ils les attribuent à la nature : mais l'illuſtre Boyle a depuis peu détruit ce monſtre.

Sans examiner ces chimeres des Payens & des Chrétiens, voicy ce qu'on ne peut point s'empêcher de concevoir de l'Etre qui gouverne le monde.

Autres argumens qui prouvent la Providence de Dieu.

On conçoit neceſſairement qu'il eſt un indiviſible, tout par tout infini, qu'il a une puiſſance illimitée, une intelligence infinie, qu'il eſt infiniment ſage, & quand on a conçû que ces attributs appartiennent à quelque être, il eſt aiſé de voir qu'il a toutes les perfections.

Il faut premierement qu'il ſoit un : car ſuppoſons que deux ou pluſieurs ont le gouvernement du Monde, que quelqu'un gouverne les cieux, un autre les élemens, quelqu'autre les êtres compoſez : il eſt certain dans l'idée que nous avons du mechaniſme du Monde, que cet être, par exemple, qui eſt le maître des élemens, ne ſauroit les maintenir dans leur rang ſans leur conſerver les rapports qu'ils ont avec la matiere celeſte, & même avec les autres êtres : il ne peut leur conſerver ces rapports qu'il ne ſoit encore maître

de ceux que la matiere ſubtile & les autres êtres ont aux élemens, dont il a la direction. Or ſi pour gouverner quelqu'une des creatures, il doit ainſi veiller à la neceſſité de toutes les autres, ſi pour tenir un des êtres dans ſa ſituation, il doit conſerver leur rang à tous les autres, il eſt évident que tout autre être que celuy-là eſt inutile pour la direction de l'Univers.

Cette même raiſon prouve que cet être eſt indiviſible, car s'il avoit des parties, qu'on ſuppoſe, par exemple, que la partie A. gouverne quelques-unes des creatures, la partie B. les autres, il faut que la partie A. gouverne les creatures en leur conſervant les rapports qu'elles ont avec celles dont la partie B. a la direction. Or elle ne peut conſerver ces rapports ſans conſerver en même temps ceux que celles-cy ont avec celles qu'elle gouverne. Pour mieux entendre cecy, ſuppoſons que la partie A. gouverne la terre, que B. gouverne l'air & les cieux, il eſt certain que la partie A. ne peut point conſerver ſa ſolidité, ſon lieu ou ſon point à la terre, ſans conſerver les rapports que cette planete a avec l'air & la matiere

tiere ſubtile, puis que c'eſt de-là qu'elle eſt preſſée, qu'elle eſt renduë ſolide, & qu'elle eſt balancée de tous côtez; & elle ne peut point conſerver ces rapports ſans preſider ſur la matiere ſubtile & ſur l'air, cela eſt viſible. Or ſi elle eſt maitreſſe des cieux & de l'air comme de la terre, la partie B. ſe trouve inutile. On voit donc manifeſtement que l'être qui gouverne les creatures n'a point de parties, conſequemment il eſt indiviſible.

Il ſemble qu'il ſuffiſoit d'avoir démontré que le gouverneur du Monde ne peut point être un être corporel, pour tirer cette conſequence qu'il eſt indiviſible: car comme il faut neceſſairement que ce ſoit un être ſpirituel, s'il n'eſt pas materiel, il ſuit auſſi neceſſairement qu'il eſt indiviſible: car c'eſt-là le caractere des eſprits: on les doit concevoir ſans parties, par conſequent indiviſibles.

Mais l'unité, & l'indiviſibilité de cet être ainſi demontrées, nous ſervent à demontrer de plus qu'il eſt tout par tout. En effet de ce que l'on vient de dire, on doit conclurre qu'il n'eſt pas moins ſur la terre que dans les

cieux, dans les compoſez que dans les élemens On conçoit en un mot que cet être eſt dans le Monde de la maniere qu'Ariſtote a établi l'ame dans le corps, tout par tout, & tout dans chaque partie de l'Univers.

Il ſuit encore de ce que j'ay dit, que cet être eſt infini. Nôtre imagination ne peut pas donner des bornes à la matiere, car quand nous avons imaginé autant que nôtre imagination ſe peut étendre, la matiere eſt encore au de-là: mais nous concevons que tout ce qui eſt materiel, êtant créé, doit neceſſairement avoir des bornes. Or dans ce que je viens de dire, on voit clairement que cet être qui gouverne le Monde eſt encore au-delà de toute étenduë materielle. On ne peut rien concevoir où il ne ſoit éminemment. On peut dire en quelque façon ce qu'a dit un Philoſophe Payen, qu'il eſt tout ce que nous ne voyons pas.

Sa ſouveraine puiſſance ſe manifeſte dans le méchaniſme du Monde, en ce qu'il paroît qu'il tient en ſa main les proprietez de tous les êtres: vertus, proprietez, & pouvoir des êtres, ce n'eſt qu'une même choſe. Si donc il tient en

ſa

ſa main les proprietez des êtres, il eſt le maître de leur pouvoir, & il n'y a rien qui luy reſiſte.

On voit de même ſon infinie intelligence clairement demontrée. Car comment conſerveroit-il une infinité d'êtres avec les relations qu'ils ont les uns aux autres, s'il n'avoit une connoiſſance infinie.

On voit ſa ſageſſe infinie; car puis que l'ordre admirable des creatures depend immediatement des rapports infinis qui ſont entr'elles, il eſt viſible que l'être qui conſerve ces rapports, doit avoir un ſageſſe infinie. Enfin il n'y a point de ſouveraine perfection qu'on ne trouve dans l'idée qu'on a de l'être qui gouverne le Monde. C'eſt pour cela que par le terme de Providence en general nous entendons Dieu luy-même.

Mais qu'on donne aprés cela, tel nom qu'on voudra à cet être: que ceux qui font profeſſion d'Atheïſme diſent comme certains Philoſophes Païens, que c'eſt le hazard qui gouverne le Monde, pourvû que par ce nom on entende un être; car il faut que ce ſoit quelque choſe ou rien: il faudroit avoir perdu

du la raiſon pour dire que la privation & le neant puiſſent cauſer le moindre effet poſitif, bien loin qu'ils puiſſent produire une infinité de réalitez. Et ſi c'eſt un être en qui on obſerve ce pouvoir ſouverain & cette ſageſſe infinie, c'eſt ce que nous entendons par Dieu.

Opinion des Libertins.

Mais dira-t-on, on n'entend rien par ce mot de hazard, on veut ſeulement dire que l'arrangement du Monde s'eſt fait, & ſe conſerve ainſi à l'avanture, & ſans aucun deſſein.

Je ne conçois pas que la corruption du cœur de l'homme puiſſe tellement répandre les tenebres dans ſon eſprit, qu'il ſe puiſſe diſpenſer de voir que les parties de la nature ne ſont point ainſi enchainées ſans quelque deſſein.

Refutation de cette opinion.

Qu'on reflechiſſe ſur ce que je viens de dire en general des rapports qui lient toutes les creatures, & qui font un tout de cette infinité de choſes.

Par quel hazard comprendra-t-on que les cieux, l'air, la terre, ont des rapports ſi intimes? Mais pourquoy les mouvemens des cieux ou de la terre ſe trouvent-ils ſi reglez par ces rapports? c'eſt que ſans cela il n'y auroit point de diſtinction des ſaiſons, dont la neceſſité

té eſt ſi reconnuë, les éclypſes même quelque terribles qu'elles paroiſſent au peuple, n'arrivent point ſans deſſein; car on en tire de grandes utilitez, c'eſt par-là qu'on marque les points & les longitudes du globe de la terre, elles ſervent à la navigation &c.

Conſiderez en particulier l'arrangement des cieux. Eſt-ce par hazard que ces tourbillons de matiere ſubtile ſe ſeront ainſi placez dans l'Univers? Eſt-ce le hazard qui entretient cette harmonie & cette correſpondance qu'on a fait voir qu'il y avoit entre ces corps lumineux? Le hazard leur a-t-il donné le pouvoir, & les proprietez de ſe répandre toûjours juſques dans les parties du Monde les plus reculées, ſans jamais rien perdre de leur qualité, ou de leur ſubſtance, c'eſt-à-dire, d'être depuis tant de ſiecles les flambeaux de l'Univers ſans avoir encore en rien diminué de leur lumiere ni de leur éclat? Mais outre qu'ils ſont le plus noble & le plus bel ornement de la nature, ils devoient être auſſi mobiles & auſſi inſinuans qu'ils le ſont, parce qu'ils devoient être comme l'ame du Monde. C'eſt par l'émanation de ces globes lumineux

mineux, que l'air & les autres élemens ont leur temperature & leurs qualitez. Ils devoient penetrer les entrailles de la terre pour y exalter les ſucs qui ſervent à la nourriture des plantes: ils devoient s'inſinuer dans les corps des animaux pour y ſoûtenir le mouvement & la vie.

Quel eſt-ce hazard qui fait que l'air ſe trouve ainſi êtendu entre les cieux & la terre, & que tout leger & tout ſouple qu'eſt cet élement, il force cette planete dans ſon lieu? Mais cette êtenduë êtoit neceſſaire pour temperer la force de ces globes de feu qui roulent ou ſemblent rouler ſur nos têtes. Sans l'air il n'y auroit rien qui reſpirat: il reçoit les vapeurs & les exhalaiſons, qui aprés s'être condendenſées dans ſon ſein diſtillent en roſées, ou en pluyes pour la fertilité de nos terres: ſans cet élement preſque tous les ſens ſeroient inutiles, c'eſt luy qui fait flairer les odeurs, qui porte la lumiere à l'œil, & le ſon à l'oreille.

Enfin quel hazard a fait le paralleliſme de l'axe de la terre, c'eſt-à-dire par quel hazard eſt-ce que cet élement maſſif & groſſier, quoy que flotant au mi-

milieu des airs, garde toûjours ſes rapports ou ſes aſpects, ſi l'on veut aux poles du Monde? c'eſt que ſans cela il n'y auroit point d'habitans. Qui pourroit concevoir que les habitans de la zone torride puſſent ſubſiſter, ſi dans un moment ils étoient tranſportez ſous les poles? Pourquoy eſt-elle ſi ſolide, que pour ſoûtenir les animaux? Pourquoy s'ouvre-t-elle pour laiſſer ſortir de ſon ſein tant de plantes? Pourquoy contient-elle dans ſes entrailles tant de ſucs differens pour faire germer les plantes & leur faire porter des fruits? Mais que feroient les animaux ſans les plantes & les fruits? & à quoy bon les plantes & les fruits ſans les animaux?

Que les Libertins & ceux qui font profeſſion d'être Athées, diſent ce qu'ils voudront: ils ne diront pas ce qu'ils penſent, ſi aprés voir fait le moindre uſage de leur raiſon, ils n'avoüent cette ſageſſe ſouveraine. Que les Philoſophes ſe faſſent une idée du méchaniſme du Monde ſur les principes qu'il leur plaira, quel que ſoit le ſyſteme, il en faudra toûjours venir à reconnoître cette premiere cauſe, cet être ſuprême qui exiſte par luy-même & par

qui

CHAPITRE III.

Des plantes.

Que Dieu a d'abord créé les plantes & non pas les semences.

IL faut voir d'abord ſi le Createur a ſeulement jetté dans la terre au commencement les ſemences des plantes qui y croiſſent, ou s'il a voulu qu'elles fuſſent produites dans leur perfection au moment qu'il les a créées.

Cette queſtion ſeroit de peu de conſequence ſi Dieu avoit produit les plantes pour être ſeulement comme un ornement dans la nature, & ſi elles n'avient nuls rapports neceſſaires aux autres êtres : car dans nôtre idée les ſemences des plantes ne different des plantes même qu'en quantité & en grandeur : la loy de la communication des mouvemens, & toute la matiere qui les fait croitre, n'adjoûte rien à leur compoſition, & les plantes ſont dans leurs ſemences en racourci : on y voit par les microſcopes la tige, & les branches ; par conſequent cet entrelaſſement des fibres,

fibres, cette tiſſure particuliere, en quoi conſiſtent ces diſpoſitions qu'elles ont à croitre & ſe perpetuer, y eſt déja tracée.

Mais les plantes ont des rapports à d'autres êtres, elle devoient être la nourriture des animaux de la terre. Or il n'y a pas d'apparence que Dieu eut ſeulement créé les ſemences des plantes, & eut laiſſé enſuite à ſes loix generales leur accroiſſement pour attendre à produire un ſi grand nombre d'eſpeces d'animaux qui s'en repaiſſent. Il a donc falu que les plantes ayent eu d'abord cette perfection dans laquelle elles paroiſſent à nos yeux quand elles ont atteint leur groſſeur & leur hauteur, qu'elles portent des fleurs, & des fruits. Auſſi liſons nous dans la Geneſe que le Createur ordonne à la terre de pouſſer non ſeulement des arbres fruitiers, mais des arbres fruitiers portans leur fruit, que la terre pouſſe ſon jet, c'eſt-à-dire herbe portant ſemence, & arbres fruitiers portans fruit ſelon leur eſpece, qui ayent leur ſemence en eux-mêmes ſur la terre.

Et les lumieres de la raiſon nous conduiſent là, car le mouvement en ge-

neral, comme on l'a déja dit, ne pouvant point donner aux plantes les diſpoſitions qu'elles ont à ſe perpetuer, il a falu qu'une volonté poſitive du Createur les produiſit avec ces diſpoſitions, & c'eſt ce que ſignifient ces dernieres paroles, qui ayent leurs ſemences en eux-mêmes.

Il ne ſerviroit de rien de dire ici, que les plantes ne germent, ne croiſſent & ne portent des fruits qu'en differens temps ſelon la difference des climats: que quand elles commencent à pouſſer des fleurs, & des feuilles dans un pays, elles commencent au contraire de ſe dépouiller de leur feuillage, ſe retirer, & ſe concentrer, pour ainſi dire, dans la terre, dans un autre. Cela ſeroit bon à oppoſer ſi Dieu n'ayant d'abord créé que les ſemences, il les avoit laiſſées à ſes loix generales: mais il a voulu que les plantes euſſent d'abord leur perfection pour la raiſon que j'ay déja dit. Une volonté poſitive du Createur les a formées; il ne s'eſt point ſervi du mouvement en general pour les produire, ainſi il n'étoit pas beſoin de la temperature de l'air pour les faire germer & croître.

Mais

Mais aprés être ainſi ſorties de la main du Createur, elles ſe conſervent par les ſeules relations qu'elles ont à la loy generale de la communication des mouvemens: car concevant que le mouvement annuel a commencé ſous l'Equateur; les plantes ont eu d'abord un air proportionné, un air propre & temperé: ce n'a été que peu à peu que l'air a changé à l'égard des Zones, échauffant un pays, & refroidiſſant l'autre inſenſiblement.

Elles ſe reproduiſent encore par les ſemences qu'elles laiſſent, qui ſe dilatant, croiſſent & multiplient par les ſeuls rapports qu'elles ont au mouvement general. Expliquons en peu de mots en quoy conſiſtent ces rapports.

Les rapports que les plantes ont à la matiere ſubtile.

On voit dans nôtre idée qu'il n'y a point de parfait repos dans le Monde, que tout y eſt au contraire dans une action continuelle. De ce mouvement on voit naître un nombre infini de corpuſcules de figure differente, que la matiere ſubtile agite toûjours, & qu'elle rompt & diviſe en de plus petits, ſi les atomes qui les compoſent ne ſont pas unis de maniere qu'ils éludent ſa force.

Comment elles ſe nourriſſent croiſſent & multiplient.

J'aurois la même idée de l'ordre des élemens, que j'ay de l'œconomie des humeurs dans le corps humain. La matiere celeſte eſt à peu prés à l'égard du grand Monde ce que les eſprits animaux ſont à l'égard du petit : elle donne de ſon mouvement à tous les autres principes, c'eſt elle qui par ſa rapidité meut, agite, écarte les parties de l'air : elle tient celles des corps fluides diviſées, elle penetre les pores de la terre & y actue & ſepare tout ce qu'il y a des parties qui par leur figure & leur conſiſtance ne s'oppoſent point à ſon mouvement.

Et comme les eſprits qui ſont la matiere ſubtile du ſang, en le faiſant fermenter, & le pouſſant dans tous les differens vaiſſeaux de la machine, en placent & arrangent dans tous les fibres & dans tous les pores les particules propres à ſe changer en la ſubſtance des parties, c'eſt-à-dire dont la figure & la conſiſtance ſe trouvent proportionnées à ces fibres & à ces pores : la matiere ætherée tout de même agitant continuellement tous les differens principes qui ſe trouvent dans ces minieres que l'air, l'eau, & la terre contiennent,

&

& les entrainant par ſa rapidité dans tous les pores des mixtes, y enchaſſe & y fixe ceux qui par leur figure s'y peuvent adapter, & s'y nicher.

C'eſt-là la cauſe generale de la germination & de l'accroiſſement des plantes, auſſi bien que du mouvement & de la vie des animaux: mais pour deſcendre un peu plus dans le particulier, il faut ſe faire premierement en peu de mots une idée de la méchanique des plantes, auſſi diſtincte qu'il ſe pourra.

On remarque d'abord dans une plante, la racine, la tige, & les branches; & ces trois choſes ont les mêmes parties eſſentielles ſavoir l'écorce, ſon parenchime, le corps ligneux & la moëlle. Le parenchime de l'écorce & la moëlle ſont percez d'une infinité de pores, à peu prés comme des éponges: le corps ligneux eſt comme un faiſſeau de fibres. Il y a de la communication entre ces trois parties par des canaux qu'on a appellé des inſertions, à cauſe que ſortans du parenchime de l'écorce ils s'inſerent dans les interſtices du corps ligneux, le traverſent & penetrent juſques dans la moëlle. Il y a encore des iſſuës de la moëlle vers le corps ligneux

qui vont juſques à l'écorce: tellement que par cette méchanique on voit que les ſucs des plantes ont un mouvement de circulation.

En effet les Savans qui ont penetré juſques dans la tiſſure la plus intime des plantes, nous les repreſentent comme un aſſemblage de canaux ou de fibres qui ont à peu prés les mêmes diſpoſitions que les vaiſſeaux dans le corps des animaux, c'eſt-à-dire, qui ſervent à porter les ſucs, du centre à la circonference, ou de la moëlle à l'écorce: tout de même que les arteres & les venes ſervent au mouvement du ſang, du cœur aux extremitez & des extremitez au cœur.

Outre ces canaux, & ces fibres, on obſerve dans leur ſubſtance de deux ſortes de pores en general, dont les uns s'êtendent en longueur, les autres en largeur; & c'eſt par la diſpoſition de ces pores que les plantes ſe nourriſſent & reçoivent leur accroiſſement; car quand une fois les ſucs qui montent de la terre ont êté ſuffiſamment repaſſez dans ces petits vaiſſeaux qui ſervent à leur circulation, qu'ils s'y ſont épurez au point qu'ils le doivent être, la matiere

tiere ſubtile, ou ſi l'on veut, l'eſprit vital de la plante les pouſſe dans ces pores qui ſont le tiſſu le plus intime de ſa ſubſtance, leſquels ne pouvans que ſe grandir ſelon leur figure & leur ſituation, en doivent neceſſairement alonger & diſtendre la tiſſure, & conſequemment luy donner plus de hauteur & de groſſeur.

Les trois élemens ſur leſquels la matiere ſubtile preſide, contiennent, comme on l'a dit, les minieres de tous les differens principes qui ont rapport aux corps organiſez: mais la terre eſt regardée comme la mere des plantes; c'eſt de ſes entrailles que ſortent particulierement tous les ſucs qui les font germer & croitre.

La maniere dont les ſucs montent de la terre, n'eſt pas encore trop bien connuë; puis que les opinions des Savans ſont differentes là-deſſus. Pour m'en faire une idée la plus claire & la plus diſtincte que je pourray, il faut examiner la germination dans ſes principes, dans les ſemences qui commencent à ſe déployer dans la terre.

Mais il faut ſe reſſouvenir plûtôt de ce que j'ay dit plus haut, que la plan-

te eſt déja toute formée dans la ſemence, que le microſcope y découvre la racine, la tige, les branches, les feuilles, &c.

Dés qu'elle eſt jettée dans la terre, les ſucs qui ſont proportionnez à ſa tiſſure, commencent à la penetrer & à la dilater. La racine eſt la partie de la plante dont l'accroiſſement ſe manifeſte le plûtôt, lequel tend en bas. Mais tachons d'expliquer cecy.

Il faut premierement rappeller l'idée que nous nous ſommes fait de l'action de la matiere ſubtile. Nous voyons dans cette idée, qu'émanant de ſon centre, elle pouſſe & preſſe vers la terre tous les corps maſſifs & groſſiers; qu'elle entraine & ravit tout ce qu'elle rencontre de corpuſcules aſſez fins & aſſez déliez, pour la ſuivre dans ſon mouvement; qu'elle inſinuë dans les interſtices de tous les mixtes, tous ceux qui par leur figure s'y peuvent adapter; c'eſt avec cette force que la matiere ſubtile penetre les pores de la terre, & qu'elle continuë d'agir juſques vers le centre de cette planete. La ſemence d'une plante n'eſt donc pas plûtôt jettée dans la terre, que cette vertu impulſive en fait pe-

ne-

netrer la ſubſtance aux molecules qui ſe trouvent l'environner, & qui ſont proportionnées à ſes pores. Ces pores doivent ſe dilater, & déslors la ſemence commence à ſe déployer & à germer. Et comme ces molecules ou ces ſucs qui penetrent la ſemence, ont un mouvement de la ſurface de la terre vers le centre, une fois qu'ils ont eu entrée dans la ſemence, tout en formant le parenchyme de l'écorce, ils trouvent des pores en long; car les ſemences ont les mêmes diſpoſitions que les plantes même, par leſquels ils continuent leur mouvement en bas, où ils font croitre la racine, avec la même determination, comme je l'ay remarqué.

C'eſt de cette maniere que je conçois que la force végetative dans la racine ſe fait en bas: mais il faut un mouvement oppoſé pour élever la tige ſur la terre. Je concevrois deux cauſes qui élevent les ſucs dans les plantes.

Premierement, cette même force qui les preſſe en bas peut être la cauſe pourquoy une portion s'éleve. Car on conçoit que lors que la matiere ſubtile a pouſſé les ſucs qu'elle a inſinué dans la ſemence juſqu'à l'extremité de la racine

cine, elle peut s'évader par les pores des envelopes ou des peaux qui la couvrent: mais les ſucs qui ſont entrez en grande quantité & qui ont déja dilaté la ſubſtance interieure du parenchime, doivent ou s'arrêter ou paſſer ailleurs. Ils ne peuvent point s'arrêter, parce qu'ils ſont pouſſez par derriere par d'autres ſucs. Ils doivent donc paſſer dans d'autres pores, dans la moëlle & dans le corps ligneux: c'eſt auſſi pour cela que le corps ligneux n'eſt qu'un amas de fibres qui s'étendent de bas en haut, ou de pores en long; tellement qu'à meſure que les ſucs deſcendent par la diſpoſition du parenchime, de l'écorce vers la racine, il en monte dans la moëlle & dans le corps ligneux.

Pourquoy une ſemence reſtée dans la terre, la radicule en haut, pouſſe ſa radicule en forme de crochet tendant vers la terre.

C'eſt dans ce mouvement des ſucs de haut en bas qu'on trouve la raiſon pourquoy une ſemence jettée dans la terre, la radicule en haut, c'eſt-à-dire la partie d'où ſort la racine, elle ſe courbe en croiſſant en forme de crochet juſqu'à ce qu'elle ſoit entrée dans la terre, & que les ſucs y puiſſent continuer leur mouvement plus perpendiculaire. Cela eſt admirable qu'un ſi petit individu ait un rapport ſi conſiderable au mouvement

ment en general. Il le faloit ainſi, car que ſeroient devenues tant de ſemences que le hazard jette dans la terre?

Mais outre cette cauſe que j'ay donné de l'exaltation des ſucs dans les fibres des plantes, ne concevroit-on pas de plus que les atomes celeſtes, ayant penetré bien avant dans les entrailles de la terre, y rencontrent des corps plus ſolides qui les obligent de reflechir en partie? Cette reflexion de la matiere ſubtile du centre de la terre à ſa circonference ſeroit bien aſſez puiſſante pour cette ſublimation des ſucs. Pour cet effet il faudroit concevoir qu'elle entraine avec elle, en ſe faiſant des iſſuës hors du ſein de la terre, de cette ſorte de corpuſcules qu'elle avoit ravi en y entrant, & que les faiſant entrer dans les pores des racines où le mouvement des ſucs eſt de bas en haut, c'eſt-à-dire, dans les fibres du corps ligneux & dans les pores de la moëlle, ils ſe vont joindre avec ces ſucs, & augmenter la force vegetative en haut. C'eſt dans cette reflexion de la matiere ſubtile que je croiois auſſi trouver la cauſe des volcans, des tremblemens de terre & de tant de ſources des ſucs differens qui ſortent de

Comment les ſucs circulent dans leur plante.

la

la terre, mais je ne dois pas m'étendre ſur ces choſes.

Comme ces ſucs qui deſcendent dans le parenchime de l'écorce vers l'extremité de la racine, trouvent des pores qui les conduiſent au centre, ceux qui montent dans la moëlle & dans le corps ligneux, trouvent des iſſuës du centre à la circonference, où rencontrant ceux qui viennent du dehors, c'eſt-à-dire, ceux qui entrent par l'écorce, ils ſont determinez à prendre un autre mouvement, & entrer avec ces autres dans les pores du parenchime qui les rapportent en bas. Cependant comme le ſuc monte toûjours de la terre, le plus ſubtil & le plus actif continue ſon mouvement perpendiculaire en haut dans la moëlle & dans le corps ligneux. Il en eſt encore pouſſé, de la moëlle, dans la tige, vers le parenchime de l'écorce: mais comme le mouvement vegetatif du parenchime de l'écorce eſt beaucoup moindre dans la tige que dans la racine; il ne peut que s'oppoſer un peu à celuy de ces ſucs qui vont du centre à la circonference, & les determiner à ſe replier, & aprés avoir décrit comme des demi-cercles, aller rentrer un peu plus haut

haut dans le centre de la plante pour y recevoir une nouvelle vigueur avec le ſuc qui s'eſt ſubtiliſé juſqu'à cette hauteur.

Tandis que ces mouvemens de circulation ſe continuent, ce qu'il y a de bien rectifié eſt pouſſé dans les pores les plus intimes de la ſubſtance de la plante, les remplit & les dilate; & pour lors la plante recoit ſa nourriture & ſon accroiſſement, comme je l'ay dit un peu plus haut.

Comment les plantes pouſſent. Ce que c'eſt que ſeve.

Quelquefois les ſucs montent de la terre en ſi grande abondance que non ſeulement ils font hauſſer & groſſir les plantes: mais même quelque partie par la force du mouvement qui la porte du centre à la circonference, va juſqu'à pouſſer le parenchime de l'écorce, luy fait prendre le même mouvement, & oblige la peau de le ſuivre. C'eſt comme cela que ſe forment les bourgeons & les branches; car à meſure que cette portion de ſuc qui par ſes ſaillies de la moëlle juſqu'à l'écorce, entraine avec ſoy toute la tiſſure de la tige, & l'alonge par ce côté, elle la dilate encore par un mouvement de fermentation, & comme ces mouvemens ſe font également

&

& par degrez, aucune des parties ne ſe rompt : mais elles pouſſent & s'avancent & dans le même temps, elles groſſiſſent, & ſe déployent, en ſorte que les bourgeons & les branches ſe forment en partie par une extenſion pareille à celle de l'or qu'on tire pour le filer ; & en partie par une dilatation ſemblable à celle de l'eau qui s'éleve en bulles, comme nous le fait obſerver Monſieur Grew.

Tout le Monde ſait que c'eſt dans le temps que le Soleil eſt le plus prés de nôtre hémiſphere que les plantes reçoivent leur accroiſſement, & qu'elles produiſent : c'eſt que pour lors la matiere ſubtile ayant plus de force par rapport à nos climats, elle communique auſſi plus de ſon mouvement aux particules de l'air & de l'eau, & actuë plus abondamment les ſucs dans les entrailles de la terre.

On conçoit dans cette nouvelle fermentation des plantes ou dans cette ſeve, comme on l'appelle, la raiſon formelle de la maturité des fruits : pourquoy les fleurs ne font que paſſer : ce qui fait que les feuilles les quittent & les laiſſent nuës quand la froide ſaiſon appro-

approche: on n'a qu'à faire reflexion ſur la nature des particules qui montent dans leurs fibres, & qui s'inſinuent dans leurs pores: on trouvera qu'il y en a qui ſuivent de plus prés la matiere mobile que les autres: ce ſont ces particules ſpiritueuſes qui forment les fleurs, & qui par leur activité ſe deſunifſant bien-tôt, font evanouir le mixte qu'elles compoſent. Les principes des fruits ſont ſans doute aprés ceux des fleurs, les plus actifs, auſſi les voit-on croitre, meurir & tomber des branches quelquez temps aprés les fleurs. Les feuilles ſont comme des alongemens des fibres des branches qui ne s'en ſeparant qu'aprez que la force de la matiere ſubtile s'eſt épuiſée, nous font aſſez connoitre qu'elles ſe forment de particules preſque auſſi paſſives ou un peu moins ſerrées & compactes que celles qui compoſent les branches même. Cecy ſe prouve par l'experience dans la diſtillation des plantes, où l'on obſerve que les particules les plus ſubtiles, & les plus ſpiritueuſes montent les premieres, enſuite les moins actives, & ainſi de ſuite.

On voit des plantes qui ne quittent

jamais leur feuillage : c'eſt que leur tiſſure ne reçoit point de ces ſucs dont les particules mal liées & bruſques ſe ſeparent & font rompre le mixte fort aiſement dans le mouvement. Elles ſe nourriſſent particulierement de ceux dont les parties rameuſes & ſouples ſe meuvent & ſe dilatent ſans ſe ſeparer ; auſſi voit-on que les liqueurs que l'on tire par la diſtillation des fruits de ces plantes, & des plantes même, ſont comme ces molecules qui ſont les principes des huiles.

Mais quelle que ſoit la tiſſure ou la conſiſtence des feuilles, ce ſont toûjours les mêmes parties eſſentielles de la tige, & de la branche : c'eſt toûjours le corps ligneux, la moëlle & l'écorce ſans d'autres modifications. Les fleurs mêmes & les fruits, quelque fine & deliée que ſoit leur ſubſtance, ſont des compoſez de ces trois corps : car quoy qu'il ne ſoit pas ſi évident que des parties de la moëlle s'avancent pour s'étendre avec le corps ligneux & le parenchime de l'écorce pour produire les feuilles, les fleurs, & les fruits : cependant on ne ſauroit comprendre qu'elle n'y contribuë de ſa ſubſtance, puis que c'eſt de là que les ſucs ſortent

ſortent en abondance & qu'elle ſe porte elle-même juſques aux extremitez des branches.

Enfin les graines ou les ſemences tirent encore leurs principes eſſentiels de ces mêmes corps, qui aprés avoir paru ſous diverſes conformations dans la tige, dans les branches, les feuilles, les fleurs, & les fruits, reprennent encore la forme de la ſemence qui les a produits.

Cecy ſe conçoit dans l'idée que nous avons des mouvemens determinez que les ſucs ont dans les fibres ou canaux, & les pores des plantes ; & de l'égalité de ces mouvemens. On n'a pas plus de peine à y voir qu'en dilatant tout doucement le corps de la plante, inſinuant dans ces pores de nouveaux ſucs, ces mouvemens lui faſſent prendre auſſi-tôt la forme des fleurs & des fruits, que celle des bourgeons & des feuilles : tellement qu'on voit que ce n'eſt jamais que la même ſubſtance qui ſe manifeſte ſous differentes modifications. On diroit que la ſemence qui commence à germer dans la terre, ne ſe deploye en plante & ne paſſe ſous tant de formes differentes que pour ſe reduire à

ſa premiere quantité & reprendre ſa maniere d'être, en un mot pour ſe reproduire; car comme elle eſt le principe de la generation, elle en eſt auſſi le terme & la fin.

Voilà ce qu'on conçoit de la production des ſemences, c'eſt qu'en effet il faut pour cela que certaines parties de la plante ſoient d'une tiſſure propre à faire recevoir à ces ſucs les mêmes determinations que la matiere a receu quand Dieu en a créé chaque eſpece avec ſa ſemence; c'eſt ce qui fait qu'elles ſortent avec des rapports ſi ſinguliers, que ſi on ne les rejette ou ſi elles ne retombent dans la terre, elles ne changent point de conformation. L'air peut à la longue les carier: mais il y a des ſemences qui durent des ſiecles. Il n'y a que les ſucs de la terre avec leſquels elles ſe trouvent dans la proportion neceſſaire à leur fermentation & leur accroiſſement, qui pouvoient les faire germer & croitre. Si la ſemence ne tombe dans la terre, elle ne meurt point comme parle l'Ecriture; les particules de l'air qui la penetre, ſont un levain trop fin & trop ſubtil pour en dilater toutes ſeules la ſubſtance, & en remplir

plir les éſpaces que le mouvement y pourroit faire. Il faut un ſuc plus ſubſtantiel & plus proportionné à ces petits acides que la matiere ſubtile y fait en les dilatant & les faiſant fermenter.

C'eſt là en peu de mots l'idée qu'on peut donner des rapports que les plantes en general ont au mouvement du Monde: mais outre ces rapports elles en ont de particuliers avec certains ſucs: car chaque eſpece étant d'une fabrique differente, toute ſorte de ſucs ne peuvent pas penetrer leur conſtitution, & les faire germer & croitre. Elles n'ont donc pas été produites indifferemment de la terre; leur compoſition étant differente, il faloit differentes matrices. *Les rapports des plantes à certains ſucs.*

C'eſt pour cela que certaines plantes croiſſent plûtôt dans des pays chauds, d'autres dans des pays froids; certaines dans la terre ferme, d'autres dans les eaux, dans les marais ou ſur les rivages; les unes ſur des montagnes & des rochers, les autres dans les valées & les campagnes, en un mot chaque eſpece eſt d'une tiſſure proportionnée à des ſucs qui s'exaltent dans quelque terroir ou dans quelque lieu particulier.

Cela ſe prouve par l'xperience qu'on fait en les tranſportant hors de leur climat & de leur lieu naturel : on voit bientôt que par la diſette de ces particules avec leſquelles ſeules elles ſont en proportion, elles flétriſſent & ſe ſechent.

Des obſervations a faites confirment encore cette verité : c'eſt qu'on a vû des plantes diſparoître pluſieurs années par des alterations ſurvenuës aux terroirs où elles avoient accoutumé de croître ; & reparoitre dans les mêmes endroits, lors que les terroirs reprenoient les mêmes diſpoſitions qu'ils avoient perdues, ou par la culture, ou au contraire pour avoir été negligez, & laiſſez en friche, ou par des inondations, ou par d'autres accidens : tant il eſt vray qu'il y doit avoir une proportion exacte entre les ſemences & les matrices d'où elles pouſſent.

Je ſai bien que de celebres Botaniſtes ont trouvé le ſecret d'élever dans des pays froids des plantes qui naturellement ne prennent naiſſance que dans des climats chauds : mais ce ne ſont pas des ſemences qu'on tranſporte, ce ſont déja des plantes : & ces plantes même qu'elle peine n'a-t-on pas à les conſerver : outre qu'il

qu'il faut une ſerre pour certaines où il les faut retirer de bonne heure, outre qu'il faut une adreſſe, un ſoin particulier pour faire des abris à d'autres qui reſtent expoſées à l'air, qu'il faut qu'on connoiſſe la nature des terroirs où elles ont accoûtumé de croître pour leur faire enſuite des terres imitées où la matiere étherée puiſſe preparer des ſucs qui leur ſoient en proportion, outre tout cela (dis-je) à peine peut-on faire germer ces plantes, & leur faire porter des fruits qui parviennent à quelque maturité. La raiſon en eſt que tout l'art ne peut changer qu'à peine la temperature de l'air qui contient ces particules fines & fermentatives qui actuent & font fermenter les ſucs qui ſervent à l'accroiſſement des corps organiſez.

Il eſt vray que la matiere ſubtile ayant plus d'action par rapport aux climats en certaines ſaiſons, elle peut échauffer un peu des terres très-éloignées, y preparer même des ſucs propres à nourrir pour un temps des plantes hors de leur air, & de leur climat naturel. On conçoit cecy par la raiſon du changement qui arrive aux vins qu'on a tranſportez dans des pays étrangers, & où il ne peut point croî-

tre des vignes naturellement. Ce changement eſt une nouvelle fermentation qui brouille les vins dans le temps que les vignes pouſſent, & ſont en ſeve dans les pays d'où l'on les a tirez. Or cette ſymphatie ne peut venir que de ce que le Soleil ſe trouvant plus prés de cet hemiſphere, il y étend plus loin ſes forces. Cette matiere ſubtile qui dans ce temps-là façonne & actue toute ſorte de principes pour la vegetation des plantes, pouſſe dans ce pays des particules qui ayant rapport avec les ſucs qui font germer les vignes, peuvent conſequemment s'inſinuer parmy les principes des vins qui en proviennent: mais cette force eſt trop petite, & le Soleil ne demeure pas aſſez de temps ſur cet hemiſphere pour y entretenir la chaleur neceſſaire dans des pays auſſi éloignez de ſon centre, & pour y exalter ſuffiſamment des ſucs propres à y nourrir & faire germer la plante au point qu'il faut.

Je ne parleray point des rapports qu'il y a entre les parties d'une plante des unes aux autres, premierement, parce que cela me meneroit trop loin, & qu'on peut en voir des explications très-bel-

les

les dans des Auteurs celebres qui ont traité particulierement de ce ſujet en nous donnant l'anatomie des plantes. Secondement parce qu'on peut aiſément, ſur ce qu'on a dit de la circulation & de la filtration des ſucs dans la tiſſure des plantes, obſerver de quelle utilité leurs parties ſont les unes aux autres. On y parviendra plus aiſement ſi on a déja une idée de l'uſage des parties dans le corps d'un animal. Car c'eſt quaſi comme cela que les parties des plantes s'entr'aident les unes les autres.

Mais outre ces relations particulieres qui ſe trouvent entre les terroirs, les temperatures des climats, & des plantes, il y a encore des rapports de plante à plante, c'eſt-à-dire, qu'il y a des eſpeces de plante dont la tiſſure & la fabrique ont beaucoup d'analogie avec d'autres, & dont par conſequent les ſucs qui les nourriſſent ont beaucoup de rapports de convenance; c'eſt pourqoy on voit des plantes germer & croitre beaucoup mieux dans le voiſinage de certaines autres que lors qu'elles naiſſent ſeules, ou qu'on les cultive dans un lieu à part. *Les rapports de plante à plante.*

Certaines dont la conſtitution eſt ten-

prendre par ce peu de paroles comment elles ſe nourriſſent, & croiſſent par les rapports qu'elles ont à la loy generale de la communication des mouvemens: on voit même les rapports par leſquels elles ſe perpetuent une fois que Dieu en a eu créé toutes les eſpeces; car c'eſt tout en croiſſant que la plante pouſſe la ſemence qui la perpetuë.

On croit pourtant que toutes les eſpeces n'ont pas aſſez d'un individu pour ſe reproduire, & qu'il y a certaines eſpeces de plante qui ont mâle & femelle pour cet effet: ce que l'on dit entr'autres du Palmier, c'eſt qu'il a un individu à fleur qui eſt comme le mâle, & un individu à fruit comme la femelle; les corpuſcules qui emanent de l'individu à fleur, rendent fecond l'individu à fruit. J'ay remarqué depuis peu dans un ouvrage de Botanique que l'Auteur doute de cette ſimpathie & de ces rapports qu'il y pourroit avoir d'un individu à l'autre, parce qu'il a obſervé que du Houblon à fruit ne manquoit pas d'en porter, quoy qu'il ne s'y trouvat du Houblon à fleur que fort loin du lieu où eſt le Houblon à fruit; mais ſi l'on convenoit de cette ſorte de ſym-

phatie,

phatie, il me ſemble que l'éloignement ne ſeroit pas une difficulté; & l'experience que j'ay portée des vins qui ſe troublent dans les pays ou l'on n'en recueille point, parce que pour lors les vignes ſont en ſeve dans ceux où l'on les a recueillis, prouve que l'éloignement n'empêche pas que des corpuſcules qui ont des rapports entr'eux, ne puiſſent ſe joindre quelque êloignez qu'ils ſoient. Je croirois même pouvoir donner des raiſons bien naturelles de ces ſympathies: mais cela me meneroit trop loin.

Aprés avoir examiné les rapports que les plantes ont aux loix generales, à la matiere ſubtile, aux élemens, & entr'elles, il reſte à voir comment elles ſe rapportent aux animaux pour leſquels le Createur les a produites au commencement.

Autres rapports des plantes.

Premierement quelle infinité de rapports ne trouverions-nous pas dans les plantes, ſi nous venions à détailler tous les uſages que la méchanique en tire. Outre ces arbres ſi connus dans nôtre Europe, dont l'art & l'induſtrie tirent tant de choſes neceſſaires pour la conſtruction des édifices, des vaiſſeaux ou navires, de tant de ſorte de meubles,

on

on en trouve dans les Indes & dans l'Amerique qui fourniſſent preſque tout ce qu'on ſauroit s'imaginer de neceſſaire à la vie. Par exemple le Coco dont les Indiens, outre le pain, l'eau, le vin, le lait qu'il fournit à leur nourriture, tirent encore de la toile, des habits, du papier, des mats pour des vaiſſeaux, des voiles, des cordages, & un grand nombre de choſes de cette nature, comme pluſieurs Relations nous l'apprennent.

Comme c'eſt l'art qui manifeſte la plûpart de ces rapports, ils ne ſont point de mon ſujet, & je n'ay proprement qu'à obſerver ceux qui ſont purement naturels, c'eſt-à-dire, ces proprietez par leſquelles les plantes ont naturellement rapport aux animaux. Mais il ne faut pas quitter cet arbre dont je viens de parler ſans admirer la Providence qui le fait naitre dans des lieux où il ne croit point de grains, afin que ſa moëlle ſoit en lieu de pain aux habitans.

C'eſt encore admirable, que dans l'Iſle de Fer, il ſe trouve des arbres qui ſont perpetuellement couverts de nuages, qui font diſtiller l'eau de leurs branches

ches en ſi grande abondance que toutes les bêtes & tous les hommes qui habent cette Iſle, y trouvent dequoy étancher leur ſoif, parce qu'il n'y a point de ſource ni de riviere pour les abreuver. L'Auteur de la Nature ayant fabriqué de maniere la méchanique de ces arbres qu'ils raſſemblent les vapeurs les plus ſubtiles, les condenſent, & en font ainſi dans l'air comme une ſource miraculeuſe d'eau, lors que la terre refuſe d'en donner.

Les rapports qu'elles ont aux animaux.

La principale proprieté des plantes, c'eſt que les ſucs qui entrent dans leur conſtitution, acquierent des rapports de proportion avec les corps des animaux. Premierement, les écoulemens qui ſe font de ces mixtes, vont exciter ces machines mouvantes à venir prendre leur nourriture. Secondement, les ſucs qui ſe rectifient dans leurs fibres, les corpuſcules qui compoſent leur ſubſtance prennent aiſement la configuration des liqueurs qui coulent dans les vaiſſeaux des animaux; je veux dire qu'ils s'aſſocient ſans peine avec ceux du ſang qui ſervent à rétablir la ſubſtance des parties, comme je l'expliqueray un peu plus au long dans le chapitre ſuivant.

Une

Une multitude preſque infinie d'animaux trouve ainſi ſa nourriture. Il n'y en a preſque point ſur la terre qui ne ſe trouve avoir des rapports de proportion avec le ſuc de certaines plantes, quelle que ſoit la conſtitution de leur corps: c'eſt pour cela qu'on voit quantité d'animaux, ſe repaître ſeulement des herbes qui croiſſent ſur les côteaux, ou dans les plaines; quelques eſpeces broutent les arbres, & font leur plus conſtante nourriture des bouts de leurs branches, & de leurs feuillages. Un grand nombre ſe nourriſſent des ſemences, & des fruits; & il ſe trouve de ces corps animez dont le méchaniſme eſt ſi delié & ſi fin, qu'ils n'ont de la proportion qu'avec ces ſucs degagez & ſubtils qui s'xaltent juſqu'au ſommet des branches pour y produire les fleurs. Le corps même de l'homme pourroit trouver ſa nourriture plus naturelle dans les herbes & les fruits; car il n'étoit pas fait pour ſe repaître de ſang & de carnage.

Les differences des rapports des plantes qui regardent les animaux ſe ſubdiviſent encore bien loin: car outre qu'il y a des animaux dont les diſpoſi-

tions

tions ne peuvent s'accommoder que de l'air de certains climats, & où conſequemment ils peuvent trouver des plantes d'une tiſſure proportionnée à leurs machines. Outre cela comme chaque eſpece d'animaux eſt d'une fabrique particuliere, chaque eſpece de plante contient un ſuc particulier, & des rapports particuliers à certaine eſpece de ces corps animez. Chaque bête qui prend la nourriture en paiſſant trouve des herbes particulieres & propres à ſon eſpece; ceux des animaux qui ſe nourriſſent de fruits, ne courent pas indifferemment à tous les arbres qui les portent ou les laiſſent tomber. Ceux qui tirent leur ſubſiſtance des ſemences ne les vont pas denicher ſans choix de toutes ſortes de plantes. Enfin ces eſpeces qui ſe raſſaſient & ſe rempliſſent de ces corpuſcules ſubtils qui ne ſont que l'objet de l'odorat des autres, ne ſont pas attirez par l'odeur de toute ſorte de fleurs. Cecy ſe prouve par l'experience de tous les jours; on voit que tous les animaux courent à leur nourriture la plus naturelle, qu'ils la vont choiſir, & qu'ils luy preferent celle qui l'eſt moins.

Mais il ne ſuffiſoit pas qu'il y eut aſſez de plantes dont les ſucs fuſſent propres à nourrir la plûpart des animaux : ces corps vivans ne pouvoient pas être dans l'ordre du Monde, non plus que les autres êtres corporels ſans être environnez d'une infinité d'autres corps, dont les rapports leur devoient être oppoſez. J'en ay dit la raiſon, c'eſt qu'il faloit cette contrarieté de rapports pour donner naiſſance à cette infinie varieté d'êtres qui compoſent le Monde.

Comment les plantes remedient aux maladies des animaux.

Il a donc falu que les proprietez des plantes s'étendiſſent plus loin qu'à les nourrir : il ſe pouvoit rencontrer par hazard qu'il ſe mêle de méchans ſucs parmy leur nourriture; que l'œconomie des humeurs qui coulent dans leur vaiſſeaux, s'alterât par le mêlange de ces corpuſcules ennemis de leur conſtitution que la loy generale de la communication des mouvemens y pouvoit introduire à toute heure : que par quelque accident imprevu, quelque reſſort ou quelque partie de la machine ne ſe rompit, en un mot ils ſe trouvent expoſez à mille choqs; ils ſont ſujets à mille maux, & c'eſt pour cela qu'il y a une multitude de plantes dont les ſucs

ont les vertus neceſſaires & propres à guerir leurs maladies. Il y en a dont les proprietez ſont de calmer les fougues du ſang, & y retablir l'œconomie & l'ordre naturel, & l'on en trouve d'autant d'eſpeces qu'on conçoit d'alterations differentes dans les humeurs. Il y en a dont les vertus ſont propres à chaſſer hors de la machine tous les ſucs impurs & groſſiers qu'on ne peut reduire par les alterans, qui ne peuvent par nul moyen s'aſſocier avec les principes des humeurs, & encore moins ſervir de nourriture aux parties, & il ſe trouve d'autant de differences de ces plantes purgatives que les Medecins conçoivent de cette ſorte de levains irreguliers. Enfin il y a des plantes dont les ſucs huileux & balſamiques ſervent a rêtablir les parties, les guerir des choqs qu'elles ont receu de la part des corps étrangers, & à les aglutiner ou conſolider quand elles ſont dechirées ou bleſſées.

Quelque part du Monde que les animaux habitent, ils trouvent par tout de ces eſpeces de plantes dont ils tirent les remedes à leurs maux: il y a encore ceey de particulier qu'ils trouvent

a point nommé celles qui leur fourniſſent les remedes ſpecifiques contre les maladies qui y dominent naturellement. Cela eſt admirable que les pays les plus chauds où l'air excite ſouvent des effervescences dans le ſang des animaux, produiſe ordinairement des fruits, & des herbes dont les ſucs ſont les plus raffraichiſſans. Un homme de merite a dit qu'on connoiſſoit par les plantes qui croiſſent dans un pays les maladies auſquelles les habitans étoient ſujets par la temperature de l'air.

Mais peut-être qu'on dira que la connoiſſance des plantes medecinales appartient ſeulement à l'homme, que c'eſt luy ſeul qui peut s'en ſervir utilement & que par conſequent c'eſt par rapport à luy qu'elles ont été créées; ce ſeroit icy un ſujet qui nous meneroit bien loin, ſi nous voulions dire tout ce que nous penſons là deſſus. Il ſuffira de répondre deux choſes ſuccintement; premierement que quand la connoiſſance des plantes ſeroit uniquement un effet de la force de nôtre eſprit, il ne s'enſuivroit pas qu'elles ne ſe rapportaſſent auſſi aux animaux, puis qu'on voit par l'experience de tous les jours que les

remedes qu'on leur adminiſtre, combatent leurs maladies. En ſecond lieu quoy que les animaux ne diſtinguent pas les choſes par un choix raiſonnable qui peut faire ſuppoſer qu'il entre un être intelligent dans leur compoſition, ils ont un inſtinct qui les guide à coup ſûr, & qui leur fait bien mieux connoître les remedes qui leur ſont propres. Les Naturaliſtes rapportent cent choſes admirables ſur ce ſujet. On ne peut pas au moins nier ce que l'on obſerve dans certains animaux domeſtiques qui courent par eux-mêmes à des remedes immanquables, quand ils ſe ſentent atteints de quelque maladie.

Ces vertus des plantes ne conſiſtent non plus que dans les configurations & dans les conſiſtences particulieres de leurs ſucs, que la matiere ſubtile prepare dans le tiſſu de leurs fibres: c'eſt par les rapports differens que ces ſucs ſe trouvent avoir enſuite, que la même cauſe qui les a preparez, retablit l'intemperance du ſang en domptant les levains étrangers, & leur faiſant prendre une ſituation qui n'empêche pas le mouvement doux & temperé de ſes principes naturels: c'eſt avec les mêmes particules

que la matiere étherée a rectifié dans le tiſſu de certaines plantes qu'elle pouſſe & precipite dans les cloaques des corps des animaux, & qu'elle chaſſe en dehors ces corpuſcules trop peu ſociables, & trop inflexibles : c'eſt en introduiſant dans leurs parties les particules des baumes auſquels elle a donné leur conſiſtence & leur figure, lors qu'ils montoient dans les fibres des plantes, qu'elle remedie aux choqs que les parties ont receu, & qu'elle guerit leurs playes: la matiere ſubtile, dis-je, opere tous ces effets en introduiſant les particules de ces plantes medecinales dans les corps des animaux, dans les plus petits replis de leurs parties, en les mêlant avec les principes du ſang, en les faiſant rencontrer avec les parties excrementitieuſes qui y font les deſordres, en les faiſant choquer avec ces levains étrangers & irreguliers, ſe ſervant ainſi de leur figure, & de leur conſiſtence pour les briſer, les rompre, les reduire, ou les pouſſer au dehors. Il ne faut point avoir recours à des facultez ou des qualitez ſans ſubſtance ; on conçoit toutes ces vertus dans la fabrique particuliere de ces plantes ; on voit les effets

fets de ces vertus dans la differente configuration de leurs ſucs, & les differens rapports qu'il ont à la loy generale de la communication des mouvemens. La matiere ſubtile n'opere point autrement par ces ſucs, qu'elle opere par les particules ſpirituеuſes du ſang, lors qu'elle le fait fermenter, qu'elle l'épure, le rectifie, & le rend propre à ſe changer en la ſubſtance des parties: c'eſt toûjours le même ouvrier, & la même conſtante maniere d'operer. Il n'étoit pas plus difficile à l'Etre infiniment intelligent, au Createur de toutes choſes, de produire des eſpeces de plante dont les ſucs fuſſent propres à remedier aux maladies des animaux, que d'en créer dont les proprietez fuſſent de les nourrir & de les faire croitre.

Ce n'eſt pas ici le lieu de s'êtendre plus loin ſur les vertus & les proprietez des plantes. Ce que j'ay dit ſuffit pour donner une idée du rang qu'elles tiennent dans l'ordre du Monde, & pour nous faire remarquer l'infinie ſageſſe du Createur dans cet ordre des creatures: dans les rapports infinis qu'il a mis entre les êtres des uns aux autres par leſ-

quels toutes les creatures ſe trouvent comme enchainées, comme exiſtantes les unes dependemment des autres, & faiſant comme un tout de cette infinie varieté des choſes.

CHAPITRE IV.

Des animaux.

Que les animaux ont deu avoir toute leur perfection en ſortant de la main du Createur.

NOus voyons par la ſeule raiſon naturelle, que les corps des animaux ont deu avoir d'abord leur grandeur determinée, toute la force neceſſaire à ſe mouvoir, ſe tranſporter d'un lieu à un autre, & cette adreſſe qu'on leur remarque à produire mille mouvemens determinez, en quoy conſiſte leur inſtinct, en un mot on conçoit qu'ils ont deu avoir toutes leurs perfections en ſortant de la main du Createur: car quoy que les ſemences ou les œufs comme parlent les nouveaux Philoſophes, d'où naiſſent les animaux, contiennent cette multitude de parties differentes qui les compoſent déja rangées, & u-
[illegible] qu'elles peuvent l'ê-
[illegible] la matiere, & la loy
[illegible] ſion des mou-
[illegible] à leur
[illegible] qu'ils
ont

ont de croitre & de ſe perpetuer, il faloit pourtant de plus qu'ils fuſſent créez dans une ſtature parfaite, afin qu'ils puſſent actuellement produire, & que les eſpeces ſe conſervaſſent dans les individus, ſe formans & naiſſans dans le Monde. Toutes les ſemences des plantes auroient peu trouver leurs matrices particulieres dans les entrailles de la terre, où elles reçoivent la chaleur qui leur eſt proportionnée, & où elles rencontrent des ſucs propres à les dilater & à les faire croitre, s'il n'eut pas été d'ailleurs neceſſaire qu'elles euſſent été d'abord produites dans toutes leurs perfections, à cauſe des rapports que Dieu a mis entre elles & les animaux, comme nous avons vû: mais les œufs d'où les animaux ſortent, n'ont point, comme on le ſait, d'autre lieu propre pour commencer à s'échaufer, ſe dilater, former ainſi l'individu, & le faire paroître, que les corps même des animaux. Ils n'ont point encore aſſez de rapport à l'air qui nous environne, ni aux ſucs que les plantes peuvent fournir pour leur accroiſſement; leur conſtitution eſt trop foible pour être d'abord expoſée aux viciſſitudes, & aux alterations con-

continuelles de l'air ; la tiſſure de leurs parties eſt trop tendre ; les principes qui les compoſent ſont trop fins pour s'aſſocier, au moment qu'ils ſont formez, avec le ſuc que la terre fournit enſuite pour leur nourriture : il faut que ces œufs ſoient conſervez quelque temps dans le corps même des animaux, où ils ont pris leur forme, & que la même ſubſtance qui a ſervi à donner les premiers traits à ces individus, ſerve encore de plus à en dilater doucement les parties, les faire croître, affermir leur tiſſure & rendre leur conſtitution plus forte & plus robuſte. Cecy ſe prouve par une infinité d'avortons ; ces petites machines ſe détruiſent dès qu'elles ſont expoſées aux ſecouſſes des corps externes, ſi elles ne ſont point parvenuës à un certain degré de perfection. Il ne faut donc plus faire cette queſtion ridicule, ſavoir ſi la poule eſt plûtôt que l'œuf, ou l'œuf plûtôt que la poule : comment auroit-il pû éclorre ? on dit qu'il y a des experiences qui font voir qu'on peut trouver une chaleur proportionnée à cet effet, & qu'on fait éclorre des œufs dans du fumier & dans des fours où on leur peut procurer une chaleur tem-

temperée avec tous les rapports de proportion. Mais quand ces experiences ſeroient immanquables, il y a mille autres circonſtances neceſſaires que tout le Monde ſait, & il faut que les œufs paſſent par bien des degrez, avant qu'ils ſoient en état d'être couvez. D'ailleurs il eſt neceſſaire que la plûpart des animaux ſuccent pendant quelque tems aprés qu'ils ſont nez, leur nourriture de ces mêmes corps qui leur ont donné la naiſſance, il ne s'en trouve point d'autre qui leur ſoit encore proportionnée.

Pluſieurs animaux n'ont pas de parties d'où ils puiſſent diſtribuer de leur ſubſtance pour la nourriture de ceux à qui ils viennent de donner le jour; mais on admire que la plûpart des volatiles ayent deux eſtomachs, de l'un deſquels ils regorgent les ſemences ou les fruits qu'ils ont bequeté, & à demi digeré, dans la bouche de leurs petits. Mais de plus le Createur ne ſe ſert pas de tous ces moyens en veuë ſeulement de les faire naître, c'eſt encore afin que les impreſſions qu'il leur a donné à ſe conſerver, & à ſe perpetuer, ſe fortifient, & qu'ils heritent de l'inſtinct

de

de leurs parens, comme on le verra dans la ſuitte.

Par toutes ces raiſons, il eſt clair que les animaux ont deu avoir leur perfection au moment qu'ils ont été créez. Et l'Ecriture le confirme, que la terre produiſe des animaux ſelon leur eſpece, que les oiſeaux volent ſur la terre vers l'êtenduë des cieux, cette parole dominante qui marque ſi bien l'independence, & le pouvoir infini du Createur, ne produit pas les choſes à demi, & ſans avoir toute la perfection dont elles ſont capables.

Le mot d'animal comprend toutes les eſpeces des mixtes ſe mouvans & qui ont des principes de vie, le corps même de l'homme, toutes les bêtes de la terre, les oiſeaux de l'air, & les poiſſons des eaux.

Pluſieurs ont fait de fort beaux Traitez ſur ces trois ſortes d'habitans du Monde, dont chaque eſpece pourroit bien fournir la matiere d'un gros volume. On ne conſidere icy les êtres qu'en general, & pour nous donner une idée du rang que chaque genre des choſes tient dans le Monde, comme je l'ay déja dit quelquefois.

Pour

Pour connoître donc le rang que les animaux tiennent dans le Monde ; je dois donner une idée de leurs diſpoſitions & du rapport qu'ils ont aux autres creatures. Et pour donner une idée de leurs diſpoſitions auſſi diſtincte qu'on le peut, il faut d'abord examiner en peu de mots la conſtruction & la fabrique de ces machines, parce que c'eſt dans la tiſſure de leurs parties & dans leur correſpondance que conſiſte leur inſtinct, & que c'eſt auſſi de là, quelles ont leurs relations aux autres êtres.

Les principales parties du corps d'un animal.

On ne doit pas attendre que je faſſe icy une deſcription particuliere de chaque eſpece des corps des animaux, ny même que j'en faſſe une exacte & dans toute l'étenduë que la feroit un Anatomiſte, d'un individu de chaque eſpece : cela engageroit à un trop long diſcours, & ne ſeroit pas plus utile à mon deſſein. Il ſuffira de remarquer que le dehors de la machine d'un animal eſt compoſé de peaux percées d'une infinité de petits trous auſquels aboutiſſent les capillaires des vaiſſeaux : ces peaux ſont recouvertes differemment, ou de poil, ou de plumes, ou d'écailles ſelon l'élement dans lequel l'animal habite

bite, ou pour conſerver les rapports qu'ils ont à cet élement, ou pour être à l'abry des atteintes des corps externes dans les viciſſitudes de ce même élement. Ils ſont compoſez de chair & de muſcles, d'os & de membranes, ou de pellicules qui ſont tenduës ſur les muſcles, & qui revêtent les os. Du dedans de la machine tirent leur ſource, tous les vaiſſeaux qui contiennent les ſucs differens qui ſervent à la nourriture, & aux mouvemens des parties, les arteres, les venes, les nerfs, & les vaiſſeaux lymphatiques; on y voit la cavité de la tête remplie de cette ſubſtance blanche & molle qui fait le cerveau. Le poumon & le cœur occupent la capacité de la poitrine; & ces parties nobles ſont ſeparées par un muſcle qu'on appelle le diaphragme, de l'eſtomach, du foye, de la rate, des reins, & des autres viſceres du bas ventre.

Difference de la ſtructure de leurs corps ſelon l'élement dans lequel ils habitent.

Toutes les machines des animaux ne ſont pas ſemblables: déja le dehors en eſt fort different ſelon l'élement dans lequel ils vivent, comme je viens de le remarquer, il s'y trouve même toûjours quelque difference ſelon l'eſpece. Ces parties que je viens d'obſerver & qui ſe

ſe trouvent dans tous les animaux parfaits peuvent encore un peu varier: quelqu'une peut manquer dans les animaux imparfaits, ou être ſi differente de celle des animaux parfaits, quant à ſa conformation, que les Anatomiſtes la méconnoiſſent. Mais cela ne doit faire nulle difficulté, puiſque toutes les fonctions, & les actions dont les animaux quels qu'ils ſoient peuvent être capables, ſe rapportent à ces parties que je viens de nommer.

Difference admirable entre les poiſſons & les animaux de la terre,

La Providence a mis une difference admirable entre les poiſſons, & les bêtes de la terre pour ce qui regarde la ſtructure exterieure de leur corps. Les os qui ſoûtiennent ces machines ſont recouverts de chair dans les animaux de la terre: il en eſt tout autrement dans les poiſſons: la ſtructure des os revetuë d'écailles fait la ſurface de leurs machines; & les chairs & les muſcles ſe trouvent plus en dedans: il y a de ces animaux qui ſont récouverts, comme chacun ſçait, d'une écaille dont la tiſſure égale en ſolidité les corps les plus durs. Ils ſont tous ainſi plus ou moins munis comme d'un rempart, ſelon qu'ils ſont plus ou moins expoſez aux pierres, aux rochers

rochers ſur lesquels le mouvement impetueux des eaux les pourroit écraſer à toute heure.

Pour les parties les plus intimes de la machine, elles ſe trouvent preſque les mêmes dans bien des eſpeces differentes. Mais ce que nous avons à conſiderer particulierement dans ces êtres animez & ce qui fait à nôtre deſſein, ne manque à pas une des eſpéces. On voit dans les individus de chaque eſpéce les parties deſtinées au mouvement, celles qui ſervent à preparer les ſucs neceſſaires pour la reparation des brêches que l'exercice continuel, & beaucoup d'autres cauſes qui agiſſent ſur eux, ont fait à leurs machines, celles qui ſervent à la diſtribution de ces mêmes ſucs; les parties deſtinées à la generation; les organes de la veuë, de l'ouïe, & des autres ſens naturels.

Les rapports des animaux à la matiere ſubtile.

Preſentement pour pourſuivre avec ordre, il faut d'abord ſçavoir comment ces machines ſe ſoûtiennent, je veux dire ici, comment cette portion de ſubſtance qui émane des corps des animaux qui ſe perd par l'exercice, ou par les continuelles ſecouſſes des corps externes, ſe repare, en un mot, comment ils ſe

nourriſſent, & on pourra obſerver en quoy conſiſtent les diſpoſitions de ces machines animées qui les portent à prendre leur aliment neceſſaire; & pour cela il faut commencer par remarquer les rapports que les ſucs qui circulent, & fermentent dans leurs vaiſſeaux, ont à la matiere ſubtile. Ces ſucs quels qu'ils ſoient n'ont d'action que par elle, non plus que les ſucs des plantes: tous les corps liquides ne ſont tels, que parce que leurs parties peuvent être facilement ſeparées les unes des autres par la matiere étherée, & ils ſont d'autant plus fluides qu'ils ont des principes plus déliez, plus prompts à ſe degager, & plus ſouples au mouvement, c'eſt à dire dont la figure & la conſiſtence les rendent propres à ceder à l'agitation de ces atomes mobiles qui ſe repandant univerſellement, penetrent tout par leur tenuité, & leur ſoupleſſe, agitent, diviſent, & écartent tous les corpuſcules dont les parties ſont mal liées. Ainſi le ſang & le ſuc nerveux ou d'autres liqueurs, (car pluſieurs animaux n'ont pas de ſang,) n'ont de mouvement, que par le moyen de la matiere ſubtile. C'eſt prémierement par ſon action que les corpuſcules qui compoſent

ces

ces liqueurs, ſont actuez, ſe rompent en mille manieres, & prennent une infinité de figures. C'eſt enſuite par la même force que les parties les plus ſpiritueuſes du ſang pouſſent, & enchaſſent dans chaque fibre, & dans chaque pore des parties de la machine les particules du ſang qui par leur figure, & leur conſiſtance ſont propres à les remplir. En un mot le mouvement de circulation, & de fermentation des humeurs dans les corps des animaux, n'a pas moins de rapport au mouvement general du monde, que celuy des eaux de la mer, des rivieres, & de tous les autres liquides.

La prémiere préparation des alimens ſe fait par les dents.

Les alimens fourniſſent la matiere de ces ſucs. L'eſtomac digere les alimens, les cuit, & commence à les préparer lors qu'ils ont été briſez dans la bouche. Les dents ont été données aux animaux pour cette prémiere preparation de la nourriture, pour commencer à dépecer les alimens : elles ſont en general de trois ſortes, il y en a pour couper, pour broyer, & pour retenir la proye, on remarque pourtant que les dents du Crocodile ſont toutes canines, peut-être n'en doit-il avoir que pour retenir. Quelques-uns en ont plûtôt pour pren-

dre que pour preparer. Les oyſeaux qui paiſſent l'herbe comme l'oye, & le cygne ont le bec dentelé par des coches en maniere de rape, afin que ce qu'ils ont pris ne gliſſe pas dans leur bec, quand ils veulent l'arracher. La plûpart des poiſſons qui ont des dents aux machoires, ne les ont que pour retenir leur proye.

Les animaux qui ruminent ſe ſervent d'abord des dents de devant, & de la langue, pour couper ou plûtot pour arracher les herbes, & les bourgeons; car ils n'ont des dents coupantes qu'à la machoire d'embas On rapporte d'un poiſſon qui ſe pêche en Canada, qu'il a ſes machoires toutes plates, & ſi dures qu'elles font l'office de mule de moulin; elles ſont comme pavées de dents plates ſerrées & dures comme des cailloux. Ce poiſſon s'en ſert pour briſer les coquilles des petites moules dont il vit. Enfin il y a bien de la varieté dans cette ſeule partie des animaux ſelon le beſoin, & l'utilité.

La ſeconde dans l'eſtomac.

Quelques animaux

Aprés donc que les alimens ont été briſez ou moulus dans la bouche, ils ſont pouſſez dans l'eſtomac par la méchanique de l'œſophage dont les fibres les ſerrent, & les expriment en bas. Quelques ani-

animaux ont plus d'un eſtomac, comme nous l'avons deja vû. Les bêtes à corne, & qui ruminent en ont juſqu'à quatre : ces bêtes goulues, & qui ſe repaiſſent des corps des plantes les plus groſſiers, ont deu pouvoir rappeller les morceaux avalez trop à la hâte pour les rebriſer, & ont deu avoir pluſieurs parties dans leſquelles des alimens ſi cruds, & pris ſi avidemment, peuſſent recevoir pluſieurs preparations, & ſe cuire ſuffiſamment : mais comme la Providence n'a jamais rien fait ſans neceſſité, on trouve que des animaux de même eſpece, vivans en differentes parties du monde, n'ont pas tant de ces organes, ſelon qu'ils ſont dans des climats où les herbes ont plus de ſubſtance propre à nourrir : on ne trouve quelquefois que deux ventricules dans des animaux qui vivent en Afrique, lors que ceux de même eſpéce en ont quatre en Europe.

ont pluſieurs eſtomacs.

Ce qu'on dit du chameau eſt admirable, qu'il a comme des ſacs, & de reſervoirs où il garde de l'eau pour ſe rafraichir, lors qu'il ſe trouve dans des lieux deſerts, & où il n'y a point d'eau. On dit que d'autres animaux gardent pour les mêmes beſoins une abondance con-

Le chameau a des ſacs où il reſerve de la boiſſon pour le beſoin.

ſiderable d'eau dans leur tête. Je n'ay point de certitude de cecy. Mais qui peut douter que la Providence n'ait pourveu à toutes les neceſſitez des creatures?

La troiſi. dans les boyaux.

Quand une fois les alimens ont été digerez dans l'eſtomac des animaux quels qu'ils ſoient, ils paſſent & s'écoulent dans les boyaux, où aprés qu'ils ſe ſont degagez par une nouvelle fermentation, des parties plus groſſieres & excrementitieuſes que la coction de l'eſtomac avoit déja deſunies des autres, ils ſe filterent ſous le nom de chyle, par des pores dans les vaiſſeaux lactées, par leſquels ils ſont portez au cœur, où ils commencent à ſe mêler avec le ſang: de-là ils ſont pouſſez dans les poumons, où s'étant mêlez avec les particules les plus fines de l'élement que l'animal reſpire, & d'où étant encore renvoyez avec force par le mouvement de la reſpiration, ils ſe briſent mieux & s'uniſſent plus intimement avec les parties du ſang ou des ſucs qui circulent déja dans le corps de l'animal.

Explication de la reſpiration des poiſſons.

On eſt en peine de donner la raiſon formelle de la reſpiration des poiſſons, & il y a des Auteurs qui ont crû qu'ils ne

ne reſpiroient point, qui ont même donné des raiſons qui ſemblent aſſez fortes pour appuyer leur opinion : mais ſi les poiſſons ne reſpiroient point, d'où vient que les eaux ſe glacant dans des étangs, on eſt obligé de rompre les glaces, ou on les voit mourir ? d'où vient qu'on les voit courir en foule dans ces endroits où on rompt les glaces ? Cela ne prouve-t-il pas manifeſtement qu'ils ont beſoin de reſpirer ? Mais d'ailleurs ſi l'air êtoit l'élement qu'ils reſpirent, d'où vient encore qu'ils ne peuvent guere vivre que dans l'eau ?

Voilà ce qui embarraſſe ; les poiſſons ont beſoin d'air pour reſpirer, & dés qu'ils perdent l'eau, & qu'ils jouïſſent pleinement de l'air, ils perdent la reſpiration.

Je croirois developer cette difficulté en faiſant connoître les rapports que la Providence a mis entre les élemens, & les compoſez, la matiere mobile & les creatures animées. Cette matiere, qui eſt comme l'ame du Monde, eſt auſſi comme on l'a remarqué, la premiere cauſe de la vie des animaux, c'eſt elle qui penetrant les pores de ces machines, & entrant par les organes de la reſpi-

ration, donne la fluidité, & le mouvement aux ſucs qui circulent & fermentent dans leurs vaiſſeaux, en quoy conſiſte leur vie. Mais cette matiere eſt trop ſubtile pour produire ces effects immediatement & par elle ſeule. Il faut qu'elle trouve des corps moins ſubtils qu'elle, ſur leſquels elle agiſſe premierement, & par ceux-là ſur d'autres encore moins ſubtils, & ainſi de ſuite. Si donc cette matiere ſubtile n'agiſſoit pas par l'air ſur les organes de la reſpiration, & encore par les particules les plus fines du ſang ſur les plus groſſieres de la maſſe, les animaux de la terre ceſſeroient de vivre, la matiere éthérée trouvant par tout des pores par où elle peut s'évader, elle ne pourroit point gonfler les veſſies, & les lobes du poumon. Pourquoy eſt-ce que des Voyageurs qui doivent traverſer des montagnes fort êlevées, ont beſoin de ſe munir d'éponges qu'ils imbibent de vinaigre pour les tenir devant la bouche & le nez, quand ils traverſent ces montagnes? C'eſt que l'air y eſt eſt trop fin & trop ſubtil, il eſt beſoin de ces ſels, & de ces corpuſcules plus groſſiers qui emanent du vinaigre pour épaiſſir l'élément

ment à meſure qu'ils le reſpirent. D'autre côté ſi l'air ſe trouve trop groſſier ou trop preſſé, & que ſes particules ne ſe dilatent point aſſez librement, la reſpiration ſe trouve empêchée, & les animaux ſont comme ſuffoquez : cecy n'a pas beſoin de preuve, l'experience de tous les jours le confirme. Il arrive ſouvent pendant l'été qu'on a beaucoup de peine à reſpirer, quand le jour eſt nebuleux & ſombre, parce ſans doute que les nuages preſſent l'air qui eſt le plus prés de la terre, qui ſe trouvant déja impregné de beaucoup de vapeurs & d'exhalaiſons que la chaleur a exalté, n'a pas la liberté de s'êtendre & de ſe rarefier, en quoy conſiſte la force de cet élement, par rapport aux organes de la reſpiration ; car c'eſt par-là qu'il gonfle les veſſies du poumon, preſſe les vaiſſeaux qui les embraſſent, & repouſſe le ſang qui y eſt contenu vers le cœur d'où il étoit ſorti.

Il faut donc que les proportions entre la matiere celeſte, l'air, & les organes de la reſpiration ſoient gardées, afin que les animaux de la terre puiſſent reſpirer & vivre. Il faut que la matiere ſubtile agiſſe ſur l'air par une ma-

tiere moins ſubtile. C'eſt par ce moyen qu'elle dilate les parties rameuſes de l'air de cette baſſe region : nous n'aurions point de proportion avec cet air, ſi la matiere celeſte n'en dilatoit ſes parties rameuſes & groſſieres ; non plus qu'il n'y a point de proportion entre les organes de la reſpiration, & cet air fin & delié qui ſe trouve plus prez du centre de la matiere celeſte.

Il me ſemble que ſur cette idée, on s'en peut faire une aſſez diſtincte de la reſpiration des poiſſons. L'air que nous reſpirons ſur la terre eſt à peu prés à l'égard des poiſſons, ce que l'air de la moyenne region ſeroit au nôtre : ils n'ont non plus de rapports, ou ſi l'on veut, ils n'ont point de rapports plus immediats à l'air que nous reſpirons, que nous en avons à la matiere étherée. Il faut qu'ils reſpirent l'eau mêlée & batuë d'air. Le Createur les a faits pour vivre dans cet élement : l'eau qu'ils attirent, & qu'ils rendent par les ouïes produit le même effet dans ces machines, que l'air produit dans les animaux de la terre.

Mais afin que l'eau reſte en proportion avec les organes de la reſpiration

des

des poiſſons, il faut que les rapports qui ſe trouvent entre la matiere ſubtile, l'air, & l'eau ſe conſervent, c'eſt-à-dire, qu'il faut toûjours que la matiere ſubtile agiſſe ſur l'air, & par ce moyen ſur les parties d'eau. Si ce milieu eſt ôté, l'eau perd ſa fluidité, ſes particules n'étant plus ſoûtenuës ſeparement, tombent les unes ſur les autres, s'arrêtent, & ſe figent. C'eſt comme cela qu'on conçoit que la glace ſe forme, la matiere ſubtile n'ayant pas aſſez de force pour donner le mouvement neceſſaire aux particules d'air qui environnent les fluides, & n'y ayant qu'une matiere tres-deliée qui en penetre les pores. Cela poſé, il eſt évident que l'eau qui ſe trouve ſous la glace, n'ayant point de communication avec l'air, & ne pouvant point ſe dilater, ſe diviſer, ſe rarefier au point qu'il faut, les poiſſons doivent perdre la reſpiration. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils courent en foule aux endroits où l'on rompt la glace; l'air ſe mêlant là avec l'eau, l'attenue, la rend plus fluide & plus propre à la reſpiration. Il ne faut pas non plus être ſurpris que ces machines ne puiſſent pas vivre long-temps hors de l'eau

l'eau, l'air tout pur n'eſt pas leur élément.

Qu'il y peut avoir des animaux qui ne reſpirent point comme les autres par la bouche & par les narines.

Pour aſſeurer poſitivement qu'il n'y a point d'animal parfait ou imparfait qui ne ſoit pourveu des organes de la reſpiration, il faudroit avoir fait une exacte recherche de toutes les parties de quelque individu de chaque eſpece. Quelques Auteurs pretendent que la taupe ne reſpire point, que quelques inſectes comme le ver de terre, ſont auſſi depourvûs des organes de la reſpiration: peut-être ont-ils crû qu'ils ne pouvoient point joüir d'aucun air dans des lieux ſouſterrains, où les parties qui ſervent à la reſpiration, êtant dans ces inſectes d'une conformation toute differente de celle des autres animaux pour être proportionnées à l'air qui penetre les entrailles de la terre, ils les ont méconnuës.

Cependant on peut concevoir que des animaux peuvent vivre ſans qu'ils ayent des poumons, ſans reſpirer l'air de la maniere que les autres le reſpirent par la bouche & par les narines. On a trouvé des conduits par leſquels le ſang eſt reporté du ventricule droit au ventricule gauche du cœur, ſans qu'il paſſe par les poumons, dans les fœtus qui

qui ne peuvent point reſpirer tout autant de temps qu'ils reſtent dans le ventre de leurs meres. Ces petites machines ne laiſſent pourtant pas de commencer à ſe mouvoir, & de joüir de la vie avant que de naître. On trouve dans les inſectes des organes dont la ſtructure a rapport aux organes de la reſpiration; on leur a donné le nom des branchies, parce qu'ils ne ſont pas enfermez dans une ſeule cavité. L'experience prouve que pluſieurs trous très-ſenſibles, dont pluſieurs inſectes ſont percez, donnent le paſſage à l'air dans ces branchies; car ſi on bouche ces trous, d'huile ou de miel, ils perdent la vie. Il ne faut point dire que c'eſt l'odeur de l'huile qui les tuë, car ſi l'on n'en bouche préciſement ces pores, quand on les oindroit par toutes les autres parties, ils n'en meurent pas; mais il ſuffit du mouvement du cœur pour les actions purement vitales, ainſi je ne conteſte pas qu'il ne ſe puiſſe trouver des inſectes qui vivent ſans être pourveus des organes de la reſpiration: mais ces machines ne ſeroient capables que de mouvemens fort ſimples; auſſi dit-on, quelles ne vivent qu'à demi: mais quoy qu'il

qu'il en ſoit, quel que ſoit le mouvement, quel que ſoit la vie d'un animal, elle ſe rapporte neceſſairement au mouvement general du Monde, s'il ne reſpire pas il faut toûjours convevoir que la matiere ſubtile le penetre dans l'élement qui l'environne, pouſſe dans ces parties, (quand même il ſeroit dans les entrailles de la terre), des particules fermentatives de l'air, met en action les ſucs contenus dans ſes vaiſſeaux, les y fait fermenter, en un mot elle eſt la premiere cauſe de ſa vie, de la même maniere qu'elle l'eſt des animaux les plus parfaits.

Dans tous les animaux parfaits les plus ſubtiles parties de l'élement dans lequel l'animal vit, s'êtant mêlées avec le ſang dans les organes de la reſpiration, le ſang eſt renvoyé, comme je l'ai remarqué, dans le ventricule gauche du cœur, d'où une partie eſt pouſſée vers les couloirs de la machine, c'eſt-à-dire, vers le foye, la rate, les reins, pour s'y purifier des parties excrementitieuſes du chyle. Les particules les plus fines montent à la tête, & ce qu'il y a encore de plus actif dans ce ſang ſubtil s'inſinuë dans les pores du cerveau

veau d'où enſuite ſous le nom de ſuc nerveux, & d'eſprits animaux, il ſe repand dans toutes les parties de la machine par le moyen des nerfs.

Raiſon formelle de la nutrition.

Dés qu'on a conceu les rapports que les ſucs qui circulent dans les corps des animaux ont à la matiere celeſte, on conçoit aiſement la raiſon formelle de la nutrition de leurs parties, & de leur accroiſſement. Ces machines ne ſe nourriſſent & ne croiſſent point d'autre maniere que les plantes. La matiere ſubtile par le mouvement qu'elle communique au ſang, & aux autres liqueurs qui ſont contenuës dans leurs vaiſſeaux, actuë, façonne & adapte les particules de ces liqueurs aux fibres & aux pores de leurs parties, & c'eſt comme cela qu'elle repare leur ſubſtance, & qu'elle les nourrit.

Mais il y a d'abord cette difference entre les plantes & les animaux, que les plantes n'ayant point la faculté de ſe mouvoir, & de ſe tranſporter d'un lieu à un autre, ont deu trouver dans le lieu où elles naiſſent, un air qui leur fut proportionné, & des ſucs propres à les nourrir, comme on l'a dit: & les animaux, au contraire étant des machines mou-

mouvantes, ils ſe peuvent tranſporter dans tous les lieux pour y trouver leur nourriture. Ils ont leur inſtinct qui les guide, & les ſens naturels les avertiſſent du choix qu'ils doiveut faire des plantes, des fruits & des autres alimens qui leur ſont propres. Je m'en vais tacher d'expliquer le plus clairement, & le plus ſuccintement qu'il ſe pourra, en quoy conſiſte cet inſtinct qui porte les animaux à faire choix de leurs alimens & à prendre leur nourriture la plus naturelle.

Qu'il ſe fait une égale diſpenſation d'eſprits animaux dans tout le ſyſteme nerveux, tout autant de temps que la machine d'un animal eſt dans l'état naturel par où elle eſt le dans un mouve-

Il faut premierement reflechir ſur ce que je viens de dire un peu plus haut, que par les rapports que les ſucs qui circulent dans les animaux, ont à la matiere celeſte, des particules très-ſubtiles qui ſe filtrent dans la ſubſtance du cerveau, ce qu'on appelle les eſprits animaux, doivent influer inceſſamment dans tous les nerfs; car puis que le ſang eſt dans un continuel mouvement de circulation, ſans quoy l'animal ceſſeroit de vivre, que les canaux par où il monte à la tête, s'abouchent aux pores du cerveau, que ces pores ſe continuent aux orifices des nerfs, on ne voit pas de cauſe qui puiſſe empêcher que

tou-

toutes les parties où aboutiſſent des nerfs, les organes des ſens, & les parties qui ſervent au mouvement, ne ſoient continuellement arroſées de ce ſuc nerveux; d'où il s'enſuit que toute la machine eſt en mouvement, & c'eſt en effet en quoy conſiſte la vie; mais comme chaque muſcle qui ſert au mouvement a ſon antagoniſte, les parties ſont comme dans un mouvement d'équilibre, juſqu'à ce que quelque cauſe détermine les eſprits à influer en plus grande abondance dans un muſcle que dans l'autre pour rendre le mouvement des parties ſenſible, & que la machine ſe tranſporte d'un lieu à un autre. *ment d'équilibre.*

Cette égale & continuelle diſpenſation des eſprits animaux eſt remarquable, car elle ſert beaucoup à concevoir enſuite la raiſon formelle des actions dont les animaux ſont capables.

Sur les principes que je viens de poſer, ces machines animées nous paroiſſent d'abord par elles-mêmes imobiles, c'eſt-à-dire, que quoy que les liqueurs qui ſont dans leurs vaiſſeaux, ſoient dans une continuelle agitation, elles ne produiſent point de mouvement ſenſible, puis que les nerfs ſe trouvent également

tendus, & les muſcles également gonflez. Ils n'ont pas plus de force pour avancer que pour reculer, pour s'élever que pour s'abaiſſer, en un mot toutes leurs parties ſont, comme je viens de le dire, dans un mouvement d'équilibre, & on conçoit qu'elles doivent reſter dans cet état juſqu'à ce que quelque cauſe détermine une plus grande abondance d'eſprits vers un muſcle que vers ſon antagoniſte.

Les organes des ſens & toutes les parties de la machine ſe touchent par le moyen des nerfs.

Secondement, il faut obſerver que tous les ſens ont communication entre eux par le moyen des ramifications des nerfs qui ſe joignent les uns avec les autres par mille entrelaſſemens differens, & non ſeulement ils ont de la communication entre eux, mais auſſi ils ſe communiquent avec ceux qui aboutiſſent aux autres parties de la machine avec ceux du cœur, de l'eſtomac, des autres viſceres; que ceux qui ſervent au mouvement de la machine ſe communiquent entre eux & avec ceux des organes des ſens: en un mot toutes les parties ſont comme enchainées par la communion des vaiſſeaux, & la communication des nerfs.

En troiſiéme lieu, il faut remarquer que

que les corps des animaux ſont compoſez de maniere qu'ils peuvent produire mille mouvemens.

La machine d'un animal eſt diſpoſée à produire mille mouvemens.

Le mouvement de quelque corps que ce ſoit n'eſt jamais que le tranſport de ce corps d'un lieu à un autre, du voiſinage des corps qui l'environnent immediatement dans le voiſinage d'autres. Ainſi de quelle maniere qu'un animal ſe meuve, ſoit que toute la machine ſoit en mouvement, ſoit qu'elle remuë une ou pluſieurs parties, ce n'eſt jamais que cela, c'eſt à dire, le tranſport de la machine, ou de ſes parties d'un lieu à un autre. Mais l'animal peut ſe mouvoir en ſon tout, ou en ſes parties en pluſieurs ſens, il a des muſcles qui ſervent à le faire avancer, d'autres à reculer; certains l'élevent, d'autres l'abaiſſent; les uns le tournent à droite, d'autres à gauche. Il peut être pouſſé tout à la fois par pluſieurs mouvemens; il peut non ſeulement s'avancer ou reculer directement, mais encore en ſe tournant plus à droite, ou à gauche; il peut auſſi s'abaiſſer, ou s'élever de même; chaque membre de l'animal peut encore ſe mouvoir en autant de differens ſens que toute la machine; l'un peut avancer quand l'autre

ſe retire, certain s'élever quand quelqu'autre eſt abaiſſé, & de cette maniere on comprend que les animaux ſont capables de mille mouvemens compoſez.

Les cauſes qui agiſſent ſur les animaux ſont externes internes.

En quatrieme lieu, il faut refléchir ſur les cauſes qui agiſſent ſur les animaux; elles ſont externes ou internes, elles peuvent ſe trouver dedans la machine, comme lors que quelque levain exalté irrite les fibres nerveuſes de quelque partie interieure; les nerfs dont ces fibres ſont les productions, s'ouvrent davantage dans le cerveau, & les eſprits influant par conſequent dans cette partie en plus grande abondance, ils produiſent certains mouvemens en quoy conſiſtent les ſentimens interieurs que j'expliqueray dans la ſuitte.

Les cauſes externes ſont tous les objets qui agiſſent ſur elles par le moyen des ſens externes, par la veuë, l'ouïe, par l'odorat. L'objet immediat de la vuë eſt la lumiere; il n'y a que les rayons, c'eſt à dire, les atomes celeſtes, qui pouvans penétrer les petits pores des tuniques de cet organe, aillent juſqu'au fond de la retine ſecoüer le nerf optique, & y exciter les eſprits. Les principes qui échapent des mixtes, & qui ſe repandent dans l'air ſont

ſont l'objet de l'odorat. L'élement particulier dans lequel les animaux vivent, doit être celui de l'ouïe ; on trouve ainſi l'objet immediat de tous les ſens.

Comment les poiſſons oyent.

On n'a point encore pû diſtinguer les parties qui ſont l'organe de l'ouïe dans les poiſſons, mais on convient aſſez qu'ils n'en ſont pas depourveus. Les ondulations de l'eau que les corps qui s'y meuvent, ou qu'on y jette, y cauſent, vont fraper ces machines dans quelqu'une de leurs parties qu'on n'a peu encore découvrir, & y font le ſentiment de l'ouïe. C'eſt par la vuë que les poiſſons qui nagent entre deux eaux ſont épouvantez, & pouſſez par les gens qui marchent ſur les bords des rivieres & des étangs, à ſe cacher dans des eaux plus profondes. Le bruit que l'on peut faire avec les batemens des pieds ſur la terre n'eſt pas la cauſe de leur fuite : cela ſe voit par l'experience, car ſi l'on reſte en repos, quelque bruit que l'on faſſe d'ailleurs, il ne les écartera point. C'eſt que l'air que la voix pouſſe n'a pas aſſez de force pour produire ces vagues, ou cette agitation de tout le liquide qui va faire le ſentiment dans l'organe de l'ouïe : mais ſi quelque cauſe vient à agiter l'eau, quoy

qu'ils n'aperçoivent point cette cauſe, l'agitation de l'eau ne manquera pas de les faire abyſmer. C'eſt-pourquoy on ne voit point de poiſſons qui ſurnagent dans le temps que des vents un peu violens agitent les eaux ; les vagues continuelles les tiennent rencoignez dans le limon.

C'eſt une choſe admirable que les Taupes qui vivent ſous la terre ayent l'oreille ſi fine, que c'eſt le plus ſouvent en vain que les payſans prennent toutes les precautions neceſſaires pour s'approcher ſans bruit vers les endroits où elles ſoûlevent, & gâtent leurs champs & leurs prairies ; elles les entendent du plus loin, & evitent le danger.

La Providence n'a pas manqué de donner à tous les animaux des organes qui ſoient proportionnez à l'élement dans lequel ils vivent.

Comment les objets agiſſent ſur les ſens externes.

Mais il faut dire deux mots de la maniere dont les objets agiſſent ſur les ſens.

J'ay dit que les rayons de la lumiere étoient l'objet de la vuë : la matiere ſubtile dont ſe font les rayons, ou qui n'eſt autre choſe que ces mêmes rayons qui ema-

emanent du Soleil, ſe repandant inceſſament par tout, & penetrant tout, venant à entrer ſans nul mêlange d'autres atomes dans les pores des tuniques des yeux, y vont ſecoüer la retine ou le nerf optique, comme on l'a dit. Or c'eſt dans ce mouvement que conſiſte la viſion ou la lumiere en general: ce mouvement ne pouvant imprimer dans l'imagination que l'image du corps lumineux, d'ou ils ſe repandent juſques dans l'œil ſans nulle reflexion de la part des objets.

Mais lorſque ces atomes celeſtes viennent à penetrer l'œil & exciter les eſprits dans le nerf optique, aprés avoir refléchi de la ſurface des corps, ils font les ſentimens particuliers de la lumiere: car cette reflexion leur donne une nouvelle determination qui fait qu'ils vont auſſi produire un mouvement determiné dans les eſprits. Or la determination du mouvement de la lumiere étant differente ſelon la differente ſurface des corps, il faut neceſſairement que les ſentimens qu'elle produit dans l'organe ſoient tout de même differens.

Ce que je viens de dire de la lumiere par rapport à l'œil, ſe peut dire de l'air

par rapport à l'organe de l'ouïe : les differentes ondulations que les objets y cauſent, y excitent les eſprits differemment, & y produiſent des ſons differens : car c'eſt dans ce mouvement des eſprits que conſiſtent les ſons : il faut raiſonner ainſi de tous les ſens.

Ce que c'eſt que les ſens internes.

Pour ce qui eſt des ſens internes, il faut concevoir premierement le cerveau comme un tiſſu de nerfs dont les fibres s'étant croiſées, & traverſées en bien de maniéres, & ayant ainſi compoſé la ſubſtance blanche, ſe vont enraciner dans les glandes corticales : enſuite on doit obſerver que les nerfs qui aboutiſſent aux organes des ſens, n'étant qu'un amas de ces fibres, les objets ſenſibles ne peuvent point ſecoüer le nerf dans l'organe, y agiter les eſprits, ſans que les fibres en ſoient mûës dans le cerveau, & diverſement ſelon la differente agitation des eſprits. On appelle ſenſation, ces mouvemens des eſprits animaux & des fibres du cerveau ; & c'eſt dans ces ſenſations que conſiſtent l'imagination & la memoire. Pour rendre cecy plus ſenſible, il faut s'imaginer que ces fibres ſont comme les cordes de quelque inſtrument qui étant pincées rendent un ſon pro-

por-

portionné au mouvement qu'on leur donne. Les emotions que les objets cauſent aux organes des ſens, portent quelque changement aux eſprits qui ſont dans le cerveau, & conſequemment aux fibres dans leſquelles ils ſe meuvent. Or ce changement doit être d'autant-plus conſiderable que le ſentiment dans l'organe eſt violent, ou qu'il eſt ſouvent produit, d'où il reſulte que les fibres du cerveau gardent plus ou moins de temps leurs determinations, ou qu'elles les reprennent plus ou moins facilement; & c'eſt ce qu'on appelle des impreſſions faites ſur la ſubſtance du cerveau. Ces ébranlemens des fibres du cerveau, ou ces ſenſations conſiderées en elles-même font l'imagination; & la facilité qu'aquierent les fibres à ſe plier en un certain ſens, fait la memoire; tellement que tous les objets des ſens externes ſe font reſſentir par ce moyen dans les ſens interieurs.

Aprés avoir ainſi expliqué en peu de mots comment les ſentimens ſe font dans les organes des ſens externes, & en quoy conſiſtent l'imagination & la memoire; il faut encore ſe ſouvenir de ces deux differens rapports qui ſe trouvent entre

les êtres, qu'on peut appeller des rapports de bien ou de mal, des rapports de proportion & de ſympathie par leſquels ils s'approchent, & s'uniſſent, ou des rapports d'inegalité ou d'antipathie par leſquels ils s'éloignent, & ſe fuyent. Les objets de tous les ſens ont quelqu'un de ces rapports; les objets de la veüe ſont des objets de bien ou de mal à leur maniere, ils ſont agreables ou desagreables. On peut auſſi dire que les objets de l'ouïe ſont bons on mauvais par rapport à cet organe, & tout de même des autres. C'eſt par-là que tous les objets ſenſibles produiſent leurs effects differens ſur les animaux; il ſe fait un écoulement de tous les mixtes par lequel les ſens ſe trouvent frapez diverſement ſelon que les corpuſcules qui emanent des mixtes ſe trouvent en proportion avec ces machines, ou leur ſont contraires, & même ſelon que les atomes qui en refléchiſſent, les vont affecter.

Explication de l'inſtinct qui porte un animal à ſe nourrir & à choiſir ſa nourriture.

Ces reflexions êtant une fois faites, il ne ſera pas difficile d'expliquer en quoy conſiſte l'adreſſe naturelle ou l'inſtinct des animaux; & on pourra penetrer plus avant dans la cauſe de tous ces mouvemens ſurprenans dont ils ſont capables pour

pour leur conſervation, & pour la propagation de leur eſpece.

J'ay dit que la coction des alimens ſe faiſoit dans l'eſtomac ; & c'eſt auſſi de ce viſcere que naiſt le deſir de manger & de boire. C'eſt dans ſes membranes que s'excite ce ſentiment qu'on appelle apétit, la faim, & la ſoif.

Il reſte toûjours quelque portion des alimens précedens dans les replis de la tunique interieure, & ce reſte des ſucs alimenteux s'exalte à peu prés comme cette pâte que les Boulangers mettent à part pour leur ſervir de levain ; en fermentant, & s'exaltant de la ſorte les particules s'en degagent, & atteignent l'orifice ſuperieur de l'eſtomac, y ſecoüent les branches nerveuſes, & y determinent une plus grande abondance d'eſprits: & c'eſt comme cela que ſe fait tout premierement le ſentiment qui excite la faim ; car les bêtes ne commencent pas par boire naturellement. Lors que l'animal a pris ſa refection des viandes, le deſir de boire s'excite, parce que dès que l'eſtomac eſt rempli, la matiere ſubtile, & ſpiritueuſe qui a influé par les nerfs, commence à inſinuer les particules du levain dans les pores des alimens,

les

les faire fermenter & les diſſoudre; en un mot la coction commence à ſe faire, & dèslors les particules les plus actives s'êlevent en fumée, & excitent le ſentiment de ſoif qui les porte à prendre la boiſſon neceſſaire à detremper davantage les parties groſſieres des alimens & à en faciliter la coction. Les alimens ainſi digerez paſſent dans les boyaux & laiſſent toûjours derriere quelque portion de leur ſubſtance laquelle fermentant de nouveau, renouvelle le ſentiment d'appetit en la maniere que je viens de le dire.

Or ce ſentiment doit être different ſelon les differens levains qui l'excitent: les ſentimens repondent toûjours aux irritations qui ſe font ſur les parties, & & ces irritations ſont differentes ſelon la figure & la conſiſtence des particules de la matiere qui les produiſent; car un corps ſpherique affecte bien d'une autre maniere qu'un corps quarré ou triangulaire. Si donc les particules des levains qui font le ſentiment d'appetit ſont differentes, il eſt évident que le ſentiment doit être auſſi different.

Si l'on ſe ſouvient preſentement de la

la communication que l'on a dit être entre les nerfs, on verra déja que la machine eſt diſpoſée à ſe mouvoir, puis que les nerfs de l'eſtomac ne peuvent point être ſecouez ſans que ceux avec leſquels ils ſe communiquent, s'en reſſentent, que les eſprits ne peuvent point être déterminez à rouler en plus grande abondance dans les ramifications nerveuſes de ce viſcere, ſans qu'ils ſe repandent plus abondamment dans les muſcles.

Les animaux ſe trouvent donc déja determinez par ce ſentiment de l'eſtomac, à prendre les alimens qui leur ſont propres. J'ay dit plus haut que les alimens de tous les animaux étoient differens par rapport à leur eſpece, par conſequent les levains de l'eſtomac qui ſont les portions de ces alimens reſtez dans les cavitez de ce viſcere, doivent être auſſi differens, & par une ſuite neceſſaire les irritations qu'ils cauſent, differentes, les ſentimens differens. Il n'y a point d'animal qui ne ſoit determiné par là vers ſa nourriture la plus naturelle: toutes les eſpeces des bêtes qui ſe nourriſſent d'herbages, ſe trouvent non ſeulement déterminées par ce ſentiment

ment à baiſſer la tête pour paître : mais encore chaque eſpece eſt determinée vers les herbes avec leſquelles elle ſe trouve avoir plus de rapport. Il en doit être de même de toutes les autres eſpeces d'animaux, quel que ſoit leur aliment, le ſentiment de l'eſtomac y a un rapport particulier.

Cette détermination s'augmente par les effets que produiſent les objets ſur les ſens externes, par les écoulemens qui ſe font continuellement des mixtes qui ſe trouvent en proportion avec ces machines. Or les corpuſcules qui emanent, par exemple, des plantes, dont les animaux ſe repaiſſent, retenant de la nature des ſucs qui montent dans leur tige, ils doivent neceſſairement avoir raport aux levains de l'eſtomac de ces animaux; puis que ces levains ne ſont autre choſe que des particules de ces plantes. Adjouſtez à cela que lors qu'un animal s'eſt repû de quelque viande, non ſeulement il ſe trouve excité par les écoulemens du mixte : mais encore par la matiere ſubtile qui en reflechit, & va fraper le nerf optique dans l'organe de la veuë : tout cecy ſe comprend dans cette ſymphatie de l'eſtomac & du cer-

cerveau, & ſe confirme par l'experience que nous faiſons nous-mêmes. La ſeule veuë des viandes, & l'odeur de la cuiſine chatouille le goût & reveillent l'appetit: c'eſt l'odeur des corps qui ſe diſſolvent, qui attire les Aigles & les Vautours; les particules qui en émanent, ſe répandant dans l'air vont fraper l'organe de l'odorat de ces oiſeaux de proye, & les determinent à ſe jetter ſur ces cadavres.

On fait une belle remarque ſur ce ſujet dans le Cochon, quoy que le plus ſale de tous les animaux. Comme ſa nourriture la plus naturelle eſt de racines, il a un odorat extremement fin pour trouver celles qui ſont les plus profondes dans la terre. On ſe ſert de cet animal pour deterrer ces eſpeces de champignons & les trufes dont les hommes ſe ragoutent; on l'atache par un des pieds de derriere à une corde, & l'ayant mené dans les lieux, où l'on ſoupçonne qu'il y a des trufes, on le laiſſe errer librement, il les ſent du plus loin, & court vers les endroits où elles ſont pour y ſoûlever la terre. Mais ce n'eſt pas alors pour luy qu'il trouve ſa proye.

Je

Que les animaux ont des parties pour l'uſage de chaque inſtinct.

Je prens icy l'occaſion de faire une autre remarque conſiderable ſur les animaux, c'eſt qu'outre qu'il n'y en a point, comme nous avons dit, qui ne ſoit pourveu de ces parties qui ſont les organes des ſens, & de celles qui ſervent à les mouvoir en general, chaque eſpece en a de particulierement conſtruites par rapport aux objets particuliers de leur inſtinct. Le Cochon devant ſe repaitre de racines, comme je viens de le dire, a deu avoir un groin fort long & diſpoſé de maniere à pouvoir ſoûlever la terre pour les déterrer. Le Porc marin qu'on appelle ainſi à cauſe de ſa reſſemblance avec le Cochon, ſe ſert auſſi de ſon groin pour ſoûlever des anguiles qui vivent profondement dans la vaſe & dans le limon: auſſi pêche-t-on cette ſorte de poiſſons avec des crochets. Tous les animaux qui prennent leur nourriture ſur la terre ont le cou long à proportion de leurs jambes, à la reſerve de l'Elephant & du Cameleon; mais l'Elephant ſe ſert de ſa trompe pour amaſſer ce qu'il prend à terre & ſur les branches des arbres; & le Cameleon ſe ſert de ſa langue comme d'une trompe. Le Piver

qui

qui devoit trouver ſa nourriture dans les petits inſectes qui naiſſent dans les trous des arbres, a une langue fort pointuë avec un petit aiguillon au bout; il y a des muſcles qui l'alongent quand cet oiſeau cherche ſa nourriture, & il prend ainſi les vermiſſeaux ou les autres inſectes dont il ſe nourrit. Les oiſeaux qui paiſſent ou qui ſe nourriſſent de poiſſon, ont le cou fort long, comme les Oyes, le Cygne, le Cormoran. Les pieds du Cormoran ont une ſtructure & un uſage bien extraordinaire; ces oiſeaux qui vont prendre le poiſſon au fond de l'eau, ont les quatre doigts du pied joints enſemble par des peaux; & ces doigts ſont tournez en dedans, tout au contraire de ceux des pieds des autres animaux, afin qu'ils puiſſent nager avec un ſeul pied lors qu'ils tiennent de l'autre un poiſſon qu'ils portent au bord de l'eau. Les oiſeaux de proye qui auroient rarement le temps de ſe raſſaſier dans le lieu où ils la trouvent, ont des ſerres avec leſquelles, comme avec des crochets, ils raviſſent & enlevent leur proye. Enfin on ne trouvera point d'animal qui n'ait ainſi des parties deſtinées au ſervice de leur inſtinct; & ce

ſeroit là aſſeurément un argument bien convainquant de la Providence, s'il n'y en avoit pas mille autres qui la prouvent d'une maniere inconteſtable. Pourroit-on concevoir que c'eſt la rencontre des atomes, que c'eſt le hazard qui a ainſi conſtruit les parties des animaux; puis qu'il a été d'une neceſſité indiſpenſable qu'elles ayent été ainſi conſtruites; car on voit que tout l'animal a un rapport ſi eſſentiel à cette fabrique particuliere de ſes parties, de quelque peu de conſequence qu'il le ſemble d'abord, que c'eſt de-là que dépend beaucoup ſa conſervation.

Mais revenons à ce que nous diſions. On conçoit donc, que non ſeulement l'animal eſt determiné au mouvement, mais même qu'il doit effectivement ſe mouvoir & tendre actuellement par un mouvement juſte & déterminé vers ſa propre nourriture. On a vû que ces machines ſont toûjours prêtes au mouvement; mais j'ay obſervé qu'elles ne ſe meuvent point ſans quelque cauſe déterminante. Or ſi les irritations qui cauſent le ſentiment d'appetit, ne dilatent pas ſeulement les embouchures des nerfs qui vont à l'eſtomac, & y determi-

minent une plus grande affluence d'eſprits, mais ouvrent encore les orifices de ceux qui aboutiſſent aux parties, & y font pareillement couler des eſprits en plus grande abondance: ſi les écoulemens qui ſe font des mixtes qui ſervent d'aliment n'excitent pas ſeulement les eſprits dans les organes des ſens; mais vont encore éveiller ceux qui vont à l'eſtomac, & ceux qui ſe répandent dans les parties muſculeuſes; il eſt évident que l'animal doit ſe mouvoir actuellement; & ces mouvemens de la machine étant cauſez par le même objet qui cauſe les irritations dans l'eſtomac, & qui excite le ſentiment d'appetit, ils doivent tendre au même but.

On trouve icy la raiſon de tous ces mouvemens ſurprenans que les animaux font pour trouver leur nourriture, & qui font dire à la plûpart des hommes, que les bêtes ne ſont pas ſans intelligence. Il y a ſans doute une intelligence infinie qui eſt la cauſe de tous les mouvemens que nous admirons dans toute ſorte d'êtres; c'eſt la ſageſſe du Createur qui a conſtruit de maniere ces machines, & avec de tels rapports au

mouvement, qu'il a inſpiré dans le Monde, qu'elles produiſent tous ces mouvemens déterminez & admirables que nous leur remarquons faire. Mais ce n'eſt pas à cette cauſe que les hommes rapportent uniquement ces mouvemens des bêtes; à tout le moins ce n'eſt pas là où ils s'arrêtent: comme ils ſentent que leur raiſon va avec leurs corps dans les actions les plus méchaniques & les plus brutales; ils tombent aiſement dans l'erreur d'attribuer aux bêtes une raiſon ſemblable à celle qu'ils s'imaginent être la directrice de toutes leurs actions. Cependant ſi l'homme faiſoit bien reflexion ſur les mouvemens dont il eſt capable par la machine, & ſans que la raiſon y ait nulle part, cela ne luy ſerviroit pas peu à luy donner une veritable idée de la cauſe de ceux que produiſent tous les jours les animaux. Ne ſentons nous pas, par exemple, ces irritations de l'eſtomac qui y excitent le ſentiment d'appetit, ſans que la raiſon ſoit en nulle maniere la cauſe de ce mouvement, & eſt-il beſon de raiſonnement pour ſe porter à prendre les alimens neceſſaires? Il eſt vray que l'ame ſe devant joindre avec

le

le corps pour la conſervation du tout, comme on le verra dans la ſuite, elle ſe laiſſe aller à ces mouvemens naturels, mais elle ne les precede point, & on ne doit pas les luy rapporter, comme à leur cauſe. Je vais tâcher de donner la raiſon formelle & méchanique de quelques-uns de ces mouvemens que l'on admire dans les bêtes, qui pourra auſſi ſervir à expliquer la méchanique de tous les autres, quelque compoſez qu'ils puiſſent être.

Les Chiens ſont des eſpeces de Loups. Bien qu'on puiſſe trouver la raiſon du deſordre que cette ſorte de bêtes cauſent dans la nature en devorant les autres, dans les loix generales, je ne ſaurois me reſoudre à aſſurer que dans la premiere inſtitution ils ont deu ſe jetter ſur d'autres animaux vivans, pour en faire leur proye. Quoy qu'il en ſoit la diſpoſition de leur machine les porte à ſe nourrir de cadavres; & ſi c'eſt leur nourriture, ils ſont donc determinez par le ſentiment qui ſe fait dans l'eſtomac, vers le ſang & le carnage. Ils ſont attirez par les corpuſcules qui émanent des corps dont ils ont accoutumé de ſe repaître, & ils doivent produire tous

les mouvemens neceſſaires pour les chercher & pour les trouver. C'eſt par ces diſpoſitions qu'on obſerve les mouvemens ſurprenans d'un Chien qui chaſſe; c'eſt par-là qu'un Chien qui pourſuit un Lievre dans un chemin qui ſe fourche, ralentit premierement de ſa viteſſe, quand il eſt dans le chemin où le Lievre n'a pas paſſé, perd enfin tout ſon mouvement de ce côté, & rebrouſſe; puis prend la courſe ſans balancer dans l'autre chemin. Il ne faut point attribuer de la raiſon à cet animal pour tout cela, & luy faire faire des argumens en forme: les atomes qui s'écoulent du Lievre joint aux diſpoſitions que nous avons remarqué dans les bêtes, ſont la cauſe de ces mouvemens determinez. Le Chien ſuit le Lievre avec tout le mouvement & toute la viteſſe dont il eſt capable juſques à l'endroit où le chemin ſe diviſe. Le mouvement de la machine ne ceſſe pas même dans cet endroit; l'air y eſt chargé des atomes qui ont émané du corps du Lievre; & le Chien ne portant point ſon nez ſur la piſte, il entre par hazard dans cette diviſion du chemin où

où le Lievre n'a pas passé. Mais la cause déterminante de son mouvement cessant, c'est-à-dire ne trouvant plus de piste sur la terre, ni de corpuscules du Lievre repandus dans l'air, il est determiné à se tourner vers le côté où ils sont repandus, jusqu'à ce que se trouvant pleinement affecté comme devant, dans l'autre partie du chemin, il y doit reprendre le même mouvement & la même viteſſe.

Le Renard est encore une espece de bête qui naturellement est capable des mouvemens bien composez, on luy attribue une ruse singuliere. Le celebre Willis rapporte l'histoire d'un de ces animaux qui pour pouvoir faire curée d'un Coq-d'Inde qui s'étoit perché sur un arbre, aprés l'avoir suivi à la piste, se mit à faire le tour de l'arbre avec toute la viteſſe dont il étoit capable, regardant toûjours cet oiseau; & continua ce mouvement circulaire jusqu'à ce qu'enfin l'oiseau qui ne le vouloit point perdre de veuë, pirouëtant sur la branche, tomba dans le vertige, & se laissa choir à terre où il servit de curée à cet animal rusé.

Voilà ſans doute des actions qui ſurprennnent, qui attachent, que l'on admire; des mouvemens trop compoſez pour qu'on les puiſſe rapporter à la matiere toute ſeule. Mais premierement, on doit ſuppoſer que ce Renard étoit preſſé de la faim, conſequemment qu'il étoit déja diſpoſé à chercher de quoy ſe repaître. Secondement, il ſent ſa proye, c'eſt-à-dire, que les écoulemens qui ſe font de Coqd'Inde, vont fraper ſes organes: car les animaux à proprement parler ne ſentent pas; & les ſentimens ſont proprement des perceptions qui n'appartiennent qu'à la creature raiſonnable. Cet animal donc étant determiné, & par le ſentiment d'appetit, & par les ébranlemens des ſens externes, ſe doit mouvoir vers le lieu où eſt le Coqd'Inde, & doit toûjours tendre vers le point où ſe trouve la cauſe determinante de ſes mouvemens; il doit porter ſa veuë en haut; & l'on conçoit même qu'il doit grimper ſur l'arbre, ſi les parties de ſa machine ſont diſpoſées à cela. Juſques-là il n'y a rien, s'il me ſemble, qui ne ſoit bien méchanique; & l'on comprend aſſez tous ces mouvemens dans les diſpoſitions de la machine

chine d'un animal, & dans les rapports que la Providence a mis dans les Creatures des unes aux autres : j'ai expliqué en general ces mouvemens dont les animaux ſont capables. Quand les levains de l'eſtomac ſe remûënt, & excitent le deſir de manger, on a vû que ces mouvemens ne ſe font pas par hazard, qu'ils doivent tendre determinement à un certain but. Et il n'y a point d'animal qui ne ſoit pouſſé par ces mouvemens vers ſa nourriture naturelle, puis que la fin du mouvement de toute la machine, eſt pour lors la même que celle de ceux qui ſe font dans l'eſtomac. Les bêtes voraces & carnaſſieres ont leur proye differente, comme les autres bêtes leurs plantes, ou leurs fruits : les Renards & quelques autres animaux qui leur reſſemblent, aiment principalement à ſe repaitre de volatiles. Le Coq-d'Inde donc étoit un objet puiſſant pour attirer ce Renard dont il eſt queſtion; & les corpuſcules qui émanoient de ce volatile, devoient exciter les eſprits dans les organes de ſes ſens preferablement à tout autre objet, & determiner ainſi les mouvemens de cette machine. Cela eſt aſſez évident:

mais j'avouë qu'on ne trouve point dans cette seule determination que cette bête doive se mouvoir en rond autour de l'arbre : on y voit seulement qu'elle doit s'avancer vers sa proye autant qu'elle peut. Pour connoître la cause de ce mouvement circulaire, il faut réfléchir sur les effets que peuvent produire l'imagination & la memoire.

J'ay dit que l'imagination consistoit dans les impressions, c'est-à-dire, dans les ébranlemens que les objets sensibles font sur les fibres du cerveau ; & la memoire dans la facilité que les fibres ont à reprendre ces impressions, à être meuës de la même maniere, que lors que les objets agissoit actuellement. Or comme ces impressions du cerveau, quand elles sont fortes, sont suivies du mouvement de la machine ; lors qu'elles se renouvellent, les mouvemens de la machine se renouvellent aussi : cela est aisé à comprendre dans l'idée qu'on a de l'union du siege de l'imagination & de la memoire avec les nerfs qui servent au mouvement : car le siege de l'imagination & de la memoire c'est le tissu du cerveau, & ce tissu, comme on l'a remar-

marqué, n'eſt autre choſe que les fibres des nerfs qui ſe croiſent & ſe traverſent differemment. Quand donc les eſprits ſont meus dans le cerveau, ces motions ſe communiquent neceſſairement aux eſprits qui vont enfler les muſcles dans les parties, & y produire le mouvement. Preſentement je dis que ce Renard s'êtoit trouvé avant dans des circonſtances qui l'avoit pouſſé à ce mouvement. Voicy comment je le conçois.

Il faut ſuppoſer que cherchant à faire curée, il fût determiné par quelqu'un de ces volatiles domeſtiques qui s'êtoit perché ſur quelque arbre; & au premier mouvement, qu'il fit au pied de l'arbre, le Coq-d'Inde ſe tournant ſur la branche pour l'obſerver, & determiné par le mouvement de ſon ennemi à ſe mouvoir auſſi lui-même, manqua par hazard à ſe remettre, & tombant voltigea à l'entour du tronc de l'arbre; ce qui determina le mouvement du Renard auſſi en rond. Cela ſe comprend: car cet animal ſuivant de veuë ſa proye qui luy diſparoit dans tous les inſtans, il doit ſe tranſporter d'un lieu à un autre à meſure qu'elle lui diſparoit; & comme le Coq-d'Inde voltige autour de l'arbre,

bre, étant determiné à le chercher de tous côtez, il a deu ſe mouvoir de tous les côtez de l'arbre, & produire ainſi ce mouvement circulaire. Ces mouvemens de la machine ayant une fois ſuivi ces impreſſions que l'objet avoit fait ſur le cerveau de ce Renard, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe renouvellent, lors que le même objet ſe preſente de nouveau dans les mêmes circonſtances. Un Renard qui ne ſe ſeroit jamais trouvé dans un pareil cas, & qui ſeroit attiré par quelque volatile perché ſur un arbre, s'aviſeroit-il de produire de ces mouvemens, ſi l'oiſeau reſtoit perché ſur la branche? Je ne le penſe pas; mais c'étoit un vieux Renard qui avoit de l'experience: les fibres de ſon cerveau avoient peut-être déja receu plus d'une fois de ſemblables impreſſions; & ſa machine s'étoit habituée à ces mouvemens.

Il ſeroit trop long & trop ennuyeux de ſuivre pied à pied toutes les eſpeces d'animaux dans tous les mouvemens particuliers qu'ils produiſent pour trouver leur nourriture: d'ailleurs une infinité d'eſpeces me ſont inconnuës, & encore beaucoup plus tous les mouve-

vemens dont elles ſont capables. Cependant ſi on y prend garde, j'oſe dire que ces deux exemples ſuffiſent pour faire connoître en quoy peut conſiſter l'adreſſe de tous les autres. Il n'y en a point qui faſſent des mouvemens qui ne ſe rapportent à ces diſpoſitions que le Createur leur a donné, à la fabrique admirable avec laquelle il les a formez, & aux rapports differens qu'il a mis entre eux & les autres corps qui les environnent. C'eſt par là que tout ce qu'il y a de corps vivans, les animaux de la terre, les bêtes à quatre pieds, les reptiles, les oiſeaux de l'air, les inſectes volans, les poiſſons de la mer, les amphybies, tout ce qui reſpire & qui ſe meut, naît par cette raiſon avec de tels rapports au mouvement en general; qu'il peut produire tous les mouvemens déterminez & neceſſaires, pour trouver ſa nourriture.

De l'Inſtinct qui porte les animaux à ſe conſerver.

Et comme de ces diſpoſitions naît le penchant naturel de ſe conſerver la vie; c'eſt auſſi dans ces diſpoſitions que conſiſte cet inſtinct qui porte les bêtes à éviter tous les dangers qui les menacent.

Pour tacher à trouver la raiſon formelle

ſerre, & qu'elle flétrit. Or ſi l'on conçoit de telles diſpoſitions dans les plantes, pourquoy les animaux ne les auroient-ils pas? Pourquoy aller chercher autre choſe que la fabrique de leur machine? La ſageſſe du Createur n'a rien fait ſans neceſſité; la fabrique avec laquelle Dieu a conſtruit ces machines animées, eſt bien plus compoſée que la tiſſure des plantes. Mais, dira-t-on, les animaux tranſportent leur corps d'un lieu à un autre, ils font mille mouvemens differens pour ſe garantir de leurs ennemis qui les pourſuivent Mais ce ne ſont plus les mouvemens qui doivent ſurprendre, car on ne peut ne pas être convaincu que tous ces mouvemens, quels qu'ils ſoient, étant conſiderez en eux-mêmes, ſont très-naturels & très-méchaniques. Qu'eſt-ce donc? C'eſt que les animaux fuyent leurs ennemis, ils connoiſſent le danger, & font ces mouvemens pour ſe conſerver la vie. Voilà juſtement juger des actions des bêtes par les idées que nous avons des nôtres; la raiſon, comme je l'ay dit, s'accorde avec la machine dans toutes nos actions, & comme par la force qu'a l'ame d'en mouvoir les parties, elle en

hâte

hâte preſque toûjours les mouvemens, & ſur tout dans les occaſions où elle enviſage ſa perte, on les lui attribue tout entiers, comme à leur ſeule cauſe. Ainſi confondant toûjours les mouvemens de la machine avec ceux que l'ame produit en elle, il n'eſt pas ſurprenant que nous donnions une raiſon à toutes les autres machines, où nous obſervons les mêmes mouvemens: Mais quand quelque objet effrayant vient à nous fraper ſoudainement ne produit-il pas en nous des mouvemens qui previennent la raiſon? Si un homme avoit un ennemi qui trouvât le moyen de ſe gliſſer en ſcelerat dans ſa maiſon juſques dans ſa chambre, où il l'attendit derriere la porte avec un epée, ou un piſtolet à la main, lors que cet homme viendroit à ouvrir ſa porte ſans penſer à celui qui l'attend, & ſans ſe précautionner, decouvrant cet objet, conſulteroit-il ſa raiſon pour la refermer, ou pour rebrouſſer? Ou tous les ſympſomes de la peur qui le ſaiſiſſent ſont-ils un effect de la raiſon? Oh! dira-t-on, c'eſt qu'un tel objet frape les ſens, repouſſe les eſprits dans l'interieur de la machine, & y produit tous ces mouvemens, & c'eſt auſſi comme cela que certains ani-

maux s'éloignent d'autres. Les corpuſcules qui emanent ou reflechiſſent de ces objets ont des rapports effrayans, une figure, & des mouvemens propres à repouſſer les eſprits des nerfs, & des ſens au dedans du cerveau & à determiner leurs machines à produire tous les mouvemens neceſſaires pour leur preſervation.

Il eſt impoſſible de determiner les figures de ces corpuſcules qui s'écoulent des mixtes. Il n'y a point de microſcope qui en puiſſe decouvrir les côtez; ainſi on ne peut pas dire ce qu'ils ſont preciſement : mais on voit avec evidence, que toutes les ſympathies & antipathies des animaux ne conſiſtent que dans les figures, & les conſiſtences des corpuſcules qui emanent de leur corps, qui doivent être neceſſairement differentes ſelon la differente conſtruction de ces machines. Certainement ſi l'on ne veut dire que ce qu'on conçoit de cet inſtinct des animaux, on ne dira que cela; car on n'y conçoit autre choſe; ce n'eſt jamais que mouvement & matiere.

De celui qui les porte à ſe perpetuer.

Les animaux ont encore un inſtinct qui les porte à la propagation de leur eſpece, & cet inſtinct ne conſiſte pas

pas moins dans la disposition de leur machine, que celuy qui les porte à se nourrir. Comme le Createur a construit ces parties où se fait le sentiment d'appetit avec de tels rapports à celles qui servent au mouvement de leurs machines, qu'elles se portent immanquablement vers leurs alimens les plus propres ; il leur a aussi donné des parties où naît le desir de se perpetuer avec de tels rapports encore avec celles-là qui les meuvent, que tous les animaux, mâle & femelle de chaque espéce, sont excitez par là à concourir determinément dans les actions qui les perpetuent.

On ne s'étendra pas d'avantage sur la nature de ces mouvemens que les animaux sont capables de faire pour la propagation de leur espece. On s'en peut faire une idée, si l'on veut, plus étenduë dans ce que l'on a dit de ceux qu'elles font en consequence du sentiment qui excite dans l'estomac le desir de manger & de boire : on peut trouver la raison formelle & mechanique de ceux-là, de la maniere qu'on a trouvé celle de ceux-cy.

Je me sers de ces termes de sentiment & de desir, parce que je n'en connois point

de plus propres pour m'exprimer : mais il faut toûjours ſe ſouvenir que quand on attribue le ſentiment ou le deſir aux animaux, on n'entend que certains chatouillemens ou ébranlemens de leurs parties que de la matiere en mouvement y cauſe, quand elle les touche en certain ſens. Nous ſentons encore par l'experience que nous faiſons en nous-mêmes, qu'en tout cela il n'y a rien que de naturel, & de mechanique. L'homme a ce ſentiment, ces deſirs, ces mouvemens, qui tendent à ſe perpetuer, par les ſeules diſpoſitions de ſon corps; ſa raiſon n'empêche pas qu'il ne ſoit en cela tout comme les brutes, ſi ce n'eſt qu'en en faiſant un mauvais uſage, il ne devienne encore plus brutal.

Ce deſir de ſe perpetuer a ſon temps, au moins dans les bêtes, comme celuy de manger a ſes heures : car de même que le ſentiment ne s'éveille point dans l'eſtomac, ſans que les levains s'y exaltent, & aillent toucher le nerf de ce viſcere; le deſir de la generation ne s'excite point non plus ſans que de la matiere en mouvement irrite les parties deſtinées à cette action. Le ſang & les eſprits fourniſſent cette matiere qui ayant rapport,

tout

tout de même que ces ſucs dont elle ſort, à la loy generale de la communication des mouvemens, s'exalte de temps en temps ſelon que la matiere ſubtile remuë & actuë les corpuſcules qui luy ſont en proportion. C'eſt dans le temps que les plantes pouſſent que la plûpart des animaux entrent en chaleur, comme l'on parle, & on pourroit penſer qu'outre l'approche de la matiere ſubtile, les ſucs des plantes ne ſervent pas peu alors à les exciter à la generation. Il eſt toûjours certain, que c'eſt ſelon les temps & les ſaiſons que les bêtes ſe cherchent pour ſe multiplier; c'eſt pourquoy on obſerve que pluſieurs eſpeces d'oyſeaux volent d'une region à l'autre, ſelon que le Soleil s'en trouve plus proche, & que la matiere ſubtile y repand plus ſes forces.

J'ay dit que les diſpoſitions particulieres des animaux les portoient, mâle & femelle de chaque eſpece, à concourir dans les actions qui les perpetuent. Les raiſons de cela ſe trouvent toûjours dans les écoulemens des mixtes : les animaux de differente eſpece ne concourent pas dans ces actions. Comme il n'y a que les corpuſcules qui emanent ou reflechiſſent de

leurs ſemblables qui les puiſſent exciter, il n'y auſſi que ces ſeuls objets qui les touchent, les emeuvent, & les attirent. Une Biche ne s'abaiſſe pas ſous un Taureau ; un Lyon ne s'accouple pas avec une Ourſe ; & s'il arrive quelquefois que quelque animal s'uniſſe avec un autre de differente eſpece, animé peut-être par des rapports de quelque reſſemblance ; les individus qui naiſſent de cette copulation ſont hors de l'ordre. C'eſt une eſpece monſtreuſe à qui Dieu n'a pas donné l'être par une volonté poſitive ; c'eſt un arrangement confus que le mouvement, & la matiere ont formé d'abord, qui ne peut point avoir ces diſpoſitions admirables que les autres animaux ont à ſe reproduire, & que le Createur leur a donné par ſa volonté toute-puiſſante.

Celuy qui les porte à conſerver leur eſpece.

Enfin les bêtes ont un inſtinct qui les porte à conſerver leur eſpéce. C'eſt une ſuite de cette impreſſion naturelle qui ſollicite chaque individu à ſa propre conſervation. Comme cette impreſſion ne conſiſte que dans les diſpoſitions particulieres de leurs machines par leſquelles elles ont differens rapports aux objets ſenſibles ſelon le bien & le mal qu'ils renferment à leur égard, il eſt viſible que les

les animaux de même eſpece ayant les mêmes diſpoſitions, ont auſſi les mêmes rapports: conſequemment ils reçoivent tous les mêmes determinations de la part des objets externes, & ſont pouſſez aux même mouvemens. Ceci ſe confirme par ce qu'on peut obſerver tous les jours: le Loup par exemple, ennemi de la Brebis imprime la terreur, & la crainte à cet animal innocent; & mille individus de cette eſpéce attroupez fuyront également la preſence d'un tel objet. Un ſeul Chien mettra en fuite une troupe nombreuſe de Cerfs, & de Daims; parce que c'eſt auſſi une bête vorace qui ne peut avoir que des coſtez effrayans par rapport à ces animaux.

On trouve encore dans cette diſpoſition naturelle des animaux, la raiſon pourquoy ils accourent les uns à la défence des autres: car ſi on comprend qu'une bête ſoit diſpoſée à s'oppoſer à ſon ennemi, il eſt certain que le même objet qui l'excite & qui la determine à attaquer, ou à ſe défendre, produit le même dans tous les individus de cette eſpéce qui ſe trouvent preſens, puis que leurs machines ont les mêmes diſpoſitions.

Mais les alliances qu'il y a entre les animaux de même eſpéce, ceux qui donnent la naiſſance & ceux qui la reçoivent, doivent être bien plus intimes. Comme c'eſt dans le corps des uns, que les autres ſe ſont formez; que c'eſt de la ſubſtance des uns, que les autres ont tiré leurs principes, leur accroiſſement, & la perfection neceſſaire avant de s'être produits au jour; il faut que les rapports reciproques qui ſe trouvent entre ces individus, ſoient encore bien plus grands & plus conformes.

De là vient, prémierement, cet inſtinct qui porte toutes ces petites machines qui viennent de ſe former & de naiſtre, à chercher, trouver, & ſuivre ces corps animez d'ou elles ſont ſorties. Comme avant que de voir le jour, elles n'avoient encore receu nulle ſecouſſe immediate de la part des objets ſenſibles; qu'elles n'avoient été touchées que des mouvemens de ces corps qui les portoient, elles ne peuvent point avoir d'abord de determination que vers ces corps.

Pour peu qu'on ſoit Medecin, ou Philoſophe, on ſçait que le lait dont pluſieurs femeles des animaux nourriſſent d'a-

d'abord leurs petits, eſt un ſuc ſemblable à celui qui ſervoit à la nourriture des foetus dans leur matrices. Or il eſt aſſez évident que ce ſuc aprés la naiſſance de l'animal prenant d'autres routes, & circulant par d'autres conduits juſques dans certaines parties externes qui luy donnent iſſuë en dehors de la machine, il va fraper par ſes écoulemens les organes de ces petits individus, & les determiner vers les corps de leurs parens. Les corpuſcules qui emanent de ce ſuc ne peuvent ne pas avoir ces rapports de proportion à leur égard, par lesquels les objets ſont approchez ou attirez, puis que ç'a eſté leur nourriture dans le ventre de leur mere.

Tous les animaux n'ont pas de parties, d'où leurs petits puiſſent ſuccer leur ſubſiſtence. La plûpart des oyſeaux ont deux eſtomacs, de l'un deſquels ils rappellent le fruict ou les ſemences qu'ils ont avalé, & qu'ils rejettent dans le bec de leurs petits, comme je l'ay dit plus haut. Mais quand il n'y auroit que ces rapports de convenance qu'ils prennent en ſe formant, on ne voit point d'autres objets qui puiſſent déterminer & metre en mouvement ces animaux qui vien-

nent de naître que ceux de qui ils tiennent la vie & le jour. Les rapports de tous les autres corps externes, ou ne les touchent point, ou font encore des ſenſations trop violentes : les particules qui emanent ou refléchiſſent de ceux de leurs parens, ſont le ſeul objet qui ſe trouve en proportion avec leurs organes; & c'eſt pour encore la ſeule cauſe determinante de leurs mouvemens.

On peut icy trouver la raiſon de toutes les habitudes que les animaux acquierent, & de ces induſtries particulieres qu'on admire dans quelques-uns.

Le Createur, lors qu'il en créa chaque eſpéce au commencement, ne leur donna pas ſeulement des diſpoſitions à ſe reproduire : mais les forma encore de maniere qu'en ſe perpetuant, elles communiquent à tous leurs individus, tous les inſtincts, toutes les impreſſions, toutes les diſpoſitions qu'elles receurent de ſa main.

Et pour comprendre, comment les animaux communiquent naturellement leur inſtinct à leurs individus, il faut tout prémierement rappeller l'idée qu'on a de cette communication qui ſe trouve en-

entre le ſiege de l'imagination & de la memoire corporelle, & les nerfs qui aboutiſſent aux parties qui ſervent au mouvement de la machine.

On a fait voir dans la fabrique de la machine d'un animal que les ebranlemens que les objets cauſoient dans les organes des ſens externes, ſe devoient neceſſairement étendre juſques dans le tiſſu du cerveau où eſt le ſiege de l'imagination & de la memoire, puis que ce tiſſu eſt compoſé des fibres de ces mêmes nerfs: que lors que les ébranlemens qui ſe faiſoient dans les ſens externes étoient un peu forts, les ſenſations qui ſe produiſoient dans le cerveau, devoient être neceſſairement ſuivies de quelque mouvement de la machine qui répondoit à ces ſenſations, puis qu'elles ne pouvoient point ſe produire ſans exciter une plus grande affluence d'eſprits dans les nerfs qui vont aux parties: ces nerfs tirant leur origine de la ſubſtance du cerveau, auſſi bien que ceux qui vont aux organes des ſens. Et c'eſt dans cette communication des ſens externes avec les internes, & de ceux-ci avec les parties muſculeuſes, ou qui ſervent au mouvement, qu'on trouve la raiſon formelle & mecha-

chanique de tous les mouvemens ſurprenans, qu'on voit faire à un animal pour ſa nourriture, pour ſa conſervation &c. comme je l'ay expliqué plus haut.

Preſentement, il n'y a plus qu'à concevoir la communication qui ſe trouve entre l'imagination d'une femelle & de de ſon fœtus. Je veux qu'il n'y ait point de nerf qui ſortant du cerveau de la mere s'aille inſinuer dans celuy du foetus; il ſuffit de comprendre que ſon imagination ne peut point être frapée un peu fortement ſans que les eſprits qui ſe repandent par toute le machine, s'en reſſentent; & ce mouvement ſuffit pour ſecoüer le foetus dans la matrice, & pour fraper ſon imagination. Quand d'ailleurs on ne ſçauroit pas que les ſucs qui circulent dans le corps de la mere, ayant communication avec ceux qui circulent dans celui du foetus, ce mouvement doit neceſſairement ſe faire reſſentir par là juſques dans les eſprits animaux qui ſont dans le cerveau du fœtus, puis qu'ils ſont diſtillez de ces ſucs. Le corps donc de la mere ne ſouffre point de ſecouſſe ſans que cette petite machine ſoit auſſi ſecoüée; & les eſprits qui ſe meuvent

vent dans le tiſſu de ſon cerveau, doivent prendre une determination proportionnée à cette ſecouſſe, & y faire des impreſſions d'autant plus profondes & qui ſe reiterent d'autant plus facilement, que les ſecouſſes ont eſté plus violentes, ou qu'elles ſont renouvellées ſouvent. Or c'eſt dans ces impreſſions que conſiſte tout l'inſtinct des animaux. C'eſt par là qu'ils acquierent les habitudes à tous les mouvemens propres à ſe conſerver ; car les impreſſions de tous les mouvemens que leurs parens font, ſe faiſant dans leur cerveau, & ſe renouvellant à toute heure du moment qu'ils ont êté formez, il eſt evident que non ſeulement elles doivent ſe conſerver : mais encore qu'elles ſont accompagnées des mêmes circonſtances ; c'eſt-à-dire, que quand une telle, ou telle impreſſion ſe renouvelle, elle doit être ſuivie de tels ou tels mouvemens de la machine.

Ceci n'eſt pas plus difficile à comprendre que les taches avec leſquelles les enfans naiſſent quelquefois, parce que l'imagination des meres a êté violemment frapée par quelque objet dans le temps qu'elles étoient groſſes. On ne con-

conçoit pour cauſe de ces taches, que le déreglement des eſprits que l'imagination cauſe, les impreſſions qui reſtent dans l'imagination ſeule & qui ne s'effacent jamais quand c'eſt un objet extraordinaire, on en lui même, ou dans les circonſtances, qui a frapé l'imagination d'un femme enceinte. Il y a mille exemples de cecy que tout le monde ſçait, & qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Tous les animaux ne parviennent pas à une telle perfection dans les ventre de leurs meres, avant d'être produits au jour, qu'on puiſſe dire qu'ils commencent à y recevoir de telles impreſſions: mais comme il n'y en a pas qui ne ſoient d'abord determinez à ſuivre leurs parens, que ce ſont même les ſeuls objets qui les determinent, il eſt aiſé de voir qu'ils doivent prendre les mêmes habitudes.

Je ne doute pas que les volatiles ne communiquent un peu de leur inſtinct avant méme que leurs œufs ne ſoient éclos, avant qu'ils ne ſoient produits au jour: car ſi la chaleur, ou les corpuſcules qui émanent de leurs corps, lors qu'elles couvent leurs œufs, les va penetrer, dilater, & former enfin les indivi-

dus,

dus, pourquoy ne ſe pourroit-il pas qu'au moment que ces individus ſont formez, ils ſe reſſentent des impreſſions qui ſe font ſur les corps de leurs parens, de la méme maniere que les petits des autres animaux qui ſe forment dans le ventre de leurs meres.

Secondement, de ces alliances naturelles de cette parenté des animaux naît reciproquemment cet attachement que toutes les femelles ont pour leurs petits. Il n'y en a point qui par l'inſtinct qui les porte à la conſervation de leur eſpece, & particulierement à celle de ces individus auxquels elles viennent de donner le jour, qui ne ſoient capables de mouvemens ſurprenans. Peut-on reflechir ſans quelque étonnement ſur des mouvemens que de nos volatiles domeſtiques font pour la défence de leurs petits? Une poule qui ſe heriſſe & qui ſe jette ſur tout ce qui approche & qui menace ſes poulets. Ce que l'on rapporte de certains animaux merite de l'admiration, que la Providence tout en formant leur machine, y a formé comme des ſacs pour cacher leurs petits aprés qu'ils ſont nez. Le Semivulpa a ce ſac attaché au ſternum, d'ou ſes petits ſortent pour téter, & où

ils

ils rentrent enſuite. On rapporte auſſi qu'un poiſſon a ce ſac dans la gueule, dans laquelle ſes petits rentrent quand ils ont peur. Les Biches prennent grand ſoin de cacher leurs faons dans des broſſailles, & des lieux écartez: mais c'eſt admirable que ces animaux les plus craintifs des bois, dont les troupes entieres prennent la fuite à la veüe ou à l'ouïe d'un ſeul chien, oſent s'oppoſer à cet animal, & à des loup même, quand elles ont des faons.

Comment ils ſont ſujets aux paſſions.

Si l'on pouſſe encore plus loin ces reflexions ſur ces mouvemens que les animaux font par ces diſpoſitions de leurs machines, par leur inſtinct, on y peut diſtinguer tous les ſymptomes des paſſions auxquelles nous ſommes ſujets, par les diſpoſitions de nôtre corps; & ſi diſtinguant bien les mouvemens que l'ame produit en nous d'avec ceux que nous cauſent les objets corporels, nous ſommes obligez d'avoüer que les paſſions s'excitent en nous independemment de la raiſon, nous n'irons point rechercher d'autre cauſe de ces mouvement dans les bétes, que les ſecouſſes differentes que les objets qui les environnent, font ſur leurs machines, & la fabrique admirable de ces machines.

Action & passion ne different que par rapport à l'objet, ce n'est en effect qu'une même chose, comme Mr. Descartes nous l'a fait remarquer. Quand de la cire se ramolit au Soleil ou au feu, le changement de ce mixte est une action par rapport à celle de ces deux causes qui agit sur lui, savoir par rapport au feu ou à la matiere subtile: c'est passion par rapport au mixte dans lequel arrive ce changement. Quand la presence d'un Loup effraie une Brebis, c'est action par rapport au Loup; c'est passion par rapport à la Brebis.

Ainsi tous les changemens, toutes les impressions qui se font sur ces corps, & même sur tous les êtres, mais il ne s'agit ici que des passions corporelles, tout ce qui arrive, dis-je, est en meme temps action & passion; action par rapport à l'objet qui agit, & passion par rapport à celui qui soufre.

Ces mouvemens que les bêtes font & que nous regardons en nous, comme les symptomes de l'amour, par exemple, ou de la haine, de la joye ou de la tristesse, du courage ou de la crainte, de la colere ne sont pas moins en effect des symptomes de ces passions dans les bêtes qu'en nous-mêmes. Ce qui produit en nous

ces mouvemens, n'eſt pas moins materiel & mechanique, du moins quand ils ſe font premierement, que ce qui les produit dans les bêtes; car ce n'eſt jamais que les ſecouſſes que les objets donnent à nos ſens. Je parle toûjours des paſſions auxquelles nous ſommes ſujets par nôtre corps.

L'amour & la haine ſont les deux paſſions capitales auxquelles tous les animaux ſont ſujets, & l'homme même: elles naiſſent de ces deux rapports en general que les objets ont les uns aux autres, & que j'ai apellé des rapports de bien, & des rapports de mal.

Par les rapports de bien que les objets renferment à l'egard des animaux, ces machines ſont determinées à produire tous les mouvemens qui les peuvent approcher de ces objets; & c'eſt là le caractere de l'amour.

Au contraire par les rapports de mal, ils ſont repouſſez & determinez à s'eloigner de ces objets, & à produire tous les mouvemens qui leur peuvent faire eviter leur preſence; & ce ſont là les ſymptomes de la haine.

Ces mouvemens que les objets excitent, peuvent varier en bien de manieres. Premierement, ils peuvent differer ſelon les inſtincts

inſtincts qu'ils vont eveiller dans ces machines, ou celui qui les porte à ſe conſerver elles-même, ou à la conſervation de leurs éſpece, ou à ſe perpetuer &c. mais tous ces objets eſtant des objets de bien ou de mal à leur maniere, les mouvemens qu'ils cauſent ſont toûjours des ſymptomes de l'amour ou de la haine.

Si on examinee la choſe de prés, on trouvera dans le fond, que ce ne ſont jamais que ces deux paſſions auxquelles les animaux ſont ſujets, de meme que nous par la diſpoſition de nôtre corps. A tout le moins ce n'eſt jamais que par ces deux principes que les animaux produiſent tous les mouvemens que nous leur voyons faire dans les paſſions. La joye, la triſteſſe, le courage, la colere, tous ces mouvemens ſont des effets de l'amour ou de la haine, ou ne ſont proprement que ces deux paſſions qui ſe manifeſtent ſous differens mouvemens ſelon les objets, & ſelon les diſpoſitions particulieres des animaux ſur leſquels ils agiſſent.

Quand un chien approche ſon maître, & qu'il le careſſe, il produit tous les ſymptomes de l'amour & de la joye; premierement, de l'amour; c'eſt un objet qui a des rapports de bien ou d'utilité à ſon égard, il

trouve auprés de ſon maître ſa nourriture. Sa machine ne peut donc que s'eſtre habituée à le chercher & à le ſuivre : ſecondement de la joye ; car cette paſſion n'eſt autre choſe que la determination agreable que les eſprits reçoivent dans le cerveau par la preſence de l'objet. La joye n'eſt proprement que l'amour ſatisfait.

Mais quand cet animal vient à perdre ſon maître, il produit tous les ſymptomes de la triſteſſe ; les impreſſions que ſon imagination a ſouvent receu à la preſence de ſon maître lui font dabord produire mille mouvemens ; il court de toutes parts, determiné ſeulement par les impreſſions de ſon cerveau qui ne peuvent produire que des mouvemens vagues dans les eſprits animaux. Enfin les écoulemens de cet objet ne frapant nulle part ſes organes, ſes eſprits reçoivent une determination oppoſée à la joye, une determination qui fait voir tous les ſymptomes de la triſteſſe ; car cette paſſion n'eſt autre choſe qu'un concentrement des eſprits animaux par la perte de l'objet aimé. La triſteſſe eſt proprement l'amour fruſtré

Ces impreſſions que les paſſions font ſur l'imagination des animaux, s'y conſervent d'autant plus long temps, que les

les objets qui les cauſent, ont des rapport plus intimes avec ces machines animées. Ainſi il ne faudra point être ſurpris de la triſteſſe que les bêtes temoignent aprés la perte de leurs petits. Elles ont un inſtinct trés-fort à conſerver leurs individus. Leur perte ne peut que cauſer dans leur imagination des ſenſations trés-violentes, & qui ne peuvent point d'abord s'effacer, & ſi ces ſenſations durent, il faut qu'elles ſoient ſuivies du mouvement de la machine par les raiſons déja dites plus d'une fois. C'eſt que le ſiege de l'imagination & les parties deſtinées au mouvement ſe communiquent.

Les mouvemens que les paſſions excitent, varient encore ſelon la fabrique particuliere du corps des animaux, & ſelon leur temperament. Il y en a qui par leur temperament ſe jettent ſur tout ce qui leur paroit oppoſé. Les rapports de mal à leur égard les irrite, & bien loin de leur inſpirer de la crainte, les pouſſent à tous les mouvemens de la colere, & de la rage. Sans doute que le ſang qui circule dans les vaiſſeaux de cette ſorte d'animaux, eſt un ſang fermentatif & bouillant qui fournit une abondance d'eſprits trés-actifs, qui ne ſont pas

aiſement repouſſez en dedans la machine qui au contraire s'irritent, & prennent feu à la preſence de ces obiets qui leur ſont oppoſez, & qui eſtant determinez par là à influer rapidement dans les organes des ſens, y contractent les fibres nerveuſes, & produiſent ces eſpeces de convulſions qui font le regard affreux que l'on obſerve dans un animal animé de colere. La même determination ſe communique aux eſprits qui influent dans les parties qui ſervent au mouvement: c'eſt par là que les Lions & les Tigres animez de rage ſe jettent ſur tout ce qui s'oppoſe à eux: tous leurs mouvemens tendent à la deſtruction de ces objets dont les rapports vont exciter & irriter leurs eſprits.

Il y a des circonſtances qui peuvent quelquefois exciter ces paſſions dans les animaux les plus doux, quand animez par les aiguillons de quelqu'un de leurs inſtincts, ils trouvent des objets qui s'oppoſent aux mouvemens auxquels ils ſont naturellement portez par cet inſtinct, je veux dire que quand quelque objet preſent excite quelque ſentiment dans ces machines, par lequel elles ſont attireés vers cet objet, ſi quelque choſe s'oppoſe à ces mouvemens, cela pourra exciter la colere.

re. C'eſt comme cela qu'on voit les animaux les plus doux combatre entre eux dans le temps que le ſentiment de ſe perpetuer s'eveille. C'eſt encore par là qu'ils s'animent & que la colere les ſaiſit, lors qu'aiant des petits, quelque objet menace leur perte.

On peut connoitre la raiſon de tous ces differens & ſurprenans mouvemens, ſi on ſe fait une juſte idée des differens inſtincts. Les uns ſont plus forts que les autres, & les objets qui les eveillent, doivent produire des mouvemens plus puiſſans; celui de ſe conſerver eſt plus fort que celui qui tend à la conſervation de leurs individus; & celui qui porte les animaux à la défence de leurs petits, excede celui par lequel ils ſont pouſſez à la conſervation de leurs ſemblables.

Ainſi quoy que par quelque inſtinct, les animaux de même éſpece ſoient portez à vivre paiſiblement entre eux, à ſe proteger & ſe défendre reciproquement, on conçoit pourtant qu'ils doivent s'animer les uns contre les autres, quand preſſez de la faim, ils ſe voyent ravir leur proye les uns par les autres: car les ſentimens qui les regardent eux-mêmes, produiſent des mouvemens qui effacent dans ce temps-là

cette impreſſion naturelle qui les porte à la conſervation de leurs ſemblables.

On ne peut point voir plus diſtinctement tous les ſecrets reſſorts qui font mouvoir ces machines ; il nous eſt impoſſible de mieux appercevoir les rapports qu'ils ont les uns aux autres, & aux autres êtres corporels ; mais on conçoit que dans tous leurs mouvemens, il n'y a rien que de materiel, & de mechanique. Un homme emporté de colere, quand il ſe bat avec ſon ennemi, reçoit une playe qu'il ne ſent que lors que le combat eſt fini. Si la raiſon avoit eu part à ces mouvemens, le ſentiment de douleur auroit deu ſe faire d'abord, parce qu'il n'y a point de ſentiment de douleur ſans que l'ame apperçoive le mal qui s'eſt fait dans la machine. Or il n'a point ſenti de douleur pendant qu'il ſe bâtoit ; cela veut dire qu'il n'a rien ſenti pendant que la colere le dominoit ; ce n'a été que lors que cette paſſion s'étant calmée, la raiſon a repris ſa liberté. L'ame n'étoit donc point intereſſée dans cette action, & ces mouvemens étoient purement mechaniques. Or s'ils ſe font mechaniquement dans les hommes, je ne penſe pas qu'on oſe dire qu'ils ne

ſe

ſe facent tout de même dans les bêtes par les ſeules diſpoſitions de leurs machines.

Je dis cecy, non ſeulement pour nous empêcher d'attribuer à l'ame tous ces mouvemens que les paſſions nous font faire, car nous ſommes portez ſouvent à faire de ces faux jugemens, parce qu'elle va preſque toûjours de concert avec le corps dans tous les mouvemens, où les ſentimens naturels le portent, mais encore pour avoir une idée diſtincte, autant qu'on le peut, de ceux dont ces animaux ſont capables; car diſtinguant ceux que nous produiſons independemment de la raiſon, d'avec ceux que les animaux produiſent; de cette erreur qui nous fait croire que toutes les paſſions ſont dans l'ame, nous tombons, comme je l'ai déja remarqué, dans celle d'attribuer un être ſpirituel, & intelligent aux bêtes: mais encore une fois, aymons-nous? haïſſons-nous? nous mettons-nous en colere par raiſon? & les mouvemens de ces paſſions, attendent-ils une reflexion de nôtre eſprit? Certainement tout le monde ſent aſſez qu'elles naiſſent en nous en depit de nous; elles ſont donc purement de la machine, & elles s'excitent en nous en conſequence de ces ſenti-

mens naturels dont la Providence l'a renduë capable, & de ces rapports de proportion & d'inegalité que la ſageſſe de Dieu a voulu mettre dans les creatures. Or les bêtes ont les mêmes ſentimens, elles ont comme nôtre corps, les organes qui les rendent ſuſceptibles des objets externes, ils y produiſent les mêmes émotions, par conſequent ils les peuvent pouſſer aux mêmes mouvemens.

Il faut neceſſairement concevoir que le Createur, lors qu'il a formé les animaux, ou qu'il a conſtruit leurs machines de maniere que par les rapports qu'elles ſe trouveroient avoir aux objets externes, elles peuſſent produire tous les mouvemens differens, & neceſſaires pour leur conſervation, celle de leurs ſemblables, la propagation de leur eſpece &c. ou qu'il leur a donné un être intelligent pour les conduire dans leurs actions, qu'il a compoſé toutes les eſpéces des animaux, d'eſprit & de matiere, comme il a fait l'homme. Mais il me ſemble qu'il eſt bien abſurde d'attribuer d'autre ame aux animaux que la matiere ſubtile de leur ſang, cela eſt même conforme à l'Ecriture: Tu ne mangeras point de ſang de la bête; car ſon ſang c'eſt ſon ame. Il y

au-

auroit bien plus d'inconveniens dans cette opinion que dans la nôtre : car il faudroit que les bêtes participaſſent à la raiſon tout comme l'homme. Si elles avoient un eſprit, elles penſeroient, elles auroient des idées, elles devroient juger des choſes, en un mot elles auroient les facultez de la creature raiſonnable. On ne conçoit pas des eſprits, des êtres intelligens ſans la faculté de penſer, comme l'on ne conçoit point de matiere ſans extenſion. Et ſi toutes ces conſequences ſuivent de ce principe, comment trouver la ſageſſe de Dieu dans le rang que les bêtes tiennent dans le monde? Pourquoi ſeroient-elles ſi ſujettes à l'homme, & en proye les unes aux autres? pourquoi Dieu permettroit-il, & auroit-il même commandé qu'on les ſacrifiât, celles-là même qui ſont les plus innocentes, & dont l'inſtinct eſt le plus tranquille, & le plus doux. Il faudroit au moins admettre l'opinion ridicule d'un certain Rabin qui a crû que tous les animaux avoient mangé du fruit défendu à la reſerve du Phœnix.

Mais d'où vient que les bêtes font quelquefois des mouvemens dont on ne ſauroit rendre la raiſon mechanique, &

& qu'il eſt très-difficile de rapporter aux relations qu'elles doivent avoir aux corps qui les environnent? C'eſt que l'eſprit de l'homme n'eſt pas aſſez intelligent pour pénétrer, comme je l'ay dit, dans tous les ſecrets reſſorts de leurs machines, il eſt trop borné pour comprendre l'étenduë infinie de la loy generale de la communication des mouvemens, de la volonté de Dieu, ou de ſon pouvoir. Mais ſi l'on ignore, ou ſi l'on ne ſçait pas, il faut au moins s'empêcher de tomber dans des erreurs autant qu'on le peut, & ſur tout éviter d'établir par de faux raiſonnemens des principes dont les conſequences vont à taxer la ſageſſe du Createur. Je laiſſe à certaines imaginations vaſtes à ſe former des êtres qui ne ſoient ni eſprit ni matiere; mais qu'on ne s'y trompe pas, on n'a point d'idée diſtincte d'une troiſieme ſorte d'être.

Voilà de quelle maniere je comprens l'ordre, & le rang où la Providence a mis les animaux; les rapports que Dieu leur a donné des uns aux autres, & aux autres creatures: comment il fait dependre leur exiſtence de ces rapports, & de cet enchainement qu'il a fait de tous les êtres.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Anges.

IL y a des Philoſophes qui nient qu'il y ait des Anges, & qui établiſſent qu'il ne faut entendre par ces Anges bienheureux dont parle l'Ecriture, que les bons mouvemens que Dieu inſpire aux hommes, ou les marques, & les témoignages qu'il donne de ſes vertus, & de ſon pouvoir ſupreme : & il y en a qui pretendent que par les Demons on ne doit entendre que les troubles, les affections, les paſſions criminelles qui s'excitent dans l'ame à l'occaſion du corps auquel elle eſt unie. *Que des Philoſophes ont douté qu'il y eut des Anges.*

Mais il me ſemble que ces opinions ſont trés mal fondées ; on ne devroit jamais s'éloigner des opinions receuës ſans des demonſtrations, ou des raiſons trés-convaicantes du contraire, ſur tout quand ces opinions ſont établies ſur la revelation. On doit ſans doute rechercher le ſens des Ecritures, & faire accorder la Phi- *L'opinion de ces Philoſophes eſt mal fondée.*

Philoſophie humaine autant qu'il ſe peut, avec cette Philoſophie divine, comme lors qu'on a des raiſons preſſantes, qui font juger que le St. Eſprit a bien voulu s'énoncer d'une maniere proportionnée à la portée des hommes. Ainſi on peut dire, par exemple, que lors que Joſué commanda au Soleil, & à la Lune de s'arrêter, par où il inſinuë que le Soleil ſe meut d'Orient en Occident, qu'il s'énonça par rapport aux connoiſſances dont le peuple qu'il conduiſoit, étoit capable. Les Iſraëlites n'étoient pas des Philoſophes, & il auroit falu bien du temps pour leur faire comprendre un autre ſyſteme du monde, que celui que leur dictoient leurs ſens. Il faloit donc que l'Ecriture s'exprimât d'une maniere ſenſible, & cela ne doit pas empêcher de recevoir l'opinion qui établit que le Soleil eſt fixe dans le centre du monde, ſi cette opinion eſt la plus raiſonnable. Mais ce ne ſeroit pas pour s'accommoder à la portée des hommes, que Moyſe, les Prophetes, Jeſus-Chriſt, & ſes Apôtres poſent qu'il y a des Anges; & vouloir expliquer les affections de la chair en établiſſant des Demons, en diſant que ces affections ſont des êtres ſpirituels dont

dont la nature eſt corrompue, & toute portée au mal, n'eſt pas ce me ſemble s'énoncer d'une maniere fort ſenſible, ou fort proportionnée aux lumieres dont les hommes ſont capables. Ils comprennent bien mieux ces mouvemens dans l'idée qu'ils ont de l'union de l'eſprit avec le corps, & dans le reſſentiment de la tirannie que la chair exerce ſur l'eſprit. Je croirois bien que cette écharde, cet Ange de Satan dont St. Paul ſe plaint, & cette loy qu'il ſent combatre contre la loy de ſon entendement, que tout cela n'eſt qu'une même choſe, c'eſt-à-dire, un eſclavage où nos ſens & nos paſſions tiennent noſtre ame. Mais l'Ecriture parle ailleurs plus diſtinctement des Anges, elle les établit en pluſieurs endroits d'une maniere inconteſtable.

Ce fut un Ange qui tua les prémiers nez d'Egypte, ce fut encore un Ange qui detruiſit en une nuit le camp des Aſſyriens devant Jeruſalem, du temps d'Ezechias Roy de Juda. On dira peut-être, que c'étoit quelque maladie epidemique qui regnoit parmi les Egyptiens, & que la peſte ruïna l'armée des Aſſyriens, comme Joſephe le rapporte, mais

ne faudroit-il pas concevoir qu'il y avoit quelque intelligence dans la cauſe de cette contagion pour attaquer preciſement les ainez des familles, & laiſſer les autres? Sans doute la peſte depeuple en peu de temps des Provinces entieres: mais il ne s'eſt jamais veu de tels effects dans moins de vingt-quatre heures; la cauſe qui eſt dans l'air n'attaque pas d'abord tous les hommes qui le reſpirent, ils reſiſtent plus ou moins: ce n'eſt que lors que les corps ſont infectez que la contagion ſe fait & que la maladie a ſes progrez, & il s'en trouve beaucoup dont la conſtitution eſt ſi forte & ſi robuſte qu'elle elude le venin juſqu'au bout. Mais quand on pourroit aiſement rapporter un tel effect aux loix naturelles; les murailles de Jeruſalem auroient-elles peu garentir les habitans d'un air auſſi infecté? Que peut-on penſer de ce qu'on lit dans l'Hiſtoire de Job que Satan comparut devant Dieu avec les Anges bienheureux: n'eſtoint ce-point des êtres ſpirituels? Il y en a qui croyent que cette Hiſtoire n'eſt proprement qu'une parabole: mais les Auteurs les plus celébres n'ont point êté d'une telle opinion. Etoient-ce les affections de l'eſprit qui

s'é-

s'écrierent dans ces deux poſſedez de l'Evangile, Fils de David pourquoy nous viens-tu tourmenter avant le temps? Il y a une infinité d'autres paſſages qui inſinuent l'exiſtence des Anges, & des Demons, qu'il ſeroit trop long de rapporter icy.

Outre les temoignages de l'Ecriture on a encore l'opinion des plus anciens Philoſophes. Qu'auroient-ils entendu par ces êtres ſpirituels, auxquels ils donnoient les noms de Genies quand leur office étoit de proteger les hommes, & de Demons quand ils préſidoient ſur les parties les plus baſſes de la terre?

D'où partoient les reponſes des idoles, ou les oracles? C'étoient ſouvent des blaſphemes, & des impietez. Il y a de la contradiction, & de l'abſurdité de penſer que l'Etre ſupreme puiſſe être oppoſé à lui-même. On ne conçoit pas que la Divinité ayt peu prononcer des paroles qui la deshonnorent, il faut donc conclurre qu'au moins l'Antiquité a crû qu'il y avoit des Intelligences.

Je n'ignore pas que des Auteurs celebres qui ont traité depuis peu des oracles ont fort aneanti les préjugez qu'on avoit en leur faveur : & en effet aprés

avoir ouï leurs raiſons on ſe ſentiroit un grand penchant à croire que ce n'étoit que des jeux, & des tromperies des Payens, ſi d'ailleurs la Revelation ne s'oppoſoit à cette penſée : mais quand il ne faudroit rien croire de ces oracles que l'Antiquité croyoit que les Demons rendoient, cela ne fairoit rien à la queſtion dont il s'agit, & les Demons peuvent exiſter ſans cela.

Il eſt vray que Moyſe, dans ſon Hiſtoire de la creation, ne parle point des Intelligences ; c'eſt peut-être pour cela que pluſieurs s'en font des Divinitez, peut-être eſt-ce encore ce qui a donné lieu à l'erreur des Manichéens qui ſe figuroient deux principes, Dieu & le Diable, faiſant toutefois Dieu l'auteur de tout ce qui eſt bon, & rapportant au Diable tout ce qu'il y a de mauvais. Mais Moyſe inſinuant dans la ſuite les Anges comme executeurs des ordres de Dieu, declare aſſez que ce ne ſont que des creatures.

D'ailleurs nous voyons par nôtre raiſon, & nous l'avons demontré dés le commencement de cet ouvrage, qu'il n'y peut avoir qu'un Dieu qui eſt Createur de toutes choſes, par qui tout ſubſiſte ;

ce-

cependant il ne peut être l'auteur du mal ; tout ce qui eſt, eſt bon en ſoy, ce qu'il y a de mauvais dans les creatures n'eſt rien de réël, le mal eſt une privation, un neant. On trouvera l'occaſion de donner une idée plus étenduë de cecy.

Les Anges donc ne peuvent point avoir leur exiſtence d'eux-mêmes, non plus que les autres creatures, & quelque noble que ſoit leur nature, elle eſt ſortie du neant.

On ne peut point s'aſſeurer poſitivement par les lumieres, de la raiſon qu'il y en eut ; mais qu'il eſt plus raiſonnable de croire qu'il y en a que de croire qu'il n'y en a pas

Mais il faut avoüer qu'on ne peut point s'aſſeurer poſitivement par les lumieres naturelles, de l'exiſtence des Anges. Peut-être l'homme a perdu ſon innocence ; car j'en veux encore douter, & que s'étant ainſi ſeparé de ſon Createur il ne peut point avoir de commerce avec ces Intelligences : s'il pouvoit commercer avec les Anges il pourroit moins douter de leur exiſtence que de celle de l'eſprit des autres hommes ; car les Intelligences ne ſont point unies à des corps qui peuſſent lui impoſer d'abord, & l'empêcher de parvenir à cette connoiſſance d'une ſeule veuë, & par une ſimple apprehenſion de ſon eſprit : mais dans l'état de corruption où l'homme ſeroit

tombé par ſon deſordre, Dieu ne lui donneroit d'evidence entiere & certaine que de ſon exiſtence, & de celle de nôtre ame. Nous ſommes perſuadez de l'ame des autres hommes comme de la nôtre par les raiſonnemens qui ſe ſuivent dans les converſations, comme je l'ay dit : car on ne peut point s'entretenir, & s'entrerepondre aux queſtions qu'on ſe fait dans un diſcours un peu long, ſans qu'on aît les mêmes facultez de penſer. Je dis dans un diſcours un peu long : car quelquefois on peut bien prononcer des paroles machinalement, c'eſt-à-dire par la ſeule habitude qu'on a priſe à les prononcer : mais nous n'avons point d'entretien avec les Anges, & il ſemble, ou qu'ils n'ont nul rapport à nous, ou qu'il n'y en a point, ou que l'homme s'eſt rendu indigne de commercer avec les Intelligences qui ont aſſeuré leur felicité en ſe tenant unies au Createur.

Cependant quoyque noſtre raiſon ne puiſſe point appercevoir les eſprits créés ni directement ni indirectement, c'eſt-à-dire, ni en eux-mêmes ni par d'autres moyens, & par des conſequences ; car il n'eſt pas neceſſaire d'admettre d'autre être pour le gouvernement du monde,

&

& pour la cauſe premiere & efficiente de tout ce que nous voyons, & que nous concevons: quoy que nous ne puiſſions pas (dis-je) prouver evidemment l'exiſtence des Anges, il ne s'enſuit pas qu'il n'y en aît point. Nous trouvons dans l'idée que nous avons du Createur, que ſon pouvoir infini peut avoir créé un grand nombre d'êtres qui nous ſont inconnus, & leſquels ils ne veut point qu'ils ſoient l'objet de noſtre entendement. A plus forte raiſon peut-il avoir créé des intelligences dont nous avons l'idée dans celle qui repreſente un être qui penſe. Nous concevons donc qu'il y peut avoir des Anges, & nous pouvons même avoir en quelque façon l'idée de ce qu'ils ſont. La raiſon ne nous dit pas poſitivement qu'il y en ait, mais elle ne s'y oppoſe pas. Or la foy nous oblige à croire qu'il y en a. Il eſt donc plus raiſonnable de croire qu'il y en a, que de croire qu'il n'y en a pas.

On ſe peut faire une idée des Intelligences ſur celle que l'on a de l'ame.

Et nous nous en pouvons faire une idée, comme celle que nous avons de nôtre eſprit. Ce ſont en effet des eſprits créés comme le nôtre, dont la nature n'eſt point differente de la ſienne.

Nous ne trouvons rien dans l'idée que

nous avons de nôtre ame qui luy ſoit eſ-ſentiel que la faculté de penſer, nou concevons qu'elle ne ſçauroit avoir departies, par conſequent qu'elle eſt indiviſible, ce qui fait le caractere des eſprits.

Mais quoyque nous ne puiſſions point reconnoitre des parties dans l'ame, on a pourtant accoutumé d'y diſtinguer deux facultez, l'entendement, & la volonté. Par la prémiere l'ame apperçoit les objets, par l'autre elle en juge. Comme j'ai à parler encore ſur ce ſujet, je ne m'y étendray pas d'avantage pour le preſent.

Nous pouvons tout de méme diſtinguer ces deux facultez dans les Intelligences, l'une par laquelle elles ſont capables de connoiſſances, par laquelle elles ont l'idée des choſes; & l'autre par laquelle elles jugent, elles veulent, elles deſirent.

Comme les Anges n'exiſtent pas par eux-mêmes, que leur exiſtence eſt dans la volonté du Createur, puis qu'il les a tirez du neant tout comme la moindre creature, nous ne voyons pas qu'ils puiſſent rien avoir par eux-mêmes. Et puis qu'ils tiennent de Dieu leur exiſtence, c'eſt auſſi de lui qu'ils ont leur eſſence.

C'eſt donc Dieu qui leur a donné ces facultez de connoitre, & de vouloir, com-

comme il les a données à l'eſprit de l'homme. C'eſt lui qui les éclaire, comme il éclaire nos eſprits ; il eſt leur lumiere, comme il eſt la nôtre ; c'eſt lui qui leur inſpire leur volonté, leur deſir, leur amour en general. Volonté, mouvement, deſir, amour des éſprits, ce n'eſt qu'une même choſe.

Ces facultez des eſprits n'ont point d'autre objet naturel que Dieu.

De ceci je conclus, premierement, que les Anges ont deu reconnoitre leur Createur au moment qu'ils ont eſté créés, tourner toute leur volonté, tous leurs deſirs vers lui comme l'unique objet de leur amour.

Si l'on prouve une de ces verités, on prouve l'autre : car s'il paroit evident que Dieu eſt le ſeul objet de l'amour des Anges, ils ont deu le connoitre d'abord pour n'être point un moment ſans s'unir à cet objet en le contemplant & l'admirant ; autrement ce ſeroit inutilement que Dieu leur auroit inſpiré cet amour. Or Dieu ne peut rien faire d'inutile. Ils ont donc deu le connoitre d'abord. Il ne faut donc que prouver que Dieu eſt le veritable & l'unique objet des eſprits.

Cette verité ſe prouve fort aiſement de ce que Dieu eſt l'auteur de cet amour ; car Dieu ne peut rien faire qui ne ſoit

ſelon les regles de ſon infinie ſageſſe. Ce ſeroit contre l'ordre ſi Dieu inſpiroit ces deſirs aux eſprits pour les autres creatures qui ſont au deſſous d'eux. Il n'y a donc que lui-même pour qui il les a faits, & pour qui il leur a donné leurs facultez: mais encore la volonté des eſprits ne peut tendre que vers le bien, puis que Dieu la leur inſpire. Et où trouver je ne diray pas un veritable bien, mais un être qui tire quelque bien de ſon fonds que Dieu? Certainement Dieu eſt la ſource de tous les biens, & s'il y a rien de bon dans les creatures, cela vient de luy. Il n'y a point de bien qui ne ſoit de Dieu, cela paroit aſſez evident dans ce que l'on voit dans tout le cours de cet ouvrage. Donc Dieu eſt le veritable & l'unique objet de l'amour des Anges.

Secondement je conclus de ce que Dieu inſpire la volonté en general aux Anges, & de ce qu'il eſt l'objet naturel de cette volonté, que quoy que ce ſoient des êtres bornez (car tout ce qui eſt créé doit avoir des bornes) leur amour pourtant, ou leurs deſirs ſont en quelque façon infinis, puis qu'ils tendent vers l'infinité, puis que leur objet c'eſt l'être infini.

En troiſieme lieu, je conclus que par ces

ces deux facultez les eſprits portent l'image de Dieu. Dieu eſt de tous coſtés infini, & tous ſes attributs ſont illimitez. Cependant ſelon ma maniere de concevoir ſon intelligence & ſa volonté ſont les plus grands caracteres de ſa divinité, & nous donnent la plus haute idée de ſon eſſence. C'eſt dans ſon intelligence infinie que Dieu a connu tout ce qui a été, & qui ſera à jamais ; c'eſt ſa volonté toute-puiſſante qui a donné l'être à toutes choſes.

Qu'il n'y a nulle difference entre les eſprits créés.

Enfin je conclus qu'il n'y a point de difference entre ces eſprits qui compoſent la hierarchie celeſte. Les facultez des uns ne ſont pas plus excellentes que celles des autres ; donc ils ne ſont pas plus les uns que les autres ; puis que l'objet de l'amour de tous les eſprits eſt Dieu lui-même, il faut que la volonté de tous tende vers Dieu. Si la volonté de tous les eſprits tend vers Dieu, l'amour dont tous les eſprits ſont capables, doit être infini ; conſequemment l'un n'en a pas plus que l'autre. Il paroit donc que la volonté eſt une faculté qui eſt egale dans tous les eſprits. Or ce ſeroit inutilement que Dieu auroit donné aux eſprits une volonté egale, s'il ne leur avoit donné un

entendement égal, ce qui ne ſe peut; il n'y a donc point de difference entre les eſprits. Ils ont tous une même origine & étant tous également des ſouffles de l'eſprit de Dieu, ils ſont tous également nobles. Ce nom d'Archange qu'on remarque que l'Ecriture donne à quelques-uns de ces eſprits en quelques endroits; cette ſubordination qu'elle inſinue quelque part parmy eux; ce n'eſt que par rapport à la foibleſſe de nôtre eſprit que l'Ecriture donne ce nom ſelon l'employ auquel le Createur les deſtine; par eux-mêmes, ils ſont tous egaux en dignité de nature.

Les Anges donc étant d'une nature auſſi noble que nous venons de le dire, voyent toutes les creatures au deſſous d'eux, & ne voyent rien au deſſus que le Createur; & ſi Dieu veut qu'ils ayent des rapports à ſes autres êtres, il faut que ce ſoit des rapports dominans. Il ne ſeroit pas de ſa ſageſſe s'il les aſſujettiſſoit aux autres êtres, le plus noble au moins noble. Si donc les eſprits entrent dans l'ordre du monde avec les creatures ſenſibles, ils doivent être au deſſus d'elles & les dominer. C'eſt pour cela que les Anges ſont appellez dans l'Ecriture, des vertus, des puiſſances, des principautez. Ex-

Expliquons pourtant plus au long ce pouvoir des Intelligences, & donnons nous bien garde de leur en donner d'autre que celuy qu'elles tiennent de Dieu : elles ne font même rien que par ſon pouvoir, ou plûtôt c'eſt le pouvoir de Dieu qui fait par elles ce qu'elles font; c'eſt Dieu qui opere tout en toutes choſes.

Ce que c'eſt que le pouvoir des Intelligences.

On ne ſçauroit voir dans l'idée que nous avons du Createur que rien puiſſe s'oppoſer à ſes volontez; on ne doit donc point reconnoitre d'autre pouvoir que le ſien, & ſi l'on obſerve quelque pouvoir dans les creatures, c'eſt à luy qu'il le faut rapporter.

Si les Anges même ne peuvent point s'oppoſer aux volontez de Dieu, ils ne peuvent agir, (ſuppoſé qu'ils agiſſent), que conformement à ſes volontez. S'ils ne peuvent agir que conformement aux volontez de Dieu, leur pouvoir eſt donc dans ſes volontez; c'eſt à dire que leur pouvoir eſt dans le pouvoir de Dieu; car le pouvoir & la volonté de Dieu c'eſt la même choſe, comme on l'a vû. Il me ſemble que cela eſt clair.

De plus nous avons vû, que l'exiſtence des creatures, leur ordre, leur rang ſe rapportent aux volontez conſtantes du Crea-

Createur ; que ce ſont les loix de la Providence qui ſoûtiennent tous les êtres apres les avoir créés : & la creature pourra elle l'oppoſer à cet ordre, ou l'alterer en nulle maniere ? cela n'eſt pas concevable. Quel ſera donc le pouvoir des Intelligences ? Il ſemble que les êtres ſont inutiles, mais c'eſt que Dieu les a bien voulû eſtablir comme les cauſes determinantes de ſes volontez. Il s'eſt bien voulu impoſer à luy-même la loy de remuer les corps quand ils le veulent. Ce ſont des agens libres & qui peuvent vouloir telle ou telle choſe ; & c'eſt là uniquement en quoy conſiſte leur pouvoir, en ce qu'ils ont la liberté de vouloir, c'eſt du moins, comme je le concevrois.

Le Createur daigne donc eſtablir le deſir des Anges comme cauſe occaſionnelle des mouvemens qu'ils cauſent dans la nature, s'ils en cauſent, & ſervir ainſi aux creatures pour manifeſter ſon pouvoir infini en le faiſant comme paſſer des unes aux autres. Voyla quel eſt le pouvoir des Intelligences, on ne voit par tout proprement que ce pouvoir de Dieu.

Sur les principes que nous venons de poſer, il eſt evident que le pouvoir des eſprits doit être en tout ſens celuy du

du Createur. Leurs volontez quoy que cauſes determinantes de celles de Dieu, ne doivent tendre à rien qui ſoit oppoſé à ces loix qui ont fait le monde, & qui ont mis les creatures dans l'ordre où elles ſont.

Car nous avons vû que Dieu n'avoit créé les eſprits que pour luy, qu'il ne leur avoit donné un entendement que pour le connoitre, une volonté que pour s'unir à luy en le contemplant ; & leur capacité d'aymer n'ayant qu'en luy ſon veritable objet, en un mot n'étant faits que pour le connoitre, & pour le ſervir, il eſt viſible que leurs volontez ſe doivent regler ſur celles de leur Createur, par conſequent les loix qui ont formé l'univers demeurent conſtantes dans leur effets comme dans leur cauſe.

Mais la Revelation nous apprend que quelques-uns de ces eſprits ont degeneré de leur origine ; tout ce qui eſt ſorti du neant eſt imparfait ; ces Anges ſe glorifierent en eux-mêmes, & ſe laiſſerent ſeduire à l'amour propre. Malheur à eux & à toutes les creatures qui ſe plaiſent en elles-mêmes, & non pas en Dieu !

Il eſt encore plus difficile de rendre rai-

raiſon de la chute des Anges que de celle de l'homme. Car quoy qu'il ſoit presque inconcevable que l'eſprit de l'homme ayant ſa liberté, ait peu ſe ſeparer de ſon Dieu pour ſe donner aux creatures : cependant la loy qui l'unit au corps l'obligeant à obſerver tous les mouvemens interieurs, & l'engageant à concourir avec cette machine à la conſervation du tout, il ſemble plus probable qu'il pouvoit plûtôt déchoir de ſon état que les Anges que Dieu avoit fait ſeparez de toute matiere.

Idée d'on urroit mer de chute s Anges.

On pourroit, peut être, dire, que comme Dieu en les créant les avoit mis au deſſus des autres creatures, qu'il leur avoit donné du pouvoir ſur tous les autres êtres ſenſibles, qu'il les avoit établis comme les gouverneurs des élemens, & des mixtes, que c'étoit par eux, en un mot, qu'il vouloit bien étendre ſon pouvoir par tout l'Univers, ces Anges ont abuſé de leur autorité, & voyant toute la nature ſoumiſe à leurs volontez, ont rapporté par un faux jugement cette ſoumiſſion des creatures à leurs propres perfections, ne ſe ſouvenant plus du neant dont ils avoient été tirez. Les effets qui ſuivoient toûjours leur volonté

lonté leur faiſant croire que la cauſe en étoit effectivement dans leur pouvoir d'où ils ſembloient ſortir, & ne regardant plus qu'eux-mêmes dans leur adminiſtration, ils ſe ſont revoltez contre leur Maître, & leur Createur. A peu-près comme ces perſonnes qui ayant été commiſes au gouvernement des Provinces, après en avoir gagné les ſujets, ou avoir uſurpé ſur eux un pouvoir abſolu viennent à ſe rebeller contre leur Prince.

Voilà l'idée que je me fairois de la chute de ces eſprits qui ne laiſſe pas d'avoir bien de difficultez. Ne preſumons point d'entrer plus avant dans les decrets de Dieu, n'examinons pas plus loin la maniere dont les Anges ſont tombez, ne recherchons pas trop curieuſement la cauſe de leur chute, tout cela ne nous importe pas; il nous importe ſeulement de ſçavoir qu'il y a des Anges qui n'ont point gardé leur origine, & c'eſt auſſi ce que le St. Eſprit ne nous a pas voulu taire.

Les Anges ayant ainſi degeneré meritoient d'étre aneantis, rien ne peut ſubſiſter dans le monde ſans la volonté de Dieu, & Dieu ne peut pas vouloir le dere-

dereglement, & le deſordre: ces eſprits ſuperbes étant ſortis par eux-mêmes de l'ordre, devoient donc rentrer dans le neant.

Et il n'en eut coûté au Createur que de ceſſer de vouloir qu'ils fuſſent; car puis que leur exiſtence auſſi bien que celle de toutes les autres creatures eſt dans ſes volontez, il eſt viſible que ſi Dieu ceſſe de vouloir qu'ils ſoient, ils ne peuvent plus être.

Mais Dieu ne les a pas aneantis, comme ils le meritoient, ils pouvoient être encore de quelque utilité à ſes deſſeins: lui qui tire la lumiere des tenebres, ſe pourra ſervir de leur malice même pour produire le bien; mais ils ont perdu pour jamais leur felicité. Dieu les repouſſe, & ne veut plus qu'ils l'approchent; puis qu'ils ont ſi indignement abuſé de leurs avantages.

Ils ont encore les mêmes facultez: mais la verité s'eſt retirée pour jamais de leur entendement. Dieu qui eſt la ſaintêté même ne ſe montrera plus à ces eſprits qui ont perdu la leur, & qui ſe ſont ſi malheureuſement corrompus: leur volonté qui ne tendoit que vers le Createur n'aura plus d'autre objet que le neant, car

car ils ne voudront plus que le mal. C'eſt un étrange effet du peché, il ne reſte nul trait de l'image de Dieu dans ces eſprits, toutes leurs lumieres ſe ſont changées en tenebres, leur amour pour le ſouverain bien en des deſirs malins, & pernicieux: la felicité dont ils joüiſſoient par la poſſeſſion de ce bien eſt la triſte conſolation de nuire aux creatures, & de ſe faire des compagnons de leurs miſeres.

Que les Demons n'ont peu cauſer nul trouble dans la nature.

Mais quelque corrompuë que ſoit leur nature, quelque enclins qu'ils ſe ſoient trouvez au mal depuis leur chute, il n'a pourtant pas eſté en leur pouvoir de cauſer nul trouble, ni de rien changer dans le monde; & cet orgueil qu'ils ont témoigné en s'attribuant ce pouvoir dont ils n'étoient que comme les diſpenſateurs, ne les en a pas en effet rendus les maîtres; ils perdirent au contraire celuy-là même qu'ils avoient; ils ne furent plus les cauſes determinantes des volontez, ou du pouvoir de Dieu, en quoi conſiſtoit auparavant tout le leur; ils n'étoient les cauſes determinantes des volontez ou du pouvoir de Dieu que parce que Dieu vouloit bien agir quand ils le vouloient, ſuppoſé qu'ils euſſent reſté dans l'ordre, &

que leurs volontez euſſent eſté conformes aux ſiennes. Mais on ne conçoit pas que Dieu aît voulu agir par les volontez de ces eſprits lors qu'ils ont eſté dereglez, & qu'ils ſont ſortis de l'ordre, parce que Dieu ne peut pas vouloir agir contre les regles de ſa ſageſſe, comme on l'a dit ſouvent: la volonté des Demons eſt donc ſans effet, leurs deſirs ſont vains, & tous leurs efforts inutiles. Voilà en peu de mots, ce qu'il faut concevoir des Anges, & des Demons ſelon mon ſens. Les Intelligences qui n'ont point dechû de leur origine, ne peuvent s'occuper que de leur Createur, leurs deſirs ne peuvent que ſe regler toûjours ſur les volontez de leur divin maître, ils jouïſſent d'une felicité conſtante, en rempliſſant leur devoir qui leur aſſûre, & leur confirme la poſſeſſion du ſouverain bien.

Pour ces eſprits ſuperbes qui ſont ſortis du leur, ils n'y peuvent plus rentrer, ils ſont, comme je viens de le dire, exclus pour jamais de la preſence de Dieu. Dieu les auroit même aneantis ſans qu'il les reſerve pour être les inſtrumens de ſa juſtice: mais il n'y a encore rien dans le monde qui arme ſa colere, tout y eſt bon, tout y eſt encore dans l'ordre

à la reſerve de ces eſprits malheureux. Les élemens, les mixtes inanimez, les plantes, les animaux ſont des êtres qui ſont purement paſſifs en eux-mêmes, ſi l'on en excepte l'homme que nous avons mis au nombre des animaux; mais nous ne l'avons point encore regardé comme étant dans le monde. Tous ces êtres ne ſont que de la matiere toute pure, que le Createur façonne, & remue comme il lui plait. Or il y auroit de la contradiction que la Divinité s'irritât contre ſes propres operations. Les effets des Demons ſont donc encore inutiles dans la nature, & les loix qui ſoutiennent le monde reſtent inebranlables.

CHAPITRE VI.

De l'Homme.

Creation de l'homme.

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'on appelle l'homme le petit monde. C'eſt en effet un abregé de toute la nature. Il n'y a qu'eſprit, & matiere dans cette vaſte étendue de l'univers, & l'homme eſt un compoſé de tous les deux.

Aprés que le Createur eût façonné une portion de matiere, & qu'il luy eût donné la forme du corps de l'homme, il ſoufla en lui un eſprit de vie, & ainſi l'homme ſe trouva fait à l'image de Dieu.

Il ne faut pas s'imaginer que Dieu ſoufle à la maniere des animaux; ne croions pas non plus que nôtre ame ſoit une vapeur, quelque air ſubtil, & delié: de quelle maniere que Dieu tourne la matiere, quelque degagée, & ſubtile qu'il la rende, c'eſt toûjours de la matiere, c'eſt à dire, un être étendu en longueur, largeur & profondeur, qui n'eſt capable

que

que de mouvemens, & de figures. L'ame eſt bien autre choſe, elle eſt capable de connoiſſances, & de deſirs, elle participe à la ſouveraine raiſon, comme les Intelligences. Ainſi elle devoit être produite par une nouvelle creation, ſon origine eſt d'enhaut, & c'eſt ce que ſignifie ce ſoufle divin. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce ſoit quelque écoulement, quelque portion de la Divinité, comme l'ont revé quelques Philoſophes. Dieu n'eſt pas un tout qui ſe partage, l'ame eſt un eſprit de la même nature que tous les eſprits créez. Dieu l'a tirée du neant par ſa volonté toute-puiſſante, comme il en avoit tiré la matiere; mais il l'a faite égale aux Anges en lui donnant les mêmes facultez. C'eſt auſſi ce que le Prophete inſinue quand il dit que Dieu a fait l'homme un peu moindre que les Anges: car s'il n'eſt qu'un peu moindre que les Anges, n'y ayant que ſon corps qui le puiſſe avilir, il eſt evident que ſon ame va du pair avec les Intelligences. C'eſt encore ce qu'inſinue cet Ange qui refuſe d'être adoré de St. Jean, parce, lui declare-il, que c'eſt ſon compagnon de ſervice.

Dieu avoit donc fait l'homme au commen-

mencement eſprit, & corps auſſi parfait qu'il peut être, & il pouvoit s'aſſeurer d'une vie toûjours heureuſe, s'il n'avoit pas imité les Demons, en ſe ſeparant de ſon Createur. Dés le moment qu'il perd ſon innocence, les facultez de ſon eſprit ſe corrompent aprés les creatures. Ce n'eſt plus ce prémier ouvrage de Dieu, tout étoit beau, le peché l'a entierement effacé. Mais comme il change, tout change auſſi à ſon égard. Il perd ſa felicité en perdant ſont innocence, tout ſe revolte contre lui, il devient comme les animaux ſujets aux ſecouſſes des élemens, & des mixtes; & cette vie qui devoit être toûjours heureuſe auſſi bien qu'innocente eſt expoſée à un changement terrible, dans le peril d'être convertie en une affreuſe, & eternelle mort.

Mais comme la Providence qui veille generalement ſur toute la nature, veille d'une façon particuliere ſur l'homme, il eſt neceſſaire que nous nous arrétions plus long temps ſur ce chef d'œuvre du Createur. A la bonne heure que nous ignorions les ſecrets reſſorts du mechaniſme du monde, cela ne nous regarde gueres. Il n'importe pas que nous nous penions, & donnions la torture à nos eſprits

eſprits pour penetrer dans tous les differens rapports qui uniſſent les creatures. Nos ſens nous en decouvrent aſſez pour nous exciter à admirer la cauſe de ces merveilles, & à adorer l'Etre ſupreme qui a tout fait, & qui a tout mis dans ce bel ordre. Mais il eſt trés neceſſaire de nous bien connoitre nous-mêmes ; il nous importe beaucoup d'avoir une idée la plus parfaite qu'il ſe peut, des rapports que nous avons au Createur, & de ceux que nous avons aux creatures. C'eſt le ſeul moyen qui depend de nous, qui puiſſe mettre nôtre eſprit dans une ſituation à pouvoir remplir ſon devoir envers Dieu, & envers le monde.

J'ai dit en parlant des animaux que Dieu en avoit créé chaque éſpece par une volonté poſitive, & particuliere ; la matiere n'étoit pas capable par elle-même de prendre de telles formes, & il faloit des mouvemens plus determinez, que le mouvement en general, pour les produire ; & j'ai compris parmi les animaux le corps de l'homme. Dieu lui a donné la forme en le tirant de la matiere, de la même maniere qu'il l'a donnée à ces autres machines mouvantes.

Quand une fois Dieu eût façonné le

corps de l'homme, il créa enſuite ſon eſprit par vouloir qu'il fut : car c'eſt ainſi que Dieu a donné l'être à toutes choſes. Sa volonté c'eſt ſon pouvoir, comme on l'a dit ſouvent : il tira donc l'ame de l'homme du neant par ſa volonté toute-puiſſante, & l'unit au corps.

Mais il faut conſiderer en peu de mots, ces deux êtres qui compoſent l'homme, & examiner les diſpoſitions qu'ils ont en eux-mêmes, avant que d'aller plus loin.

Les rapports que ſon corps a à la matiere ſubtile, & qu'il a les mêmes inſtincts qu'un autre animal.

Pour ce qui regarde la ſtructure de ſon corps, excepté ſa forme exterieure, il eſt tout fait comme le corps d'un animal parfait. La fluidité & les mouvemens des ſucs qui circulent dans ſes vaiſſeaux, ſe rapportent au mouvement en general, tout de même que les mouvemens de ceux qui roullent dans ceux des animaux; & nous pouvons tirer les mêmes conſequences de ces relations, que nous avons tirées en parlant des animaux, c'eſt à dire, qu'autant que ces rapports durent, le ſang ne perd point de ſon mouvement de circulation ni de fermentation, d'ou il s'enſuit que les particules les plus dégagées s'en exaltent inceſſamment aux parties ſuperieures, ou ce qu'il y a encore

de

de plus fin, & de plus ſubtil s'en filtre dans les pores du cerveau, & de là ſous le nom d'eſprits animaux, ſe repand par tout le ſyſteme nerveux dans les parties de la machine, & que par conſequent la machine eſt toûjours dans quelque mouvement: mais que c'eſt un mouvement d'équilibre, puis que chaque muſcle dans l'homme a ſon antagoniſte, comme dans les animaux, & que pour produire des mouvemens ſenſibles, il faut que quelque cauſe determine une plus grande affluence d'eſprits dans un muſcle que dans un autre.

Les mêmes cauſes qui agiſſent ſur les animaux, agiſſent ſur l'homme; elles ſont tout de même internes ou externes; elles peuvent venir du dedans, chatouiller, ou irriter quelque partie interieure de la machine, & produire ces mêmes ſentimens, en quoy nous avons dit que conſiſtoit l'inſtinct des animaux, ou venir du dehors, & ce ſont tous les objets ſenſibles qui viennent ſecouer nos ſens. Les commotions des ſens ſe communiquent au cerveau dans le tiſſu duquel ſe font les ſenſations, & où eſt le ſiege de l'imagination, & de la memoire corporelle, comme on l'a dit des animaux par la communica-

tion des nerfs qui vont aux organes des ſens avec ceux qui ſe repandent dans les parties interieures, & ceux qui vont aux parties muſculeuſes pour le mouvement de la machine, les ſentimens ſe manifeſtent, c'eſt-à-dire, que par là on obſerve dans l'homme tous les inſtincts, celui de ſe conſerver, de ſe perpetuer, tout comme dans les animaux &c. On remarque dans l'homme tous les mouvemens auxquels les animaux ſont pouſſez par ces inſtincts; car le corps de l'homme n'eſt pas moins compoſé que celui d'un animal; tellement que ſi nous ne conſiderions dans l'homme que les differens mouvemens dont il eſt capable, ſi nous ne concevions autre choſe en lui que ces mouvemens, ce ſeroit ſans nulle neceſſité, & ſans nul fondement que nous le voudrions diſtinguer des brutes.

Qu'outre les inſtincts il y a un etre intelligent en nous.

Mais je ſens quelque choſe en moy qui connoit, qui juge, qui raiſonne, qui penſe, que je ne puis point rapporter à la machine, quelque art, & quelque induſtrie qu'on puiſſe imaginer dans ſa fabrique. En effet de quelque maniere qu'on s'imagine que nôtre corps eſt conſtruit, c'eſt toûjours de la matiere rangée differemment, dont l'eſſence n'eſt

autre

autre choſe que l'extenſion en longueur, largeur, & profondeur. Quelque figure quelque mouvement, quelque modification qu'on donne à la matiere, on n'y comprend jamais rien d'approchant à la faculté de penſer. Quel rapport y peut-il avoir entre de la matiere, quelque déliée qu'on l'imagine, du mouvement local, des figures; & des connoiſſances, & des deſirs. Il y a donc un être intelligent en nous diſtinct de la matiere.

Je ſens de plus qu'il faut que cet être ſoit dans tous les ſens à la fois. Cela eſt certain; puis que nous jugeons de toutes les ſecouſſes qui ſe font ſur les organes des ſens dans le même inſtant; & il ne ſerviroit de rien de dire, que tous les ſens ſe communiquent au cerveau, & que tous les ſentimens aboutiſſent là comme à leur centre; car que ce ſoient les eſpeces qui s'impriment dans le cerveau, comme Ariſtote l'a établi, que ce ſoient des traces, comme Mr. Deſcartes l'a voulu, que ce ſoient les impreſſions faites dans les fibres du cerveau, comme je l'établis, & que cela eſt conforme à l'œconomie des humeurs, & des eſprits, & à la conſtruction du cerveau, & de toute la machine de l'homme, comme je l'ai

l'ai fait voir en parlant des animaux ; car la diſpoſition de nôtre corps eſt par tout la même que dans un autre animal, qu'on prenne (dis-je,) laquelle on voudra de ces opinions, les ſentimens dans les organes ſeront l'occaſion de ces eſpeces, de ces traces, de ces impreſſions dans le cerveau, mais il faut que ces impreſſions ſe faſſent ſur differentes fibres du cerveau ſelon l'organe. Qui jugera de ces impreſſions? Seront-ce les eſprits animaux qui les font? Mais il faudroit que les mêmes eſprits animaux qui ſont excitez dans le nerf optique, par exemple, & qui font des impreſſions ſur les fibres du cerveau qui ſont les productions de ce nerf, & qui en jugeroient, fuſſent encore dans celles qui ſont les productions de l'organe de l'ouïe, de l'odorat, en un mot de tous les ſens dans le même temps pour en juger, ce qui implique contradiction ; car un corps ne ſçauroit être en pluſieurs endroits dans le même temps. Qu'on ſuppoſe une matiere encore plus ſubtile que les eſprits animaux ; & on n'y trouvera pas mieux ſon compte : car ſi elle eſt dans l'organe de la veuë, ou dans les fibres nerveuſes qui emanent de cet organe, on ne la concevra jamais dans le même

même temps dans un autre endroit. On peut raiſonner de même ſur les traces de Deſcartes, & les eſpeces d'Ariſtote; & ce raiſonnement demontre clairement qu'il y a un être intelligent en nous qui n'eſt point materiel, en qui on ne conçoit point de parties, qui eſt indiviſible.

Les facultez de l'ame

Mais quoy-que nôtre ame n'ait point de parties, on y diſtingue pourtant deux facultez, l'entendement, & la volonté; la premiere par laquelle elle apperçoit les idées des choſes, & la ſeconde par laquelle elle juge de ces idées; car l'ame ne juge des choſes qu'en s'appliquant, qu'en faiſant uſage de ſa volonté.

L'union de l'ame avec le corps.

Comme on ne voit nul rapport entre ces deux êtres que nous venons de conſiderer, les Philoſophes ſe ſont long temps travaillez pour trouver le lien qui les unit. Quelques-uns ſe ſont imaginez que c'étoient les parties les plus ſubtiles du ſang, ce qu'on appelle eſprits animaux, qui font cette union de nôtre eſprit avec le corps: comme ſi ces particules du ſang pour être ſubtiles, & deliées, n'etoient pas toûjours de la matiere, & comme ſi par conſequent, il n'y avoit pas les mêmes diſproportions entre ces

eſprits

eſprits animaux, & nôtre ame qu'il y a entre des êtres corporels, & des êtres intelligens.

Certainement nous ne voyons que le pouvoir immediat du Createur qui puiſſe faire un compoſé de deux êtres ſi differens. Aprés avoir donc donné l'exiſtence & l'eſſence à l'ame, Dieu a voulu poſitivement qu'elle s'unit avec le corps pour en faire l'homme.

Le ſiege de l'ame. Il y a pluſieurs opinions ſur le ſiege de l'ame que je ne rapporteray pas. Comme les eſprits n'occupent point de lieu, on ne peut point indiquer de parties de nôtre corps, où l'on puiſſe dire que l'ame reſide preferablement aux autres. Mais comme l'on peut dire qu'un eſprit eſt dans le lieu d'où il manifeſte le plus ſes operations, j'oſe dire que le cerveau eſt le ſiege de l'ame; premierement, parce que c'eſt auſſi celui de l'imagination, & de la memoire: ſecondement, parce que c'eſt le rendez-vous de tous les ſens: en troiſieme lieu, parce que les nerfs & les eſprits qui ſe meuvent dans ces nerfs, tirent de là leur origine. Ainſi l'ame imagine dans le cerveau, c'eſt là qu'elle void, entend, &c. C'eſt là où elle peut appercevoir tout ce qui ſe paſſe dans la ma-

machine: car les nerfs étant les organes des ſentimens, ils ne reçoivent point de ſecouſſes de la part des objets externes; nulle vapeur interieure ne les irrite, que cela ne ſe communique au cerveau.

L'ame doit avoir naturellement un empire ſur le corps.

Je puis dire ici de nos eſprits, ce que j'ai dit dans le chapitre precedent touchant les Intelligences, que Dieu ſuivant toûjours les regles de ſa ſageſſe, ne peut les faire entrer dans l'ordre du monde ſans leur donner des rapports dominans ſur les autres creatures. Il n'a peu unir des eſprits à de la matiere ſans les en faire les maîtres; nôtre ame doit donc avoir un pouvoir ſur nôtre corps. Auſſi ſentons nous que nous avons le pouvoir de determiner les courſes des eſprits animaux, de mouvoir la machine, de ſuſpendre la determination de ces eſprits, & d'arrêter le mouvement du corps.

Mais il faut ſe faire la même idée du pouvoir que l'ame a de mouvoir la machine, que nous nous ſommes fait du pouvoir que les Intelligences auroient de cauſer des mouvemens dans la nature. Nous ne concevons pas que l'ame puiſſe être la cauſe efficiente de ces actions qu'elle veut produire, & qui effectivement ſuivent de ſa volonté, car elle ne connoit

pas

pas même comment elle les produit ; ceux qui remuent le mieux les parties de leur corps, n'ont nulle idée du fuc nerveux, des esprits animaux, ni des muscles qui servent à ces mouvemens. Dieu seul en est la cause efficiente, c'est-à-dire que Dieu a bien voulu s'imposer celle loy de remuer actuellement quelque partie de nôtre corps, quand nous le voulons.

Qu'elle en a deu avoir aussi sur ceux qui l'environnent.

De ce que l'ame a deu avoir du pouvoir sur le corps auquel elle est unie, il s'ensuit qu'elle en a deu avoir aussi sur tous les corps auxquels celui auquel elle est unie, a rapport : sans celui-ci celui-là seroit inutile, cela est evident ; car si elle n'étoit maitresse des corps qui environnent celui qu'elle anime, si elle ne pouvoit moderer ou arrester les secousses que les objets sensibles font à toute heure sur le corps, elle seroit donc maitrisée par ces secousses, elle ne seroit pas la maitresse de son corps, elle en seroit l'esclave. L'esprit de l'homme a donc deu avoir du pouvoir sur les corps qui l'environnent, tout de même que sur celui auquel il est uni.

Explication de ce pouvoir.

Mais ce pouvoir n'est toûjours que le pouvoir de Dieu. Dieu a bien voulu s'impo-

imposer la loy d'arrester ou de detourner ailleurs tous les objets qui auroient peu causer des secousses trop violentes à l'homme; la volonté de l'homme le determinant à cet effet, comme pour les mouvemens de sa machine, l'ame ne peut pas vouloir que le corps souffre des secousses trop violentes de la part des autres corps; car il est clair que le Createur ne l'a unie au corps que pour concourir avec lui à la conservation du tout: si bien que l'homme ne pouvant ne pas vouloir dominer sur les creatures qui ont rapport à lui, & concevant que la sagesse de Dieu ne peut pas permetre que cette volonté soit sans effet, l'homme se trouve ainsi le maître de toute la nature.

Que l'ame doit s'occuper de Dieu.

Quoy que l'office de l'ame par rapport à son union avec le corps, soit d'observer ce qui se passe dans la machine, cela ne la doit pas empêcher de diriger ses facultez vers le Createur pour qui elles lui sont données, quoy qu'il lui soit permis d'observer les creatures. C'est le Createur seul de qui elle doit s'occuper, elle doit contempler Dieu dans les creatures, l'admirer, & l'aymer dans les creatures; en un mot elle ne doit fixer son entendement qu'à cet objet, & ses de-

desirs doivent toûjours tendre vers lui. Cela resulte de ce qu'on a dit, qu'il n'y a nul rapport entre des esprits, & des corps, que les objets sensibles ne peuvent point être les objets des facultez de nos ames, que c'est Dieu seul pour qui elles sont faites. Aussi est-ce pour cela particulierement que Dieu a fait cette loy qui donne à l'homme du pouvoir sur tous les êtres sensibles auxquels il peut avoir rapport, afin que par là il peut rester dans la situation où il l'avoit créé.

Et puis que dans cette idée que nous avons de l'état où Dieu a créé l'esprit de l'homme, dans l'idée même de l'ordre en general, nous trouvons qu'il doit conformer ses volontez à celle de Dieu comme les Intelligences, il est visible que les instincts de la machine se doivent conserver; les sentimens naturels sont inalterables, puis que ce sont les loix de la Providence qui les ont établis.

Que son union avec le corps ne doit point alterer les instincts de cette machine.

L'esprit n'a donc qu'à observer ce qui se passe dans la machine pour arrester les mouvemens trop violens que les objets y pourroient exciter, du reste elle doit la laisser à ses propres penchans, & remplir son devoir en se tenant uni à Dieu.

Et

Et dans cet état l'homme n'eſt point troublé dans les rapports qu'il a à Dieu. Comme ces facultez ne lui ſont données que pour ſe diriger vers le Createur, il falloit qu'il fut maître de ſon corps, & & de ceux auxquels cette machine a rapport; car autrement étant obligé d'être attentif à tout ce qui s'y paſſe, puis qu'elle eſt à tous momens expoſée à des ſecouſſes violentes, ſes facultez auroient été captives, & abſolument detournées de leur devoir: mais par ce pouvoir qu'on ſuppoſe qu'il doit avoir en ſortant de la main du Createur, il eſt libre entre Dieu, & les creatures; il peut ſe tenir uni à Dieu en le contemplant, ou s'arrêter ſur les objets ſenſibles. Il faloit auſſi qu'il peut ſe tourner du côté des creatures; car ſans cela il n'auroit pas peu obſerver ce qui ſe paſſoit dans ſon corps, mais il peut ne pas s'arrêter là, il a du mouvement pour aller plus loin, & il peut encore ſe tenir à ſon Createur; puis qu'il a le pouvoir d'arrêter tous les mouvemens que les objets externes peuvent exciter dans ſon corps, & qui allant un peu trop loin, auroit peu trop long-temps occuper ſon amour, & lui faire oublier ſon devoir.

Que c'étoit là l'état de l'homme juſte.

Voilà comme on conçoit l'état du premier homme auſſi long-temps qu'il fut juſte : état heureux en toute maniere. C'étoit pour lors qu'il pouvoit ſe dire avec raiſon combourgeois des cieux ; il joüiſſoit ſur la terre de tous les avantages du Ciel ; Il avoit les mêmes privileges que les Anges ; il poſſedoit comme eux le ſouverain bien par le libre accez qu'il avoit auprés du Createur, & ce bonheur luy dureroit encore, s'il n'avoit pas dechû de cet état.

Comment il a dechû.

Comme je ſuis trés-perſuadé que l'homme a degeneré de ſon origine, & que j'en donneray des raiſons trés-convaincantes, je me ſerviray de l'Hiſtoire que Moyſe nous donne de ſa chute ; il n'importe pas quel ſens on donne aux circonſtances que ce Legiſlateur rapporte. Il eſt toûjours vray que l'homme n'eſt pas le même qu'il étoit en ſortant des mains de ſon Createur.

Cette creature donc fut à l'eſprit malin un objet de jalouſie. Le Demon dont les efforts avoient été juſqu'alors inutiles, trouve en elle un ſujet capable de recevoir ſes impreſſions. Les autres creatures n'agiſſent pas par quelque liberté qu'elles ayent en elles-mêmes. Il n'y a

point

point d'autre intelligence qui regle leurs actions que celle de Dieu ; conſequemment les Demons ne pouvoient rien ſur elles : mais l'homme à qui Dieu avoit donné une raiſon libre pour agir, eſt ſeul capable de determiner ſa volonté à des mouvemens que l'eſprit malin lui va inſpirer.

Dieu aprés avoir créé l'homme, l'avoit placé dans un pays diſtingué de tous les pays de la terre : l'Ecriture le repreſente comme un jardin arroſé de quatre fleuves, orné de toute ſorte des plantes, d'arbres qui portoient toute ſorte de fruicts, dont il pouvoit tirer ſans peine ſa nourriture. Il avoit tout à ſa liberté ; Dieu ne ſe reſerva qu'une eſpece de fruict dont il ne voulut pas qu'il mangeat ; il ne lui fit ſans doute cette deffence que pour mettre ſon obeiſſance à l'épreuve. Le Tentateur vient qui veut l'entrainer dans ſa rebellion pour l'enveloper enſuite dans ſa perte ; cet eſprit corrompu qui ne peut plus former que des jugemens oppoſez à la verité, lui perſuade le contraire de ce que Dieu lui avoit deffendu. Pourquoy Dieu vous a-t-il fait cette deffence ? leur dit-il, en parlant à Eve, comme la plus foible ; ce fruict n'eſt pas un poiſon,

vous ne mourrez nullement, vous ſerez au contraire comme des Dieux, independans, heureux en vous-mêmes, ſages en vous-mêmes, vous ſçaurez le bien & le mal; rien ne vous ſera impenetrable. Eve étant gagnée, aprés avoir mangé de ce fruict, en preſente elle-même à ſon mary qui par complaiſance, & par l'exemple de ſa femme entre dans le ſentiment du Tentateur.

Dès lors Dieu revoque la loy qu'il s'étoit impoſé de ſuſpendre la communication des mouvemens en ſa faveur. Les corps qui l'environnent ne ſe détournent plus pour luy dans ſon action, il perd tout ſon pouvoir en perdant ſon innocence. Il pouvoit arrêter les mouvemens les plus violens, il ſe reſſent à l'heure qu'il eſt des moindres ſecouſſes, ſes ſens même, & ſes paſſions le tyranniſent, il eſt devenu l'eſclave de ſon corps, lui qui en étoit le maître.

Tout ce que nous pouvons decouvrir, de la cauſe de la chute du premier homme; c'eſt que ſon eſprit étant libre, & comme balancé entre Dieu, & le monde; il le detourne du Createur vers les creatures, & voilà comment l'homme eſt ſorti de l'ordre où Dieu l'avoit mis d'abord. N'al-

N'allons pas plus avant dans une matiere qui nous eſt cachée, n'examinons pas plus loin la cauſe de cette chute. L'Ecriture ne nous en dit pas d'avantage, elle nous apprend que l'homme s'eſt laiſſé ſeduire au Diable, qu'il a peché; qu'il eſt ſorti de l'ordre, & qu'il ne peut point engendrer des enfans qui ne ſoient hors de l'ordre, & pecheurs comme lui.

Raiſon demonſtrative du deſordre de l'homme ſans le ſecours de la revelation.

Et ceci n'eſt pas au deſſus de nôtre raiſon, ce me ſemble. Les lumieres naturelles nous font comprendre le deſordre dans lequel l'homme eſt tombé, & dans lequel il a laiſſé ſa poſterité. Il faut accorder les ſens des Ecritures, comme je l'ai dit, avec nôtre raiſon, autant qu'on le peut; car c'eſt d'une tres-grande utilité pour nous confirmer dans ce que nous devons croire d'ailleurs.

Ainſi quoyque nous ne concevions pas la cauſe du peché originel dans toutes ſes circonſtances, qu'il nous ſoit impoſſible de comprendre que l'eſprit de l'homme qui n'avoit originairement de volonté, de mouvement, d'amour que pour Dieu, ait peu ſe laiſſer ſeduire au Demon pour ſe donner volontairement aux creatures, nous ne pouvons pourtant

pas douter de cette verité ; ſi nous avons une idée diſtincte du peché, & du deſordre de l'homme. On ne peut point douter de la cauſe, quoy qu'on ne la voye point, quand on voit ſes effets. Voici donc comment on conçoit ce deſordre, & qu'on conçoit même qu'il faut neceſſairement que ce deſordre ſoit arrivé, qu'on le conçoit, dis-je, par les ſeules lumieres de la raiſon & ſans avoir recours à la revelation

Il faut encore reflechir en peu de mots ſur ces deux êtres qui compoſent l'homme. On a vû ce que c'eſt que ſon ame; c'eſt-à-dire, un être qui penſe, un être intelligent, un être capable de connoiſſances, & de deſirs; nous voyons quels rapports cet être a au Createur; car puis que c'eſt un eſprit, ſes facultez ne doivent point avoir naturellement d'autre objet que lui ; c'eſt uniquement par là que les eſprits ſubſiſtent dans le monde, & nous ne concevons pas que Dieu ait mis nuls rapports entre eux, & les creatures ſenſibles, deſquels depende leur ſituation, on par leſquels ils puiſſent ſe ſoûtenir dans leur rang, comme on voit qu'il en a mis dans les êtres corporels des uns aux autres, ſans leſquels ils ne ſubſiſteroient point,

point, & qui donnent à chaque creature ſon lieu le plus naturel.

Nôtre ame n'a donc nul rapport aux creatures corporelles, comme je l'ai déja dit; ſon rang eſt avec les eſprits, & ſi la loy de Dieu l'unit au corps, c'eſt ſeulement pour obſerver ce qui s'y paſſe. Mais cette union ne nous fait voir nul rapport qu'elle ait à ce corps, qui ſerve à la tenir dans l'ordre où Dieu l'a créée; encore moins conçoit-on qu'elle en ait aux autres corps auxquels elle n'eſt pas unie. Il ne lui peut point arriver de changement phyſique, c'eſt un eſprit; elle n'a pas beſoin de reparer ſa ſubſtance; la loy de la communication des mouvemens n'a point de pouvoir ſur elle; elle eſt indiviſible; les eſprits ne croiſſent point, ne ſe multiplient point; en un mot nous voyons dans l'idée que nous avons de leur nature, que Dieu les fait exiſter independemment de toutes les autres creatures, cela eſt evident à quiconque y apporte de l'attention.

Nous avons l'idée du rang que tient nôtre corps dans le monde dans celle que nous avons du corps d'un autre animal. Tout ce qu'il y a en lui n'eſt que matiere, c'eſt une machine mouvante, mais qui

conſiderée en elle ſeule, & ſans avoir égard à l'ame, ne ſe remue que par les impulſions des cauſes externes, & par les impreſſions que l'Auteur de la nature lui a données, comme aux autres corps animez en les formant. Dieu fait dependre ſon exiſtence des rapports qu'il a mis entre lui, & les autres creatures ſenſibles. Il ſe nourrit, il croit, il ſe conſerve, il ſe perpetue par là; tous les ſentimens naturels ſe font en lui, comme dans les autres animaux, c'eſt-à-dire, par les ſeules diſpoſitions de ces parties; & par les rapports qu'il a aux autres corps qui l'environnent.

Sur ce principe, tous les mouvemens qui ſe font purement par nôtre corps, ont leur but comme ceux des autres machines vivantes. Ils ne ſe font pas indifferemment, & ſans quelque determination. Il ne doit ſe porter, par exemple, à prendre que les alimens qui lui ſont propres, & ſeulement lors que la faim, & la ſoif ſe reveillent dans l'eſtomac. Or ce deſir de manger ne s'excite que lors que les levains ſe trouvent exaltez dans ce viſcere, & en ſecouant, & chatouillant les fibres nerveuſes, comme on l'a vû. Il faut raiſonner de même de tous

les

les autres ſentimens naturels; ce ſont des impreſſions de la machine qui ne peuvent ſe faire reſſentir que dans leurs temps, & dans les beſoins.

Preſentement voyons ſi ces deux ſortes d'êtres ſe conſervent dans cet ordre que nous venons de voir, & s'ils n'ont pas degeneré de cet état.

Premierement, pour ce qui eſt de l'ame, il eſt certain qu'on ne ſçauroit concevoir que dans la premiere inſtitution ſes facultez ne deuſſent ſe diriger vers le Createur, l'ame ne devoit originairement avoir de l'amour que pour Dieu, ou du moins devoit rapporter l'amour qu'elle avoit pour les creatures à ſon Createur; je ne croy pas que perſonne ne tombe d'accord de cette verité.

Mais ne diroit-on pas que c'eſt ſeulement pour les objets ſenſibles que Dieu a créé nos eſprits? Dieu eſt-il bien à l'heure qu'il eſt, l'unique objet de l'amour de nôtre ame. Tout le monde ne ſent que trop que nous lui preferons les objets les plus vils, nous nous faiſons des idoles des creatures les plus indignes de nôtre amour; & rapportant par un faux jugement aux objets de la terre le pouvoir de nous nuire, & de nous aider, nous

nous leur ſacrifions les facultez de nos ames.

En ſecond lieu par ce que nous concevons de la fabrique, & de la conſtitution de nôtre corps, toutes ſes actions doivent avoir leurs heures, & leur temps; puis qu'elles dependent de certaines proportions que la Providence a mis entre lui, & les autres êtres, en un mot elles doivent être naturellement reglées; puis que c'eſt Dieu lui-même qui les produit.

En effet quoy que ces impreſſions naturelles ayent receu quelque atteinte par le peché, il y reſte pourtant des caracteres de cette juſteſſe avec laquelle Dieu les a faites, qui nous font ſentir qu'elles doivent avoir leur temps, qu'elles ne s'éveillent par elles-même que dans le beſoin, & qu'il n'y a que les objets qui ſont en proportion, qui les puiſſent determiner.

Mais peut-on dire preſentement que les mouvemens qui ſuivent de ces impreſſions de nôtre machine ſe font dans les regles, que les inſtincts ne paroiſſent pas du tout dereglez? L'homme n'a-t-il pas en mille manieres de ces ſentimens naturels? Qu'on compare les actions

actions des bêtes avec celles dont il eſt capable par ſon corps; car il va par de ſemblables reſſorts, & il eſt determiné par la même loy, c'eſt-à-dire par le mouvement en general, à produire ſes mouvemens particuliers; qu'elle difference n'y trouvera-t-on pas? Les bêtes ſe portent-elles à manger ou à boire, ſans aucun ſentiment de faim ou de ſoif? Prennent-elles plus d'alimens qu'il ne leur en faut? Se crevent-elles de viande? Chaque eſpece de bête a ſa nourriture propre. Un Bœuf ne devore pas les cadavres; un Chien ne va pas paître les herbes. Mais par l'abus que l'homme fait des creature, on ne connoit plus quels ſont les alimens naturels; il faut lui épargner la honte de parcourir les autres ſentimens de la nature dont il fait un uſage abominable. On avouë, dira quelqu'un, que les actions de l'homme ne paroitroient pas dans l'ordre s'il faloit les rapporter ou à l'ame toute ſeule ſans la participation du corps, ou au corps ſans la participation de l'ame; mais comme on les doit rapporter à l'homme tout entier, c'eſt-à-dire, à l'ame & au corps unis enſemble, elles ne laiſſent pas d'être reglées. C'eſt cette union de l'ame, &

du

corps qui les produit. Or la volonté de Dieu étant la cauſe de cette union, & Dieu ne pouvant rien vouloir qui ne ſoit dans l'ordre, comme on l'a établi; il eſt clair que les actions de l'homme ſont dans l'ordre, qu'elles qu'elles nous paroiſſent, & quelles quelles ſoient; puis qu'elles ſe font en conſequence de cette union que Dieu a fait par une volonté poſitive

Sans doute que Dieu ne peut rien faire qui ne ſoit dans l'ordre, & c'eſt cette idée même qui nous fait condamner les actions des hommes. Dieu ne peut pas avoir donné un eſprit à l'homme pour s'oppoſer à ces inſtincts que la Providence a donné au corps. Par quel ordre ſeroit-ce que la Providence auroit imprimé ces ſentimens naturels à nôtre machine, & l'auroit unie à un autre être qui les alterât, & qui tendit à la détruire par là? car l'abus que l'homme fait de ces ſentimens, hâtent la ruïne de ſon corps: cependant c'eſt l'ame qui par ſes faux jugemens a tout changé dans l'œconomie de nôtre corps, mais c'eſt qu'elle n'eſt pas dans l'ordre où Dieu l'avoit miſe, on ne voit point d'autre raiſon, & celle-là eſt évidente. L'eſprit en perdant

dant ſon rang a fait perdre le ſien au corps. Dieu ne l'avoit pas uni au corps pour s'intereſſer autrement dans les ſentimens naturels que pour les ſuivre quand ils s'excitoient ; ſi elle produiſoit des mouvemens, ils devoient tendre vers l'objet de ces inſtincts, & non pas à détruire ſa machine en y changeant & alterant en mille manieres ceux qui s'y font naturellement, ces ſentimens dont la ſageſſe de Dieu a établi les cauſes, & qui luy apprennent bien mieux & plus promptement ce qu'il a à faire. Combien de tems lui faudroit-il par exemple, pour avoir quelque connoiſſance de la nature & des qualitez des alimens dont nous nous repaiſſons? L'homme pourroit bien mourir mille fois s'il vouloit attendre à prendre ſa nourriture juſques à ce qu'il en eut une connoiſſance mediocre : mais la machine n'a pas beſoin de temps pour les trouver, le ſentiment d'appetit guide bientôt vers ceux qui luy ſont propres. On ne ſauroit aſſez admirer ces ſentimens qui conſiſtent ſeulement en de certains mouvemens que de la matiere agitée cauſe dans les parties des animaux, leſquels les portent par les voyes les plus courtes & les plus ſûres vers tout ce qui leur eſt néceſſaire.

De

De qu'elle maniere donc qu'on examine l'homme, ou dans ſon tout, ou dans ſes parties, on trouvera par les ſeules lumieres naturelles qu'il a dechu de ſon origine. Il faut s'aveugler pour ne pas voir ſon deſordre, & par conſequent ſa chute, ſon peché. Quelques heretiques ont dit que le peché étoit neceſſaire; il ſert au moins à cela, à nous en convaincre.

On voit encore par les lumieres de la raiſon comment le peché s'eſt communiqué depuis ce premier homme juſqu'à nous. Car en quoy conſiſtoit le peché? En ce que l'ame ſe donne volontairement aux creatures, en ce que ſon amour qui avoit pour objet le Createur de toutes choſes, ne s'occupe preſentement que des choſes de la terre.

Si aprés ſa deſobéïſſance Dieu n'avoit pas revoqué la loy qui le rendoit le maître de ſon corps, & qui luy donnoit le pouvoir d'arreſter tous les mouvemens de ceux qui l'environnoient, il auroit peut-être par luy-même peu ſortir de cet état; mais le Createur ayant ſupprimé cette loy; & celle qui unit l'ame à nôtre machine reſtant la même, (car celle-là ne pouvoit pas ſe revoquer ſans détruire l'homme,)

il

il ne peut plus que s'occuper des choſes du monde, & par conſequent il ne peut par luy-même qu'être continuellement dans le deſordre.

Or Dieu n'a point reſtabli cette loy en faveur des enfans d'Adam, ainſi ils n'ont peu heriter que de ſa corruption & de ſon peché. Cela eſt évident, car n'ayant plus de pouvoir ſur nos corps dont Dieu fait dependre l'exiſtence de mille rapports aux objets ſenſibles, dez que les corps des enfans ſont formez dans le ventre de leurs meres, leur ame va être l'eſclave de leur corps; car par la loy qui reſte & qui fait l'union de ces deux êtres, elle n'a point de moment où elle ne ſoit detournée par les ébranlemens qui ſe font dans les organes des ſens: elle ne peut donc dez, le point qu'elle eſt unie aux corps, ne pas s'occuper des creatures.

Les objets ſenſibles & externes ne touchent les enfans dans cet état que par la mediation des corps de leurs meres: tous les mouvemens, toutes les ſecouſſes que ces corps reçoivent ils les reſſentent. On conçoit même qu'il y doit avoir comme une communication entre les penſées de la mere, & celles de l'enfant; car s'ils reçoivent les mêmes ſecouſſes, ſi les ébranle-

Son esprit n'a pas été depouillé de ses facultez ; il n'a même rien perdu de ce mouvement par lequel il se portoit vers le souverain bien : mais il le determine immediatement vers le corps auquel il est uni, & de là il passe sur les objets sensibles. Ce sont les idées des creatures qui auparavant ne faisoient que se presenter à son entendement, qui seules occupent sa volonté.

Il n'a pas autrement l'idée des choses qu'il avoit dans le temps que nous l'avons enviſagé dans l'ordre, & dans la justice : mais nous n'avons encore rien dit de ceci.

Les objets se presentent à l'ame par les sentimens qu'ils font dans les organes des sens, toutes les fois que ces sentimens se communiquent jusques dans le tissu du cerveau, & qu'ils y font des sensations, ces sensations donnent occasion à l'ame d'avoir les idées des choses.

Je dis que les sensations ne sont que l'occasion des idées ; parce que je ne conçois point de rapport entre des mouvemens d'une matiere fine, & subtile, les pincemens des fibres du cerveau en quoi consistent les sensations, & les idées qui representent les êtres.

Ce

Ce n'eſt pas non plus l'ame qui ſe peut former les idées. Si cela dependoit d'elle, elle ne ſe peineroit pas ſi long-temps, & ſouvent ſi inutilement pour acquerir des connoiſſances.

Les ſentimens, & les ſenſations ſont occaſion à l'ame d'avoir les idées des choſes.

Mais aprés l'eſprit de l'homme, & la matiere nous ne voyons que Dieu qui puiſſe être la cauſe des connoiſſances dont l'homme eſt capable ; c'eſt donc Dieu qui à l'occaſion des ſentimens, & des ſenſations nous donne les idées des choſes. Ainſi quoy que nous ne concevions pas de quelle maniere cela ſe fait, quoi que nous ne voyons pas bien comment Dieu produit par lui-même ces idées en nous, il me paroit pourtant qu'il faut que ce ſoit lui qui nous éclaire immediatement, que c'eſt de lui que nous avons ces idées. Je ne m'étends point ſur ce ſujet, parce que j'en ay parlé plus au long dans un autre Traité.

L'imagination, & la memoire corporelle ſont le fondement de ces deux facultez, ou plûtôt de ces deux fonctions de l'eſprit ; car on peut dire que l'ame imagine quand elle apperçoit les objets à l'occaſion des ſenſations, en quoy conſiſte l'imagination corporelle. On peut dire qu'elle ſe reſſouvient ſelon la faci-

lité qu'elle trouve dans les fibres du cerveau à ſe replier, & mouvoir en certain ſens pour lui donner occaſion de revoir les objets dans les idées qui les repreſentent; & c'eſt dans cette ſoupleſſe des fibres du cerveau que conſiſte la memoire. Du coté de l'ame il n'y a proprement en tout cela que perceptions, deſirs ou volitions, comme on parle dans les Ecoles. J'ai auſſi expliqué ces choſes ailleurs plus au long; mais il a été neceſſaire de les parcourir ici pour continuer nôtre idée auſſi claire qu'on le peut.

Comment le ſentiment naturel qui nous porte à la conſervation de nôtre eſpece doit être le plus inviolable.

Je commencerois preſentement à expliquer les ſentimens naturels ou les inſtincts de la machine, ſi, comme je l'ai dit, je ne les avois deja expliquez en parlant de ceux des animaux; je veux ſeulement faire remarquer ici, que le ſentiment qui le porte à la conſervation de ſes ſemblables, devoit être dans l'ordre où Dieu avoit mis l'homme, ſinon le plus fort, au moins le plus inviolable: car l'ame ne devoit pas ſeulement laiſſer agir les impreſſions de la machine à cet égard: mais on conçoit qu'elle devoit s'intereſſer dans ſes mouvemens, & agir de concert avec elle pour ſecourir le prochain,

par

par ce que ſans doute le Createur qui a voulu mettre des ſympathies de cette nature dans les machines des animaux de chaque eſpece, n'a pas manqué de donner des impreſſions aux eſprits par leſquelles ils ſont portez à l'amour, & à la concorde. Dieu ſe ſeroit oppoſé à lui même, s'il en étoit autrement, ce qui ne ſe conçoit pas, & qui ne ſe peut dire ſans blaſpheme.

Que c'eſt pour cela que Dieu a donné des diſpoſitions toutes particulieres au corps.

C'eſt à cauſe de ce ſentiment de la machine, & de cette ſympathie des eſprits que Dieu a pris le ſoin de former le corps de l'homme avec des diſpoſitions bien plus admirables que celles qu'il a donné aux autres animaux ; c'eſt pour cela particulierement qu'il a compoſé avec tant d'art, & de ſoupleſſe les reſſorts de la langue, qu'elle ſe meut, & ſe tourne en mille manieres, non ſeulement pour produire une infinité de ſons differens, mais des voix articulées : mais des paroles qui expriment les penſées.

Il eſt aiſé de remarquer que la parole n'a été donnée à l'homme que pour exprimer ſa penſée, qu'afin que les eſprits des hommes peuſſent par là entrer en commerce, & en ſocieté ; car ce n'eſt qu'apres avoir penſé que l'on parle, &

la parole ſe rapporte tellement à la faculté de penſer, que ſans cette faculté on ne ſeroit point capable du moindre diſcours. On peut bien prononcer machinalement quelques paroles, par l'habitude qu'on a priſe à les prononcer, comme l'on fait faire à quelques oiſeaux: mais chacun ſent qu'on ne ſçauroit continuer un diſcours ſans que les penſées le fourniſſent. Ce n'eſt pas toûjours la paralyſie de la langue qui empêche les paroles dans les maladies; c'eſt ſouvent un defaut des penſées, comme nous avons dit que les ſenſations du cerveau donnoient occaſion d'avoir les idées des choſes en quoy conſiſtent les penſées: les fibres du cerveau ſe trouvant presque bouchées par quelque ſuc étranger, relachées, ou autrement alterées; il ne fait point ou preſque point de ſenſations, les idées ſe perdent, & la parole manque.

Il eſt donc conſtant que la parole ſert pour exprimer les penſées, & ſi elle ſert à exprimer les penſées; c'eſt donc afin que les eſprits entrent en commerce, & en ſocieté; car ce n'eſt pas la matiere qui penſe.

Si aprés cela nous rêflechiſſons encore ſur les inſtincts de la matiere, & cette ſym-

ſympathie que l'on voit que Dieu a mis dans les eſprits, on verra que cette ſocieté ne peut être qu'une ſocieté de paix & d'amour.

Ce que je viens de dire eſt, ce me ſemble, très-clair, & très-evident; & ne ſeroit-ce pas un argument bien convainquant du deſordre où eſt l'homme? Car que ſont devenus ces rapports d'amour d'homme à homme dans tous les hommes? Il faut donc dire que le peché a entierement deplacé l'homme; il n'eſt plus dans une ſituation à pouvoir remplir ſon devoir envers le Createur ni envers les creatures.

Que le changement de cet inſtinct prouve le deſordre de l'homme.

Depuis donc que l'homme s'eſt tiré du rang où le Createur l'avoit mis, il ne peut plus par lui-même s'approcher de lui: veritablement il ne peut ne pas naturellement parvenir à connoitre qu'il y a un Dieu: mais il ne peut le voir directement, & immediatement; il eſt devenu ſemblable aux Demons qui ne peuvent ne pas être convaincus de l'exiſtence de cet Etre ſupreme, mais qui ne peuvent plus contempler ſa preſence, & ne voyent plus Dieu en lui-même; c'eſt pourquoy il eſt dit quelque part de l'Ecriture que les Demons croyent bien

Nonobſtant ce deſordre nous ne pouvons ne pas reconnoitre qu'il y a un Dieu, nous ne pouvons ne pas appercevoir les ſentimens naturels.

qu'il y a un Dieu, & qu'ils en tremblent.

Avoir l'idée de l'exiſtence de Dieu, ou connoitre Dieu, ſont deux idées bien differentes. La plûpart des grands hommes ont crû que l'idée de la Divinité naiſſoit en nous, avec nous; & cela eſt vray en quelque maniere; car la raiſon ne peut ne pas decouvrir naturellement qu'il y a un Dieu; cette connoiſſance ſe fortifie par l'éducation, & par les experiences que nous pouvons faire par nous-mêmes.

Dans l'idée que nous avons de l'ame, nous n'y voyons pas qu'elle ſoit plus capable des connoiſſances en un temps qu'en un autre; & ſon mouvement ſe devant tourner vers le ſouverain bien, comme celui des Intelligences, il eſt certain que ſi on la conçoit abſtraite, & comme ſeparée du corps; elle devroit d'abord contempler la Divinité, & la connoitre autant que ſon entendement ſe peut étendre, à moins qu'on ne la regarde comme hors de l'ordre, & que le Createur ne voulut pas être vû de cet eſprit non plus que des Demons.

Mais on ne conçoit pas un inſtant où l'ame ne ſoit unie au corps durant cette vie

vie apres qu'elle a été créée : au moinsne ſçauroit-on rendre raiſon d'un moment qu'elle ait exiſté avant d'être unie au corps, & par cette union ſe trouvant, comme je l'ai dit plus haut, l'eſclave des ſens ; elle ne peut avoir des connoiſſances que par les rapports que les creatures ont au corps ; & ſes facultez ne lui ayant pas été données pour s'occuper des objets ſenſibles, les connoiſſances de ces objets ne lui peuvent venir qu'inſenſiblement, & ne peuvent s'acquerir qu'à meſure que les organes des ſens ſe perfectionnent. Il faut encore l'éducation, bien de la peine, beaucoup d'experiences pour les avoir un peu diſtinctes : tant il eſt vray que l'eſprit n'étoit pas donné à l'homme pour penetrer dans cette ſorte des ſciences.

Mais il n'eſt nullement beſoin d'éducation pour être perſuadé qu'il y a un pouvoir, & un ordre dans le monde ; je veux dire une cauſe premiere qui a donné l'être à toutes choſes, & qui les a miſes dans cet ordre ſur lequel il eſt impoſſible que l'eſprit de l'homme ne reflechiſſe par lui-même, & qu'il n'admire. On ne concevroit jamais un être raiſonnable, & capable de reflexions ſans

voir

voir qu'il faut neceſſairement qu'il ſe porte à faire un tel jugement.

Quand ce qui ſe paſſe au dehors n'offriroit pas à tout moment cette verité à ſon entendement, ce qui ſe paſſe dans nôtre interieur nous en convainc aſſez malgré nous; les ſentimens naturels nous apprennent qu'il y a un ordre, une juſtice, un pouvoir ſupreme.

C'eſt ſur ce principe qu'eſt fondée la conſcience dont je m'en vay tâcher de donner une idée auſſi claire, & auſſi diſtincte qu'il ſe pourra.

e que eſt que la nſcience.

La conſcience me ſemble conſiſter en des reflexions de nôtre ame ſur des connoiſſances qui la rendent certaine qu'elle a de telles connoiſſances, desquelles par conſequent elle ne peut plus douter. Ainſi la conſcience en general s'étend ſur tout ce qu'on ſçait, de maniere qu'on ne peut ignorer qu'on le ſçache; c'eſt pour cela qu'on prend ſouvent les connoiſſances diſtinctes qu'on a, ſoit acquiſes, ou qui viennent naturellement, pour la conſcience même, & parler contre ſes lumieres, c'eſt parler contre ſa conſcience.

Mais il y a une conſcience neceſſaire laquelle par conſequent conſiſte en des re-

reflexions de nôtre eſprit ſur des connoiſſances qu'il ne peut s'empecher d'avoir, telles ſont les connoiſſances que nous avons de l'exiſtence de Dieu, de celle de nôtre ame, & c'eſt ainſi que nous connoiſſons nos ſentimens naturels.

Quand une fois nous avons decouvert l'idée de Dieu, la conſcience ne nous permet pas de perdre cette idée; elle reſte dans nos eſprits malgré nôtre depravation; & tout ce que nous avons dit de l'éloignement de Dieu où le peché nous met, ne nous empeche pas de decouvrir cette verité. Nous voyons l'exiſtence de cet Etre ſupreme dans tout ce que nous voyons, de maniere que nous ne pouvons ne pas la voir, nous appercevons neceſſairement qu'il y a une ſageſſe, un ordre, une puiſſance; nous voyons, en un mot, tous les attributs de la Divinité, autant que nôtre eſprit borné ſe peut étendre. Mais l'égarement de nôtre eſprit eſt en ce qu'il ne voit pas Dieu dans ſes attributs, Dieu en Dieu luy-même; car ſes attributs ne ſont pas diſtinguez de luy. Dans ſon aveuglement il ne ſçait à quel objet rapporter cette idée ſur laquelle il ne peut point s'empêcher de reflechir, bien loin qu'il la puiſſe effacer.

Nous

Nous voyons auſſi nôtre ame par une reflexion neceſſaire de nôtre eſprit; car l'ame ne peut ne pas ſe reconnoitre dans ſes facultez de penſer, elle ne peut ne pas voir qu'elle exiſte quand elle penſe, elle ne peut ne pas reſſentir ſes deſirs dans ſa volonté.

Enfin nous ne pouvons ne pas reconnoitre nos ſentimens naturels; puis qu'ils s'excitent malgré nous dans toutes les occaſions, car quoy que nous n'ayons pas une idée bien diſtincte de la maniere dont ils ſe font, ni des objets auxquels ils ſe rapportent, nous ne pouvons pourtant point nous empêcher d'apercevoir tels ſentimens quand ils ſe font.

Or ces connoiſſances ſont neceſſairement ſuivies de quelques autres. Nous ne pouvons point ſçavoir qu'il y a un Dieu tout-puiſſant, tout-juſte, qui ayme l'ordre par la neceſſité de ſon être, ſans ſçavoir en même temps que c'eſt par lui que nous ſubſiſtons, que c'eſt à lui qu'il faut tout rapporter, comme premiere cauſe, que tout doit être ſoumis à l'ordre, que nous ne devons rien faire contre l'ordre, ſi nous voulons que Dieu nous ayme; car puis que Dieu aime neceſſairement l'ordre, il doit neceſſairement

rement avoir en haine le pecheur.

Puis que nous ne pouvons ne pas reconnoitre les mouvemens de notre ame, nous voyons donc qu'ils tendent naturellement au bien, par conſequent nous ne devons les determiner que vers cet objet, c'eſt-à-dire, nous ne devons vouloir que le bien.

Enfin ſi quelque ſentiment naturel nous porte à conſerver nôtre eſpece, il faut donc aimer nôtre prochain.

Ainſi nôtre conſcience regle nôtre devoir envers Dieu, & envers les hommes, elle nous apprend malgré nous ce que nous devons au Createur; car elle eſt en nous independemment de nous.

Adam dans l'état d'innocence, rempliſſant ſon devoir en toutes manieres avoit ſa conſcience auſſi tranquille qu'elle étoit bien reglée; mais dés qu'il fut ſorti de ſon devoir, que ſes ſens, & ſes paſſions commencerent à prendre un empire ſur ſon eſprit, il commença à perdre de veüe ces idées qui ſuivent de ces connoiſſances, ou de ces impreſſions naturelles; car encore une fois, je les puis appeller des impreſſions naturelles, puis qu'elles s'acquierent neceſſairement, naturellement, il ne vit plus à quoy il ſa-

loit rapporter l'idée qu'il avoit de l'ordre ſupreme. Il ne ſçeut plus où étoit le bien que ſon eſprit cherchoit. Enfin le peché a tout gâté dans la conſcience.

Cependant comme nous ne pouvons pas perdre ces premieres connoiſſances qui naiſſent naturellement en nous, que nous ne pouvons point effacer les ſentimens naturels, l'eſprit voit ſes erreurs, quand il ſort de l'ordre, & le reſſent; mais il ne peut qu'errer, parce que les ſens le tyranniſent, & que ſes paſſions l'aveuglent. Il voit ſon erreur en donnant tout ſon amour aux creatures, mais il ne peut ne pas s'occuper des creatures; puis qu'il eſt l'eſclave de ſes ſens; il voit ſon erreur quand il hait le prochain, mais il ne peut le plus ſouvent ne pas le haïr; car ſon amour étant preferablement pour la machine à laquelle il eſt uni, il fait mille faux jugemens par rapport à tous les objets.

C'eſt ici que commencent à ſe manifeſter tous les differens ſymptomes de la conſcience dereglée. Comme elle s'egare en mille manieres differentes, elle eſt la cauſe de mille mouvemens differens. C'eſt pour cette raiſon qu'on ne ſçauroit ſe faire une idée diſtincte de la conſcience,

ce ſi l'on n'entend que ces mouvemens que nous reſſentons ; & il y auroit autant de conſciences qu'il y auroit de temperamens differens. Mais il n'y a qu'une conſcience neceſſaire, comme je l'ai dit ; c'eſt cette impreſſion naturelle qui nous porte à obſerver l'ordre, ou plûtôt ce ſont les reflexions que ces impreſſions naturelles nous font faire ſur l'ordre, qui nous font voir nôtre devoir envers Dieu, & envers le monde. En un ſens c'eſt Dieu lui-même qui eſt nôtre conſcience; c'eſt lui qui fait les mouvemens de nôtre ame ; c'eſt lui qui la pouſſe ſans ceſſe vers le ſouverain bien ; c'eſt luy qui lui repreſente les idées des biens particuliers ; c'eſt lui qui eſt nôtre lumiere ; c'eſt lui qui nous éclaire, comme je l'ay prouvé plus haut : & comme l'eſprit ne peut pas s'empêcher de voir dans cette lumiere l'idée de l'ordre, il ne peut qu'appercevoir ſes erreurs par oppoſition à cet ordre ; c'eſt de là que viennent les differentes ſituations de l'ame ſelon les égaremens qui l'emportent.

Mais pour donner la raiſon formelle de tous ces mouvemens, il faut rappeller les choſes de plus haut, & ſe reſſouvenir de la loy qui fait l'union de

l'eſprit avec le corps. C'eſt par cette union qu'elle a l'idée des êtres corporels, de la maniere qu'on l'a dit; c'eſt auſſi par là que l'ame apperçoit ces mouvemens qui ſe font dans l'interieur de la machine, parce qu'il n'y a point de partie de nôtre corps dans laquelle ne s'inſinuent des nerfs qui ſortent du cerveau; l'ébranlement desquels ſe communique au tiſſu du cerveau, comme les mouvemens qui s'excitent dans les organes des ſens; & c'eſt dans cette commotion du tiſſu du cerveau que l'ame apperçoit les chatouillemens ou les ébranlemens qui ſe font dans les parties interieures, & c'eſt ce que nous appellons des ſentimens naturels.

Il faut remarquer que comme l'ame eſt obligée d'obſerver ce qui ſe paſſe dans la machine, les parties de la machine doivent auſſi ſe mouvoir, & les eſprits animaux qui par leurs mouvemens font ces ſenſations dans le cerveau, les doivent renouveller ſelon le deſir de l'ame. Ainſi quand nous voulons rappeller l'idée d'un objet paſſé ou abſent, les ſenſations qui ont été occaſion à l'ame à en avoir la premiere idée, doivent ſe renouveller, afin que cette idée ſe preſente de nouveau,

&

& non ſeulement l'idée toute ſeule, mais accompagnée de ſes idées acceſſoires, c'eſt-à-dire, qu'elle doit repreſenter l'objet dans les mêmes circonſtances qu'elle a paru d'abord à l'ame, & ſuivie du mouvement de la machine, en cas que la premiere repreſentation de l'objet en aye excité. J'ay déja dit plus haut les raiſons de ceci.

Preſentement pour revenir aux mouvemens de la conſcience, il faut ſuppoſer qu'on a en veüe une mechante action, ou qu'on l'a déja commiſe; car c'eſt à quoy ſe reduit tout ce qui peut troubler la conſcience. De quelle maniere qu'il en ſoit ou avant ou aprés, on doit avoir une idée de l'action; le mouvement de l'ame ne ſe determine pas vers quelque choſe que l'entendement ne lui repreſente point; en un mot, nous ne pouvons pas vouloir une choſe dont nous n'avons nulle idée, mais dans le temps que nous voulons commettre quelque action, ou qu'effectivement nous la commettons, nous ne la pouvons point regarder comme un mal, car le deſir de l'ame ne peut jamais avoir pour objet le mal comme mal, il y a des circonſtances qui lui font regarder au contraire

comme un bien. L'ame fait un mau
uſage de ſa raiſon, elle juge fauſſement,
quoy que nous ne puiſſions ne pas
l'ordre, nous ne ſçavons point d'abo
ce que nous devons faire pour le ſuiv
parce que nous avons perdu ces idées
ſuivent desconnoiſſances naturelles, &
nous ne les pouvons rappeller que
bien des reflexions. Il faudroit que
idées nous fuſſent auſſi preſentes
les premieres ; car elles ſont la re
de nôtre conſcience : mais ne les tr
vant plus qu'avec peine, c'eſt un m
cle ſi ſur la moindre apparence nous
prenons un bien pour un mal, & ſi n
ne nous portons à faire le mal au lieu
bien. Caïn, par exemple, n'auroit pas
ſon frere Abel, ſi ſur quelque rappo
n'avoit jugé qu'il étoit un mal à
égard : & puis qu'il le regardoit co
me un mal, il eſt evident qu'il ſe pro
ſe un bien dans le parricide qu'il co
met.

Je dis que c'eſt un miracle, ſi dan
temps que les objets excitent en
de ces mouvemens qui peuvent
occaſion à l'ame à tomber dans
erreurs, & à faire le mal, nous n
faiſons effectivement, car il n'y a

l'esprit de Dieu qui nous puisse faire rentrer dans nôtre devoir malgré nos sens & nos passions.

Quand par un miracle de la grace, nous nous abstenons de ces actions criminelles, que Dieu nous fait reconnoître dans l'idée de l'ordre, ce que nous devons faire par rapport à l'ordre, le mouvement de nôtre ame s'éloigne de ces idées, qui pour lors lui representent ces actions comme des maux, & telles qu'elles sont en effet, & de cet eloignement de l'ame naist la secrete honte que l'homme a à la veüe de ses egaremens.

Mais si par quelque coup de la Providence nous sommes empêchez dans nos pernicieux desseins, si par quelque hazard nous sommes détournez à l'heure de la passion, des actions que nous meditons, nous pouvons ensuite nous servir de la liberté qui nous reste pour en effacer entierement les idées, lors que les mouvemens, & les sensations qui en sont l'occasion se rallentissent. C'est une belle maxime que celle qui enseigne qu'il ne faut jamais agir dans les passions : mais par malheur elle se trouve inutile, car les passions ne manquent jamais de nous maitriser. Il faudroit em-

pêcher, il faudroit ſuffoquer ces mouvemens, mais cela nous eſt impoſſible à l'heure qu'ils ſe font. Quand une fois ils ont paſſé, nous pouvons nous ſervir de nôtre liberté, comme je l'ai dit, & faire uſage de nôtre raiſon pour empêcher qu'ils ne reviennent; car nous ſentons que nous pouvons changer nôtre penſée, comme nous voulons; nous pouvons nous detourner de certain objet pour nous occuper d'un autre. Ainſi ſi en general nous ne pouvons pas nous empêcher de faire le mal, nous pouvons au moins ne pas commettre tout le mal que la chair, & le Demon nous pourroient inſpirer: mais ſi nous laiſſons revenir ces mouvemens, & que les idées ſe renouvellent, nôtre eſprit ne manquera point de retomber dans l'erreur, & nous ſerons portez au mal comme auparavant; l'action ſuivra de prés la volonté, ſi encore un coup la Providence n'y porte des obſtacles, ou que la grace du Redempteur n'intervienne, & ne detourne la volonté de nos eſprits de ces idées, en lui en faiſant voir la malice dans l'idée qu'il a de l'ordre en general, & de la juſtice; & alors, c'eſt-à-dire quand l'eſprit de Dieu s'en mêle, nôtre ame enviſageant ces idées tel-

telles qu'elles ſont, & comme un mal, elle s'en éloigne, & par cet éloignement elle produit tous les mouvemens de la pudeur, & de la repentance, comme je viens de le dire.

Mais quand nous avons fait une mechante action, l'idée que nous en avons eſt bien plus forte: nôtre erreur ſe rend ſenſible par les impreſſions que cet objet fait ſur nôtre cerveau; & comme les ſenſations ſont toûjours une occaſion à l'ame d'avoir l'idée de l'objet qui les cauſe, il eſt viſible que les impreſſions de cette action reſtant dans le cerveau, l'ame ne peut s'empêcher d'en avoir l'idée, quelque effort qu'elle faſſe pour s'en éloigner. Adam a beau pretexter ſa nudité, l'attention de ſon eſprit que ſon crime exige, agite les eſprits de ſon imagination en depit de lui, & les échaufe, de là le ſang eſt pouſſé en dehors, la rougeur qui ſe repand ſur ſon viſage découvre ſon deſordre, & la honte qu'il a, manifeſte ſon crime. Mais puis qu'Adam fait ſes efforts pour ne pas voir l'action qu'il a commiſe, il n'enviſage pas tant la peine qui la devoit ſuivre; car Dieu lui avoit dit que dés le moment qu'il mangeroit du fruit deffendu il mourroit,

faute qu'il venoit de commettre, que cette horreur qu'il eut à la veüe de ſon peché; puis qu'elle alla juſqu'à le faire pleurer amerement: mais c'étoit un effet d'une perverſité entiere que la haine que Caïn, & Judas eurent pour l'ordre, & pour la juſtice; puis qu'elle produiſit tous les ſymptomes du deſeſpoir.

On peut diſtinguer, ſi l'on veut, pluſieurs ſortes des conſciences, ſelon que la grace de Dieu opere en nous, & nous rappelle dans nôtre devoir, ou que nous ſommes laiſſez à nôtre corruption, & abandonnez aux tentations de l'eſprit malin.

Quand on dit d'un homme qu'il n'a nulle conſcience, je penſe qu'on veut dire qu'il a une conſcience abſolument gâtée: car ſans doute on n'entend pas qu'il n'en ait point du tout. Cependant il y a des gens qui s'étudient avec ſoin à ſuffoquer ces connoiſſances qui naiſſent des impreſſions naturelles: mais quels que ſoient leurs efforts, quelle mine qu'ils faſſent, ils ne peuvent s'empêcher de les reſſentir. Jamais homme ne temoigna un plus grand mépris de la Divinité que l'Empereur Caligula, & jamais homme ne fut ſi miſerablement

agité

agité que cet Empereur, toutes les fois que la colere de Dieu ſe manifeſtoit par quelque jugement: tant ſon eſprit étoit épouventé à la veüe de l'idée de l'Etre ſupreme, pour laquelle effacer il employoit tous ſes efforts.

Au reſte on peut raiſonner ſur la conſcience par rapport à la juſtice, & aux loix humaines, de la même maniere que je viens de faire par rapport à l'ordre, & à la juſtice en general; car ou nous haïſſons les actions qu'elles deffendent pour l'amour de la juſtice, ou nous haïſſons les loix ſur leſquelles la ſocieté eſt fondée, & qui condamnent ces actions qui vont à la rüïner, mais dans leſquelles nous nous plaiſons par un penchant criminel.

Voilà ce que je comprens de la conſcience; ce ſont là d'abord les troubles, & les agitations de l'eſprit, dés qu'il s'eſt égaré, dés qu'il a eu pêché. Examinon preſentement les cauſes qui ſoutiennent l'homme dans ſon deſordre; voyons en quoy conſiſte cette diſpoſition qu'il a à tomber inceſſamment dans mille égaremens, & à commettre mille actions criminelles malgré ſa conſcience.

J'ai dit qu'aprés que l'homme a eu violé

Source de l'amour propre, en quoy il consiste.

violé la loy de son Createur, Dieu s'est éloigné de lui, autant qu'il s'est peu faire sans l'aneantir ; c'est-à-dire, qu'il est abandonné aux loix generales, comme le plus vil des mixtes ;& de cet abandon que Dieu a fait de l'homme, il s'ensuit que la loy qui unit son esprit au corps devient bien plus intime; car ayant perdu son objet, il determine tout son mouvement vers cette machine à laquelle il est uni. Ca esté d'abord la source de cet amour outré, & aveugle de nous-mêmes, ce qu'on appelle l'amour propre: l'homme n'aime proprement que son corps, & si l'esprit s'arreste sur les objets sensibles, ce n'est qu'autant de temps qu'ils lui semblent renfermer quelque bien à son égard.

On peut remarquer ici la cause de l'inconstance de l'homme. S'il n'a plus de liberté de s'approcher de Dieu par lui-même, il a celle d'aller d'objet en objet: mais rien ne le peut fixer parmi les creatures ; il n'y en a pas une qui puisse satisfaire ses desirs infinis; tout le monde entier n'est pas capable de remplir la capacité d'aimer de nôtre ame; son unique objet, c'est l'Etre supreme.

On voit que l'ame n'est capable que de

de jugemens faux ; car ce n'eſt que par bien des reflexions que nous avons quelque idée des rapports que les corps qui nous environnent, ont au nôtre. Nous ne les connoiſſons d'abord que par le ſentiment confus de la machine : c'eſt donc un hazard ſi l'eſprit juge quelquefois juſte de ces ſentimens à l'heure qu'ils ſe font. Déja il ne peut que rapporter aux objets ſenſibles, tout le bien, & le mal que nous ſentons à leur occaſion, il ne peut que leur attribuer le pouvoir de nous bien faire, & de nous malfaire, puiſqu'elle ne juge plus que ſur le témoignage des ſens ; car les ſens ne rapportent ces mouvemens qu'aux objets ſenſibles, ſans aller plus loin ; parce qu'ils ſemblent les cauſer.

L'ame avant le pêché devoit laiſſer la machine libre dans les actions auxquelles elle étoit pouſſée par ſes inſtincts ; nous le concevons ainſi. Mais depuis qu'elle n'a d'atachement que pour ce corps, que ſes deſirs ſe tournent tous de ce côté-là, elle porte tous ces mouvemens dans l'excez, elle les détourne même ſouvent de leur but, elle les altere, & les change par la raiſon qu'elle n'a point d'idée diſtincte des rapports

des

des corps à l'occaſion deſquels ils s'éveillent.

La machine n'agit jamais que lors qu'elle eſt pouſſée, & elle ne peut qu'agir conformement aux impreſſions qu'elle reçoit du dedans, & du dehors, parce qu'il n'y a que la realité qui la touche: mais l'eſprit qui juge ſur les apparences, prend ſouvent un bien réel pour un mal, & un mal réel pour un bien, parce que cela lui paroit tel, & ainſi il renverſe toutes les actions de la machine.

Pour bien comprendre ceci, il faut encore ſe ſouvenir de ces rapports de convenance ou d'inegalité, qui ſont entre les êtres. Un objet dont les rapports ſe trouvent en proportion avec nous, c'eſt un bien réel à nôtre égard, comme celuy qui n'a que des rapports d'inegalité à nôtre égard eſt pour nous un mal réel. Les impreſſions de nôtre machine nous determinent toûjours avec beaucoup d'ordre, & de juſteſſe ſur les objets qui nous ſont un bien, & nous éloignent de ceux qui nous ſont un mal, comme je l'ai dit quand j'ai parlé de l'inſtinct des animaux. Mais ces objets qui ſont un bien réel à nôtre égard, ſont quelque-

fois

fois regardez par l'ame comme un mal ſur quelque aparence. Elle en fait de même du mal, elle le change en bien par ſes faux jugemens; par exemple, un pere eſt un objet qui renferme des rapports de bien à l'égard de ſon fils, comme le fils à l'égard de ſon pere; car nous avons des impreſſions naturelles, qui nous portent à la conſervation de nôtre eſpece: mais l'ame qui ne s'arrête proprement qu'à cette impreſſion de la machine qui la porte à ſe conſerver elle-même, ſur la moindre circonſtance qui lui ſemble s'oppoſer à ſon bien, elle regardera ces objets comme un mal réel; c'eſt comme cela qu'on voit le pere en guerre contre le fils; c'eſt par là que Caïn fit voir au monde naiſſant la premiere action tragique.

Que de là naiſſent toutes les paſſions, & toutes les actions criminelles dont nous ſommes capables.

Enfin de ce premier égarement de nôtre eſprit naiſſent toutes les mauvaiſes penſées, tous les deſirs malins, & pernicieux dont l'homme eſt capable, toutes les paſſions brutales qui l'agitent, & toutes les actions criminelles auxquelles les paſſions le portent.

Changement dans la nature.

Et par là je concevrois que les loix generales que le Createur avoit établies, doivent avoir receu quelque changement.

n'y avoit que l'homme qui ce trouble, ce n'a peu être son occasion que la nature a changé cela est visible, par ce que l'on les creatures inanimées ni même les Demons ne pouvoient rien changer dans le monde.

Il est certain que les loix de la nature n'étant autre chose que les loix du Createur, elles sont inebranlables en elles-mêmes. Il n'y a que Dieu seul qui les puisse revoquer ou changer, s'il lui plait; mais Dieu souffrant encore l'homme dans le monde aprés son desordre, il me paroit constant que ces loix ne peuvent pas être les mêmes dans leurs effets.

Premierement, Dieu a revoqué cette loy qui suspendoit la communication des mouvemens en faveur d'Adam, elle ne devoit pas subsister en faveur d'un rebelle.

En deuxieme lieu, quoy que l'esprit de l'homme eut le pouvoir de remuër son corps tout comme à present; il ne devoit pourtant pas, & ne pouvoit pas, même entant que juste, se servir de ce pouvoir que pour l'utilité qu'il pouvoit retirer de la suspension de la communication des mouvemens, c'est-à-dire, que

pour

pour repouſſer les mouvemens trop violens que les objets pouvoient lui cauſer: mais depuis qu'il a donné ſon amour aux creatures, il aide les objets, il cauſe lui-même mille agitations dans la machine; tellement que quand on ne voudroit point même concevoir cette loy qui ſuſpendoit la communication des mouvemens en ſa faveur, on verra toûjours que par le deſordre de ſon eſprit l'homme cauſe mille nouveautez, & fait voir au monde mille actions qui ne s'y ſeroient jamais veuës: actions qui ne peuvent être que déreglées quand l'eſprit agit excité par ces ſentimens qui ſe font en nous; puis qu'il n'a nulle idée diſtincte de la nature des objets à l'occaſion desquels ils ſe font, comme je l'ai dit ſouvent.

Il ne faut pas croire que le deſordre de l'homme puiſſe augmenter le mouvement que Dieu a inſpiré à la matiere, ou le diminuer; c'eſt un effet immediat de la volonté de Dieu. Il ne change pas non plus la nature de la loy de la communication des mouvemens, elle ſe fait toûjours de la même maniere; c'eſt-à-dire, que certains corps reflechiſſent, à la rencontre d'autres, que certains

communiquent du mouvement à d'autres, comme le Createur l'a établi dès le commencement : mais c'eſt que le peché a mis, pour ainſi dire, l'eſprit de l'homme dans le monde materiel, & dans le rang des creatures ſenſibles; il l'a mis dans le monde comme une cauſe occaſionelle des mouvemens.

Rappellons ce que nous avons dit dès le commencement, des loix qui ont donné le mouvement à la matiere, & qui ont fait les principes des choſes, pour avoir une idée diſtincte de ceci. En effet ſi on y porte de l'attention, on verra dans ces loix, que, quoy que la rencontre des corps ſoit generale, il n'y en a pourtant que certains qui ont peu s'unir, & embarraſſer d'autres dans leur liens; c'eſt de là qu'on a prouvé que certains corps ont deu conſerver leur fluidité, leur mouvement auſſi bien que leur tenüité, & leur figure : on verra que puis que les principes ſont toûjours les mêmes, le mouvement en general a deu ſe terminer en des mouvemens particuliers qui par rapport aux élemens, & aux compoſez ſont toûjours les mêmes; je veux dire qu'ils doivent continuer de la même maniere, qu'ils ſe trouvent fixez par l'arrange-

rangement des êtres autant de temps que les loix du mouvement ſubſiſtent.

Ainſi non ſeulement le cours des planetes, ou du Soleil ſi l'on veut, doit continuer depuis le commencement de la même maniere, mais encore les ſaiſons à l'égard de chaque climat; tout en un mot doit être reglé, & dans un ordre certain.

Mais qu'on ſuppoſe preſentement qu'une nouvelle creature entre dans le monde, qu'une eſpece d'êtres, qui n'y étoit point, ſe vienne mêler avec les autres; car on peut-dire cela de l'homme depuis ſon deſordre, dans nôtre idée. Il n'eſt plus le même, il me paroit evident que l'ordre des choſes ne peut pas être le même, puis qu'un être vient s'inſinuer parmi les autres, qui n'y étoit pas, & qui n'y avoit point de rang aſſigné; mais de plus un être qui a la liberté d'agir, un être remuant, & inquiet qui voltige d'objet en objet. Cela paroitra conſtant à ceux qui comprennent que l'eſprit de l'homme ne devoit s'occuper que de l'idée de ſon Createur, & ne devoit determiner ſon mouvement que vers lui.

On cherche toûjours à connoitre les cauſes par les effets, & quand les Philo-

ſophes ont fait des ſyſtemes du monde, ils ont eu d'abord en veüe les phœnomenes de la nature, & en ont enſuite recherché les cauſes; tellement que s'il arrive aujourd'hui des choſes qui n'arrivoient pas au commencement, nous ne pouvons jamais nous faire une idée de l'ordre du monde, tel qu'il étoit avant le peché, en conſultant les opinions des Philoſophes.

Il me paroit evident par ce que j'ay dit touchant cet ordre, que le dereglement des ſaiſons n'eſt pas de la premiere inſtitution. La greſle qui ravage les fruicts de la terre, la foudre qui abat les arbres, & écraſe les animaux, la peſte qui depeuple en peu de temps des villus entieres, les monſtres, & un grand nombre d'autres effets ne ſeroient peut-être pas des ſuites de ces loix qui ont fait le monde, ſi le peché ne les avoit introduites: au moins ne comprend-on pas les fins que la Providence ſe ſeroit propoſé en diſpoſant la nature à de tels effets.

Les Sçavans qui nous ont voulu donner une idée de la ſageſſe du Createur, dans la creation de l'univers peuvent decouvrir par tout les infinis uſages des choſes,

choſes, les buts auxquels tous les rapports des êtres tendent : mais quand à cette ſorte d'effets dont nous venons de parler, ils ne trouvent leur uſage que dans l'exercice de la juſtice du Createur pour la punition de l'homme pecheur, & ſi c'eſt là leur deſtination, c'eſt donc le deſordre de l'homme qui en eſt la cauſe.

Un des plus grands Philoſophes de ce ſiecle établit que c'eſt, parce que Dieu veut l'ordre, que ces choſes arrivent; car, dit-il, l'ordre demande que les loix de la nature par leſquelles Dieu produit cette varieté infinie qui s'y trouve, ſoient très-ſimples, & en très-petit nombre. Or c'eſt la ſimplicité de ces loix generales qui dans certains rencontres particuliers à cauſe de la diſpoſition du ſujet produit des mouvemens irreguliers, & des arrangemens monſtrueux.

Mais quoy qu'on conçoive bien que Dieu voulant faire un monde, l'a deu faire par les loix les plus ſimples, & par les voyes les plus courtes; car Dieu ne peut pas aller par des detours inutiles; on conçoit pourtant qu'il ne peut aller que par des voyes qui ſoient bien ſûres, & qui rempliſſent ſes deſſeins. Ce ſont les

voyes les plus courtes d'un artiſan qui le conduiſent à la perfection de ſon ouvrage dans le temps qu'un tel ouvrage demande. Si Dieu veut créer un monde, il le doit créer auſſi parfait qu'on le peut concevoir. Or on le peut concevoir ſans ſes dereglemens.

Je ne ſçai ſi je m'oſerois oppoſer à un ſi grand homme: mais il me ſemble que ſon opinion eſt fondée ſur un faux principe. Les Carteſiens n'ont point de principes aſſurez; ils veulent que la diviſion de la matiere ſuive de ſon mouvement; ils veulent que la matiere non ſeulement ſoit toûjours diviſible, mais qu'effectivement elle ſe diviſe toûjours. C'eſt-à-mon avis, ce qui leur fait croire qu'il faut rapporter à la loy de la communication des mouvemens que Dieu a d'abord établi, cette rencontre haſardeuſe de corps, d'ou naiſſent ces dereglemens, & ces arrangemens monſtrueux.

Mais premierement nous avons prouvé que le mouvement, & la diviſion de la matiere ſe font en même temps, & que ce n'eſt qu'une même choſe. On ne peut point diviſer de la matiere ſans en mouvoir les parties, ſans les diviſer: par tout où le mouvement ſe continüe, la diviſion

ſe

ſe continue pareillement ; la definition du mouvement convient à la diviſion; car la diviſion d'un corps d'avec un autre n'eſt que le tranſport de ce corps du voiſinage de celuy duquel il ſe ſepare dans le voiſinage de quelqu'autre. La diviſion donc de la matiere, & ſon mouvement ſont une ſeule & même choſe.

Secondement, nous avons prouvé que la matiere ne ſe peut point diviſer au delà de ce que Dieu l'a diviſée d'abord, comme on l'a veu, d'où reſulte un arrangement certain des êtres des uns aux autres, ſans que rien qu'on concevroit être pour lors dans le monde en peut alterer l'ordre.

En effet, il me ſemble que ce ſeroit borner ou l'intelligence du Createur, ſi ayant fait poſitivement tous les principes des êtres, il n'eut pas prevû tous les effets de la nature ; ou ſa puiſſance, ſi ayant prevû le deſordre, il n'y avoit pas peu remedier : mais dans nôtre idée nous trouvons que tout devoit être neceſſairement, au commencement, & lors que le monde ne venoit que de ſortir des mains du Createur, dans un ordre très-parfait.

A tout le moins ne peut-on point

s'empêcher de concevoir que l'ordre à preſent des creatures n'eſt pas à beaucoup prés le même qu'il étoit avant le peché de l'homme; car ce n'eſt pas ſeulement un deſordre moral, que le pêché cauſe dans les facultez de l'ame, c'eſt auſſi un deſordre phyſique dans le corps. Qu'on diſe donc en quoy conſiſte ce deſordre.

On dira peut-être que, quoy qu'une creature vienne à perdre ſon rang dans le monde, cela doit être de peu de conſequence par rapport à cette vaſte étenduë de l'univers, que quels que ſoient les mouvemens que l'homme puiſſe produire, ils ne peuvent jamais aller juſqu'à cauſer des effets auſſi ſenſibles, que ces mouvemens qu'on allegue.

Mais dans nôtre idée tous les êtres ſont contigus, & toutes les parties de la matiere ſe touchent, on ne peut point faire ſortir un corps de ſa place, ſans qu'il aille occuper celle de ſon voiſin, & celui-ci celle de celuy qui le touchoit immediatement, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que le mouvement dont le premier étoit pouſſé, ſe ſoit enfin communiqué entierement. Quand même on auroit une opinion contraire, qu'on établiroit

bliroit le vuide d'Epicure, que tous les corps ne ſeroient pas contigus, cela n'empecheroit nullement que les rapports d'une eſpece d'êtres venant à changer dans le monde, cela ne fut de conſequence dans toute la nature. Ne voit-on pas que le mouvement d'un corpuſcule ſe communique à une infinité d'autres ? Une petite eſtincele ne cauſe-elle pas des incendies conſiderables? Une legere vapeur qui s'éleve d'un cloaque n'infecte-t-elle pas l'air de toute une Province, & quelquefois de tout un Roiaume? On a obſervé il n'y a pas long-temps que la vapeur d'un cloaque avoit infecté toute l'Europe; cependant je ne pretens pas établir que tous les deſordres qu'on obſerve dans le monde ayent d'abord, & immediatement ſuivi la chute du premier homme. Je dis ſeulement que dès lors les loix de la nature commencerent à changer dans leurs effets. Ce changement ne peut jamais aller juſques dans les principes des choſes, ils ſortent immediatement de la volonté de Dieu qui les ſoûtient toûjours : mais dans les effets les plus reculez. Adam continuant dans ſon deſordre, il s'enfonce pour ainſi dire de plus en plus dans le

monde, & à meſure qu'il s'éloigne de ſon origine, il s'avance dans ſes égaremens; ſes actions deviennent plus dereglées, & le deſordre augmente dans la nature.

Ceci ſe voit dans les rapports que le corps de l'homme a aux autres creatures ſenſibles, & dans le pouvoir qu'a l'ame de mouvoir le corps; plus elle s'intereſſe pour lui, plus elle abuſe de ſon pouvoir; & plus elle abuſe de ſon pouvoir, plus les creatures en doivent ſoufrir.

Il ne faut pas entendre par cette ſouffrance des creatures quelque ſentiment de douleur. Il n'y a proprement que la creature raiſonnable qui puiſſe ſoufrir dans le monde; les animaux, comme je l'ay dit, ne ſont pas ſuſceptibles de cette ſorte de ſouffrance, encore moins les creatures inanimées; on ne peut entendre par là que des mouvemens irreguliers qui les forcent de ſortir hors de leur rang, & de leur ſituation naturelle. Or on ne voit que les Demons ou l'homme qui puiſſent cauſer par leur pouvoir cette ſorte de mouvemens. Pour ce qui eſt des Demons, il faut croire que par temps ils troublent l'ordre du monde, le Diable

ble eſt appellé quelquefois le Prince de l'air : mais les lumieres de la raiſon ne voyent point de neceſſité que les Demons cauſent des troubles, ſi Dieu ne le permet par une volonté poſitive, pour punir le pecheur, & pour le faire rentrer en lui-même. Mais ſi l'homme ſubſiſte, il doit neceſſairement troubler l'ordre de la nature ; cela ſe voit dans les rapports neceſſaires que ſon corps a aux autres creatures, & dans le pouvoir qu'a l'eſprit de remüer ſon corps. L'Ecriture confirme cette idée, car elle inſinue quelque part que les creatures ſont en ſouffrance.

Il faut toûjours concevoir le pouvoir de l'homme, comme une cauſe occaſionnelle de celuy de Dieu ; l'homme par le peché n'a pas acquis un nouveau pouvoir par où il troublât la nature par lui-même. Il n'eſt jamais que la cauſe determinante de tous ſes mouvemens, quels qu'ils ſoient ; & c'eſt Dieu qui en eſt la cauſe efficiente ; il n'y a point de mal dans la ville que le Seigneur ne face. Dieu fait tout ce qui ſe fait ; il ne faut jamais perdre cette idée de veuë.

Pour empêcher les deſordres que l'homme cauſe, il auroit falu ou que Dieu

Dieu eut osté cette loy qu'il a bien voulu s'imposer d'abord, de remuer les parties de nôtre corps quand nous le voulons, ou qu'il changeât à tous momens les loix generales qu'il a établi au commencement.

Mais premierement, si Dieu revoquoit cette loy qui regarde l'homme en particulier, nous voyons que l'homme ne subsisteroit point; car c'est elle qui fait l'union de l'ame avec le corps. Or Dieu n'a pas voulu aneantir sa creature.

Secondement, si Dieu changeoit les loix qui ont fait le monde, il faudroit aussi qu'il changeât ses decrets, ce qui ne se conçoit pas; car les decrets de Dieu sont immuables.

Dieu aime donc mieux servir à l'homme dans son desordre, & faire le materiel du peché, comme parlent les Theologiens, que de changer ses volontez selon l'intention du pecheur.

Mais quoi que l'homme subsiste encore dans le monde, nous voyons pourtant jusqu'à present dans l'idée que nous avons de son état, qu'il doit enfin perir entierement, & dans son corps, & dans son esprit.

Pour son corps étant continuellement expo-

expoſé aux ſecouſſes violentes des cauſes externes il doit enfin ſe diſſoudre.

Les eſprits ne peuvent pas ſe detruire par les forces de la nature, comme les corps; ce ſont des êtres indiviſibles, mais Dieu les peut aneantir; car il n'auroit qu'à ceſſer de vouloir qu'ils fuſſent, afin qu'ils ne fuſſent plus, comme je l'ay demontré plus haut. Mais bien que Dieu n'ait pas aneanti l'eſprit de l'homme, & qu'il ſubſiſte encore apres ſon deſordre, on peut pourtant dire qu'il eſt dans un état de perdition. Tandis qu'il eſt uni au corps, il s'occupe des objets ſenſibles, il ne ſe reſſent pas de ſa perte, mais une fois qu'il ſera ſeparé de cette machine, qu'il verra que ſes facultez egarées l'empechent d'approcher de Dieu qui eſt comme le centre où les mouvemens de tous les eſprits aboutiſſent; dans quel état violent ne ſe trouvera-t-il point? On voit que les corps même que quelque cauſe externe tire hors de leur ſituation naturelle, ſont dans une continuelle inquietude dans cet état forcé, & ne ſe repoſent jamais qu'ils n'ayent recouvré leur centre. Quelle gêne donc pour les eſprits qui ne rentreront jamais dans leur rang, & dont le

tures, elles n'ont rien de mauvais en ſoy, le peché eſt dans volonté maligne, & perverſe des eſprits. Par exemple, quand un homme en tue un autre, il faut rapporter l'action elle-même à la Providence; c'eſt Dieu qui fait les mouvemens du bras du meurtrier. C'eſt pour cela qu'une perſonne qui en tue par hazard une autre, ſans nul deſſein, & ſans que ſa volonté s'accorde avec ſon corps dans cette action, n'eſt point coupable aux yeux de Dieu à cet égard: temoin ces villes de refuge que Dieu ordonna autrefois à ſon peuple, afin que celuy qui auroit tué quelqu'un par megarde, s'y enfuit. Si Dieu avoit revoqué cette loy de remuer nôtre machine quand nous le voulons, il n'y auroit point d'homme ſur la terre, comme je l'ay dit pluſieurs fois. Dieu eſt donc dans la neceſſité d'operer toutes les actions que nous veulons faire, qu'elles qu'elles ſoient, pourveu que ce ſoit des actions que nous puiſſions faire par nôtre corps, & ſi les rapports de force que nous avons d'ailleurs aux creatures, ſont ſuffiſans; car ſi nous voulions tranſporter les montagnes, l'action ne ſuit pas de nôtre volonté. Il n'y a point de rapport entre la force de nôtre bras,

bras, & celle qui ſoûtient les montagnes ſur leurs racines. Si Dieu ne veut pas changer ſes loix nonobſtant le deſordre que l'homme cauſe dans la nature, il peut bien moins les vouloir changer pour augmenter ce deſordre. Mais Dieu fait toutes les actions que l'homme eſt capable de faire. Or l'homme eſt capable de ces mouvemens dont nous venons de parler; il a la force d'en tuer un autre. S'il n'avoit pas peché, il y auroit des exceptions dans la loy de la communication des mouvemens qui ſubſiſteroient en ſa faveur, comme je l'ai dit mille fois. Mais Dieu aiant ôté ces exceptions il reſte expoſé à cette loy comme tous les autres êtres corporels, comme je l'ai auſſi dit; il faut donc qu'un couteau, ou une épée qu'une cauſe externe pouſſe dans ſon ſein, lui cauſe la mort; c'eſt un effet qui ſuit de cette loy, & il n'y a pas plus de mal dans cette action que lors qu'il eſt écraſé ſous un arbre que les vents déracinent, ou ſous une maiſon qui vient à tomber, que lors même qu'il meurt de quelque maladie. Veritablement les actions ne ſe commettroient point ſi la volonté de l'homme ne s'étoit pas dereglée, & ſi la premiere inſtitu-

tion de la nature n'avoit pas changé à ſon égard, mais l'homme les veut, c'eſt là le peché ; c'eſt une erreur de nôtre eſprit, un faux jugement de l'ame, le peché n'eſt rien de réel, & Dieu qui a tout fait ne le fit jamais.

Je diſois que dans l'état de corruption où l'homme s'eſt jetté, & dans lequel il eſt laiſſé par la Providence en general, il ne peut qu'avoir des deſirs malins, & faire de mauvaiſes actions ; car pour que l'homme peut vouloir le bien, & faire de bonnes œuvres par lui-même, il faudroit qu'il peut reprendre l'empire qu'il a perdu ſur ſes ſens, & ſes paſſions & qu'il vainquiſt pour ainſi dire la Providence, ce qui eſt inconcevable. Cependant Dieu veut ſauver les hommes, & s'il veut ſauver les hommes, il faut qu'il les mette en état de vouloir le bien, & de faire le bien ; car Dieu ne peut pas les vouloir ſauver, s'ils ne ſont dans l'ordre.

Religion immediatement aprés le peché.

C'eſt ici le fondement de la religion ; car le but de la religion eſt de rapprocher l'homme de ſon Dieu, en rappellant ſes deſirs vers le bien, & lui enſeignant le moyen de faire de bonnes œuvres.

Dieu

Dieu donc commença d'établir ſa religion dès que l'homme eut peché pour être un moyen de le rappeller de ſon égarement, c'eſt une conſequence neceſſaire de ce que je viens de dire, & c'eſt déja en cela un ſoin particulier que Dieu veut prendre de cette creature. Mais nous nous fairons une idée bien claire de la Providence particuliere avec laquelle Dieu veille ſur l'homme, en parcourant en peu de mots les principaux evenemens depuis la creation, de la maniere que Moyſe les a rapportez.

Je ne ſçay pas ſi Dieu joignit quelque ſervice exterieur au culte qu'il exigea d'abord d'Adam, il ſemble par l'Ecriture qu'il ſuffiſoit à nôtre premiere pere de croire que la ſemence de la femme briſeroit la tête du ſerpent; & on ne lit point qu'Adam pratiquat rien d'exterieur. Cependant on voit enſuite, & lui encore vivant, que ſes deux enfans Caïn, & Abel, preſenterent à Dieu des ſacrifices: on pourroit dire que c'etoit des effets de leur égarement, s'ils ne les avoient par offerts directement au Createur; car dès que l'homme ſe trouva l'eſclave de ſon corps, il eut un grand penchant à ſe faire des Dieux des crea-

tures, parce que comme on l'a pû obſerver, il leur attribua d'abord le pouvoir de lui nuire ou de lui bien faire; ſi bien que ſi Caïn, & Abel euſſent été laiſſez à eux-mêmes dans cette action, on ne conçoit pas qu'ils euſſent peu adreſſer leurs ſacrifices à Dieu lui-même, & par un mouvement determiné de leur eſprit. Il faudroit donc conclure ou que Dieu avoint joint ce culte exterieur au precepte qu'il avoit donné à Adam, ou qu'il l'ordonna, ou l'inſpira lui-même à ſes enfans. Ce qui me confirme dans mon idée, c'eſt que je voy qu'Abraham, & les autres Patriarches ont pratiqué la même choſe, quoy que cela ne paroiſſe pas encore preſcrit.

Mais que Dieu propoſe ſon culte à l'homme, cela ſeul ne le fait pas ſortir de ſes égaremens; qu'il declare à Adam, que la ſemence de la femme briſeroit la tête du ſerpent; qu'il adjoûte certain culte exterieur à ce precepte, je ne voy pas pour cela qu'Adam detourne ſon ame des creatures; on ne conçoit pas que des ſacrifices fuſſent des moyens propres à rompre ſa priſon, & quand Dieu luy auroit eu decouvert tout le myſtere de l'incarnation de ſon fils, cette ſeule connoiſſance

noiſſance ne lui donne point ſa liberté. Tous les hommes ſçavent preſentement, que J. C. eſt venu au monde pour ſauver les pecheurs ; mais cette ſcience toute ſeule ne les ſauve pas ; il faloit donc qu'Adam crût, il faloit que les mouvemens de ſon eſprit ſe tournaſſent de ce côté, & comment cela ſe pouvoit-il s'il étoit laiſſé à lui-même. Certainement on ne conçoit guere que l'homme puiſſe ſe delivrer de l'eſclavage où il eſt, ſans la grace du Reparateur. Caïn fit bien-tôt voir par un parricide que ſans le continuel ſecours de cette grace on ne peut que faire les œuvres du Demon. Il ſemble qu'apres ce crime il n'y eut point de retour pour ce malheureux un vers : qui ne meurt point ronge ſa conſcience, il eſt dans des cruels tourmens, ſa peine eſt plus grande qu'il ne peut porter.

Elle ſe conſerve dans la famille de Seth.

Dieu ſuſcita Seth à Adam à la place d'Abel, que Caïn avoit tué, l'Ecriture nous fait remarquer que la religion ſe conſerva dans la famille de Seth qui fut fidelle à Dieu juſqu'à ce que s'étant mêlée, & confondue avec celle de Caïn, les crimes s'augmenterent avec les hommes, les debordemens allerent à l'excez, & l'iniquité couvrit toute la face de la

terre, & pour lors Dieu fit venir ce deluge dont la tradition s'eſt même conſervée dans les Auteurs profanes.

Qu'il faut prendre à la lettre ce que Moyſe rapporte du deluge.

Il y a de Chrétiens qui veulent aſſurer que ce deluge ne couvroit que la Paleſtine ou cette terre ſeulement que les hommes habitoient; il ne paroit pas qu'il fut neceſſaire, dit-on, que les eaux innondaſſent que ce païs qui étoit peuplé; puis que le deſſein de Dieu n'étoit que de punir, ou de detruire preſque tout le genre humain, c'eut été inutilement que les eaux ſe ſeroient repanduës ſur d'autres. Or Dieu ne peut rien faire d'inutile, il auroit falu que Dieu eut fait un miracle; car on ne conçoit pas que les eaux euſſent peu ſe rarefier juſques à ſubmerger tout l'univers, comme Moyſe établit. Or Dieu auroit fait ce miracle ſans neceſſité.

On dit d'ailleurs qu'il ne faut pas prendre ce que Moyſe dit, à la lettre; que par tout le monde, il faut entendre ſeulement tous les hommes; que c'eſt même une façon de parler fort commune encore parmi les hommes, & que comme il n'y avoit des hommes que dans la Paleſtine, il ne faut entendre que ce pays.

Mais

Mais premierement, il falut une quantité d'eaux ſuffiſante pour couvrir les montagnes de ce pays habité; car le deluge n'arrivant pas ſoudainement, les hommes auroient peu ſe ſauver ſur ces montagnes, & ſi les eaux devoient monter bien plus haut que les montagnes, on voit déja qu'elles devoient s'étendre beaucoup plus loin que ce petit pays; puis qu'on ne conçoit pas qu'elles ne deuſſent s'étendre par tout à niveau de la hauteur où elles étoient ſur la cime des montagnes.

Qu'on ſuppoſe une riviere qui d'un côté a des rochers fort élevez, & de l'autre un plat pays, où un pays montagneux ſi l'on veut, pourveu qu'on ſuppoſe encore que les eminences qu'on y voit en differens endroits ne répondent pas à la hauteur de ces rochers. Il eſt évident que les eaux ne s'éleveront pas d'un pouce du côté des rochers au deſſus de leur canal, qu'elles ne commencent à s'épandre bien loin de l'autre côté; & plus elles s'épandent, plus il faudra qu'elles ſe multiplient pour hauſſer encore d'un pouce du côté de leurs bords élevez; il faudra qu'elles ſe multiplient à proportion de la largeur du lict qu'elles ſe font

en debordant, & ainſi de ſuite. Mais dès que les eaux ont debordé, elles ſe trouvent au pied de ces colines que nous ſuppoſons, & ſi elles hauſſent au pied des rochers, il faut qu'elles hauſſent autour des colines, & nous avons ſuppoſé qu'elles n'atteignent pas la hauteur de cet autre côté de la riviere; il faut donc qu'elles ſe couvrent avant que les eaux ne debordent par là. Si on porte encore ſa veuë ſur tout le pays qui ſe trouve en delà, on verra quelle vaſte étendue de pays ſe va ſubmerger lors que la tête de ces rochers paroitra encore ſur les eaux.

La raiſon de l'épanchement de ces eaux eſt fort naturelle, & on la comprend fort aiſément dans l'idée qu'on a de la nature des liquides, & dans le preſſement de l'air. La nature des liquides conſiſte en ce que la matiere ſubtile en agite, & diviſe inceſſamment les parties les unes des autres. Or l'air preſſant d'enhaut, & la terre reſiſtant dans leurs fonds, il faut neceſſairement, qu'elles s'épandent vers les côtez où elles ne trouvent point de reſiſtance.

Si on concevoit une autre figure à la terre, que celle qu'elle a, qu'elle fut, par

par exemple, quarrée, ou triangulaire, & que le pays où se trouverent les premiers habitans de la terre, eut été le plus prés de son centre, on concevroit que les eaux auroient deu s'accumuler sur eux; mais la terre étant déja parfaitement ronde, & toute sa surface étant également prés de son centre, on voit necessairement que si une partie se couvre d'eau, cette eau se doit épandre.

Je ne veux pas asseurer que les montagnes de la Palestine soient les plus hautes de toute la terre. Je me contente de dire que les Geographes remarquent que la Palestine est un pays fort montagneux, que les montagnes y sont fort hautes, & le Prophete indique celle de Basçan, comme une montagne dont le sommet perce les nuées les plus élevées. Or si ces montagnes ont deu se couvrir par les raisons déja dites; tous les pays de la terres, le plat pays, & le montueux dont la hauteur n'étoit pas à niveau de ces montagnes, ont deu necessairement être submergez; cela suit de la multiplication des eaux, & c'étoient les voyes les plus simples dont Dieu pouvoit se servir pour inonder le pays habité. Il suffisoit d'un miracle, ou que Dieu vou-

lut que les eaux ſe multipliaſſent: ou plûtôt qu'elles ſortiſſent de l'abyſme, comme parle l'Ecriture, & qu'elles priſſent le deſſus ſur la terre; mais pour ſubmerger ſeulement ce pays, & pour y hauſſer les eaux juſques par deſſus les montagnes, il ne ſuffiſoit pas de les multiplier juſqu'à un tel dégré. Il faut concevoir de plus que Dieu les arrêtoit, comme en un monçeau; & pour concevoir cela il faut concevoir que Dieu ôte les rapports que les eaux ont avec l'air, & la matiere ſubtile; car autrement étant preſſées, il faut qu'elles ſe repandent, comme je viens de le dire; mais ſi Dieu ôte ces rapports, les eaux ceſſeront d'être des corps liquides, comme il paroit evident par ce que je viens auſſi de dire de la nature des liquides; il faudroit donc que contre les loix de la nature, Dieu eut fait exiſter cet élement independemment de tous les rapports qu'il a mis entre lui, & les autres. Ainſi au lieu d'un miracle il en faudra faire pluſieurs.

Secondement, Dieu vouloit detruire toutes les creatures qui ſe mouvoient ſur la terre, il voulut que tous les animaux periſſent avec l'homme, le peché avoit

tout

tout mis hors de ſon lieu. Or il n'y a pas apparence que tous les animaux euſſent reſté dans ce pays ſeulement, que les hommes habitoient. Il n'y a pas même d'aparence que Dieu les eut tous créez dans un ſeul endroit de la terre; il eſt plus probable, & plus raiſonnable de croire que Dieu en a créé les differentes eſpeces dans de differens pays, & même dans de differens climats, ſelon que les plantes, & la temperature de l'air ſe trouvoit en proportion avec ces machines, pour qu'elles ſe nourriſſent, & ſe perpetuaſſent. L'Ecriture dit, qu'il vint de toute chair qui avoit eſprit de vie par couples, c'eſt-à-dire, mâle, & femelle à Noë pour entrer dans l'Arche. Il n'eſt pas plus ſurprenant que les animaux les plus farouches vinſent de loin à Noë que de prés; leur inſtinct ne pouvoit pas aller juſques à prevoir un deluge, & à chercher un azyle pour ſe ſauver, il faloit une intelligence plus qu'humaine. Dieu donc voulant lui-même diriger vers l'Arche ceux qu'il vouloit ſauver de toutes les eſpeces des animaux, il n'importe pas dans quel endroit du continent ils ſe trouvoient. Il paroit donc par des raiſons qui me ſemblent demonſtratives

ſtratives qu'il faut prendre à la lettre ce que Moyſe dit du deluge. Au reſte il ne faut point douter qu'il n'en ſoit arrivé un ; le fait ſe prouve par les Annales, & les Traditions des autres peuples, auſſi bien que par celles du peuple de Dieu.

Aprés que Dieu eut fait monter les eaux de l'abyſme par une volonté poſitive, il les laiſſa enſuite à ſes loix generales qui les repouſſèrent dans le lieu qui leur avoit êté fixé dès le commencement ſelon l'ordre de la creation : Dieu ne fit point un ſecond miracle pour faire écouler les eaux, nous concevons qu'il ſuffiſoit de vouloir qu'elles s'élevaſſent ſur la terre, afin qu'elles ſe remiſſent dans l'abyſme ; c'eſt le lieu où la loy du mouvement les arrête ſelon les rapports que cet élement a avec les autres.

Mais ce principe des êtres ne pouvoit pas ſortir de ſon rang, ſans que les compoſez en patiſſent, & que toute la nature ne s'en reſſentit, les eaux ne pouvoient pas ainſi ſortir de toutes les parties de la terre, & la couvrir long-temps, ſans que les plantes particulierement perdiſſent beaucoup de leur vertu. Premierement ce milieu ôtoit les proportions qui

qui ſont entre l'air, & elles. Secondement elles ne pouvoient que s'imbiber de trop d'humidité qui en penetrant, & reſtant trop long temps dans leur tiſſure la plus intime, ne pouvoit que la relacher beaucoup.

La vie de l'homme s'abrege & commence.

Alors la vie de l'homme commença à s'abréger. Il ne crut plus que les plantes, & les fruicts fuſſent une nourriture aſſez ſubſtantielle pour lui, il falut qu'il repandit du ſang, malgré l'horreur qu'il lui cauſe naturellement. Cependant quoi que les plantes, & les fruicts euſſent receu quelque changement dans leur ſubſtance, c'étoient pourtant encore les alimens les plus naturels de l'homme, auſſi bien que de pluſieurs autres animaux. Le ſang, & le carnage ne pouvoient à beaucoup prés s'accorder avec ſa conſtitution, comme cette diete que Dieu lui avoit preſcrite, & avec laquelle le Createur avoit proportionné ſon corps; tellement que cette nourriture étrangere, & les ragouts, & les rafinemens qu'il commença d'inventer pour deguiſer les cadavres dont il vouloit ſe repaitre, eſt ſelon moy, une des principales cauſes qui enſuite a inſenſiblement abregé les jours de l'homme. On ne peut point avoir la moin-

moindre idée de la maniere dont ſe fait la nourriture ſans voir que ces alimens nouveaux ont deu neceſſairement changer la conſtitution naturelle de ſon corps. Ceci ſe confirme par la longue vie de pluſieurs qui ont preferé une vie frugale ; il ſe confirme encore par la longue vie de la plûpart des animaux qui n'ont point quitté leur nourriture naturelle. Je ne parle pas de ceux qui ſe trouvent trop prés de l'homme, qui ſe reſſentent auſſi trop de ſon deſordre ; il les ſacrifie tous à ſes paſſions, je parle de ces animaux qui vivent éloignez de l'homme, & qui ſont entre les mains ſeules de la Providence, on en remarque qui pouſſent la vie ſi loin, qu'on ne peut point la limiter à quelques ſiecles. Il faut adjoûter à ces erreurs, & à ces excez que l'homme commet dans ſa nourriture, l'abus continuel qu'il fait de ſes autres ſentimens naturels ; & on ne pourra ne pas remarquer qu'il n'a point de partie dans ſon corps dont la tiſſure n'ait été ébranlée, quelque ſerrée, & quelque forte qu'elle peut être ; point de principes, quelques intimes qu'ils ſe trouvent, qui n'ayent été alterez. Ainſi ceux de la generation s'étant gâtez inſenſiblement ; nos corps

ſe

ſe ſont trouvez affoiblis, & nôtre vie n'atteint plus qu'avec peine la dixieme partie du temps auquel nos peres la pouſſoient avant le deluge.

Le deſordre augmente dans l'eſprit de l'homme.

Mais le deſordre n'augmente pas ſeulement dans la machine, il augmente encore dans l'eſprit ; l'homme n'abuſe pas ſeulement du pouvoir que Dieu luy laiſſe ſur les autres creatures, il veut dominer ſur ſes ſemblables ; ce deſir de regner ſur les autres commença à ſe manifeſter en Nimrod, ce maudit rejetton de Cham ; c'eſt lui qui commença à faire la guerre uniquement pour s'établir un Empire, ce qui ne pouvoit venir que de ſa corruption ou de la ſuggeſtion du Demon qui dès le commencement ſollicitoit l'homme aux crimes dont il étoit luy-même coupable : à ſe rendre independant, comme il vouloit faire. En effet ſi nous n'avons pas perdu l'idée que nous avons de la premiere inſtitution, nous verrons que les principes de l'homme étoient bien éloignez de le porter dans de tels égaremens : prémierement il voyoit clairement dans l'idée de l'ordre, l'égalité qui eſt entre tous les eſprits créez ; en tout cas les diſpoſitions naturelles des eſprits qui les por-

portoient à entretenir entre eux l'union, & la concorde. Dieu ne pouvoit pas avoir mis cette egalité entre les eſprits, ou leur avoir donné de telles ſympathies pour que les uns dominaſſent ſur les autres, il y auroit de la contradiction là dedans. Secondement pour les corps on ne voit point de difference entre eux, ils ſont tous matiere, & ſont tous fabriquez de même : les ſentimens naturels nous diſent d'ailleurs qu'il y a des rapports de convenance, & d'égalité entre les hommes. Sur quel fondement donc l'homme peut-il pretendre de s'éleven au deſſus de l'homme? tous les eſprits ont les mêmes diſpoſitions, & ont tous une origine également noble; & tous les corps ne ſont-ils pas également poudre? Mais le peché ſuffoque le plus ſouvent ces ſentimens naturels qui nous obligent à regarder nôtre prochain comme nous-mêmes. L'homme qui au commencement épargnoit la vie des bêtes, s'eſt accoûtumé à n'épargner plus celle de ſes ſemblables. C'eſt en vain qu'apres le deluge, pour conſerver quelque veſtige de la douceur de nôtre nature, Dieu avoit permis de manger de la chair des bêtes, & avoit reſervé le ſang; les meurtres ſe multi-

multiplient par le ſeul deſir qui pouſſe les hommes à ôter cette égalité que Dieu a miſe entre eux, & Nimrod que l'Ecriture appelle un fort chaſſeur, uſurpa ſur le droit naturel, & s'acquit la domination par la force. Ainſi les hommes étant laiſſez encore à eux-mêmes, ils oublient celui qui les avoit faits, ils reprennent leur train, tous les peuples marchent chacun en ſa voye, ils ſuivent leurs inclinations perverſes, & les crimes alloient ſe repandre pour une ſeconde fois par toute la terre.

Vocation d'Abraham.

C'eſt ce qui donna occaſion à l'élection d'un peuple. Dieu pour empecher ces maux appella Abraham, par une Providence particuliere; il le choiſit par une volonté poſitive pour être le pere des croyans, il declare de nouveau à ce Patriarche le culte qu'il demandoit des hommes. Il avoit declaré à Adam que la ſemence de la femme briſeroit la tête du ſerpent, il adjoûte à cette revelation qu'en cette ſemence toutes les nations de la terre ſeroient benites, il declare de plus à Abraham, que cette ſemence devoit ſortir de lui, il ordonna la circonciſion pour marque de l'Alliance qu'il avoit faite avec ce ſaint homme, il reïtera

ſes promeſſes à ſes enfans, & continua de ſe faire connoitre à Iſaac, & à Jacob. Entre les enfans de Jacob on voit que Dieu ſoutient Joſeph d'une façon particuliere: enfin Dieu ſe montre le Dieu de la poſterité d'Abraham, comme il lui avoit promis, & ce fut là ſon peuple éleu.

Cependant l'aveuglement s'accroit prodigieuſement parmi les peuples, qui n'étoient pas dans l'alliance. On obſerve que du temps d'Abraham, il y avoit encore quelque crainte de Dieu parmi eux: Pharaon Roy d'Egypte redoutoit ſes menaces: mais quelque temps aprés Dieu ne fut plus connu en Egypte, comme le Dieu de tous les peuples; mais ſeulement comme le Dieu des Hebreux. La tradition de cette verité s'étoit éteinte dans la memoire des hommes. Ces peuples donc abandonnez à eux-mêmes ſoûmis à leur ſens cherchoient Dieu par tout excepté en lui-même; ils adorent tout où il remarquent quelque activité, ou quelque pouvoir. Ainſi le Soleil, les aſtres, & les élemens dont les effets étoient ſi univerſels furent les premiers objets de leur adoration, ils ſe font autant de Dieux qu'ils conçoivent

de

de perfections, & leur erreur eſt ſi ſtupide, & ſi brutale qu'ils ſe font des Dieux de leurs paſſions mêmes. Comme les paſſions s'excitent en nous independemment de nôtre volonté, ils s'imaginerent que c'étoient des êtres qui avoient le pouvoir d'exciter tous ces mouvemens qui nous agitent dans les paſſions.

Les Hebreux n'auroient pas été exempts de ces erreurs s'ils avoient auſſi été laiſſez à eux-mêmes Mais une Providence particuliere avoit retiré leurs peres de cet état.

Ce qu'on doit entendre par Providence particuliere.

Je croy qu'on peut voir déja la difference qu'il y a entre la Providence en general, & la Providence particuliere. Il faut toûjours entendre Dieu par quelle Providence que ce ſoit, mais dans la Providence en general, on voit Dieu agiſſant ſeulement ſelon les loix generales qu'il a dabord établi dans la Providence particuliere; on le voit agir ſans nul égard aux diſpoſitions de ces loix. On le voit même agir contre ces loix, comme on le peut voir dans tous les miracles qu'il a faits. Pour comprendre cecy plus clairement, & en avoir une idée plus étenduë; il nous en faut faire une de la nature du miracle.

La nature du miracle.

On distingue ordinairement deux sortes de miracles, les miracles de la Grace, & les miracles de la Providence.

Les miracles de la Grace sont des operations immediates de l'esprit de Dieu en nos cœurs : quand Dieu fait triompher nos esprits de nos corps, quand par la vertu efficace de son St. Esprit le mouvement de nos ames se detourne des creatures, & se determine vers le Createur, que nous donnons tous nos desirs, & nos passions à Dieu malgré nos sens, & nos passions, il est evident par ce que nous connoissons de l'état naturel de la corruption où nous sommes, que ce sont des miracles de la Grace, c'est-à-dire, que Dieu redresse les facultez de nos ames immediatement par la vertu de son esprit; il s'oppose aux desirs malins que nous avons naturellement, & nous fait triompher de nôtre corruption.

Les miracles de la Providence sont encore de deux ou trois sortes; il y en a que nous ne connoissons être tels que par la revelation, ou qui ne paroissent tels que par les circonstances, comme cette secheresse qui dura trois ans, & cette pluye abondante qui tomba ensuite,

ſuite, à la priere d'Elie. La ſechereſſe, & la pluye ſont des effets très-naturels, & qui ſe rapportent fort aiſement à la communication des mouvemens : mais la circonſtance de la durée de cette ſechereſſe, à la priere du Prophete pour la punition du Roy Achab, & des Iſraëlites, & cette pluye abondante qui arrive enſuite ſi ſoudainement ſuivant ſa prediction, comme ſi les élemens avoient deu obéir à ſa parole ; c'eſt ce qui rend ces effets prodigieux, cela, dis-je, nous fait croire que ces effets étant arrivez au contraire de la diſpoſition, & de l'ordre des élemens, tel qu'il étoit en ce temps là, ne peuvent être que des effets miraculeux. La grêle qui tomba ſur les ennemis des Gabaonites, la pluye abondante accompagnée de foudres terribles qu'obtint une legion chretienne ſous l'Empereur Marc-Aurelle, & une infinité d'autres effets de cette nature qu'on rapporte aiſement aux loix naturelles, deviennent des prodiges par les circonſtances.

Il y a des miracles qui ne s'oppoſent point directement aux loix generales du monde ; mais qui paſſent l'ordre qu'elles établiſſent : ce ſont des effets qui vont

au deſſus des forces de la nature : le deluge, la ſuſpenſion du cours des eaux du Jourdain, la ſeparation des eaux de la mer rouge pour laiſſer paſſer les Iſraëlites, ſont des merveilles que Dieu a produites en ſe ſervant des creatures, & par une communication des mouvemens: mais il eſt viſible que cette loy eſt une loy particuliere qui eſt allée au delà de la loy generale; les eaux naturellement ſont pouſſées dans l'abyſme, & ne peuvent point aſſez ſe rarefier ou ſe multiplier pour ſubmerger tout le continent; les vents n'ont pas aſſez de force pour detourner en un inſtant le cours rapide des rivieres, encore moins pour ſeparer les eaux de la mer juſques dans le fonds ; c'eſt au deſſus des forces de la nature.

Enfin il y a des miracles qui ſont directement oppoſez à l'ordre que Dieu a établi dans le monde; il eſt de l'ordre, que le feu brûle toutes les matieres combuſtibles ; il eſt de l'ordre que des Lyons, & de Tygres affamez ſe jettent ſur toute ſorte d'animaux, parce que ces bêtes ne ſe nourriſſent que de ſang, & de carnage. Combien de millions d'eſclaves les Empereurs Payens n'ont-ils point

imme-

immolé à ces bêtes feroces? Quand donc les trois enfans Iſraëlites furent jettez dans un feu ardent que Nabucadnetſar; avoit fait preparer, & qu'ils eurent reſté dans ce feu ſans en recevoir nulle atteinte, & qu'enſuite ils furent jettez dans une foſſe où l'on tenoit des Lyons auxquels on n'avoit, à deſſein, donné rien à manger depuis long temps, ſans en avoir receu nulle ſorte de bleſſure, toula nature ſe trouva, pour ainſi dire, vaincuë; & ces évenemens ſont arrivez par quelque pouvoir oppoſé directement aux loix generales de la Providence. Dieu ne produiſit ces miracles étonnans qu'en mettant ces trois perſonnes à labry de la loy de la communication des mouvemens, qu'en ſuſpendant l'ordre du monde en leur faveur.

Preſentement on peut concevoir aiſement, ce qu'on doit entendre par la Providence en general, & par la Providence particuliere; car la Providence particuliere ſuppoſe toûjours un miracle, que le Createur fait dans la nature, ou en agiſſant au contraire de la diſpoſition de ſes loix, ou en les ſurpaſſant, ou en s'oppoſant directement aux loix de la nature.

J'ay donc eu raiſon de dire que les Iſraëlites n'auroient pas manqué de tomber dans les erreurs des autres peuples, ſi Dieu n'avoit bien voulu ſe faire connoitre à eux; leur reveler ſon culte, & l'authoriſer par des miracles.

La Loy écrite.

Cependant, comme on vit preſque d'abord apres le deluge que la vie s'abregeoit beaucoup, qu'elle s'étoit extremement abregée du temps de Moyſe; de peur que la tradition des veritez que Dieu avoit fait connoitre aux Patriarches ne vint à ſe perdre de la memoire de leurs deſcendans; de peur que l'exemple des autres peuples, & leur penchant même ne les entrainât, & que l'Idolatrie ne vint à regner dans tout l'univers, Dieu ſuſcite Moyſe par une Providence particuliere, à qui il dicta ſes loix qu'il voulut qu'il écrivit quelques ſiecles aprés la vocation d'Abraham.

Dieu ordonna d'abord à ſon peuple de l'aimer de tout ſon cœur, & de toute ſa penſée, & enſuitte ſon prochain comme ſoy-même; il joignit à cette loy morale, la loy ceremonielle qui étoit d'une vaſte étenduë.

Il eſt ſurprenant à la premiere veüe, que Dieu ait ordonné cette infinité de cere-

ceremonies. Cette deſtination des victimes, des viandes, les circonſtances des perſonnes, des lieux, & des temps que Dieu affecta au culte ſacré, n'étoient pas des moyens qu'on puiſſe concevoir qui peuſſent par eux-mêmes rétablir les Iſraëlites; & quand le nombre des ceremonies auroit été encore plus grand, je ne voy pas que ce peuple rentrât dans ſon devoir. Il faloit mettre en pratique la loy morale, il faloit qu'ils donnaſſent leur penſée, & leur cœur à Dieu, c'eſt-à-dire, toutes les facultez de leur ame. C'eſt là l'ordre; c'étoit cela ſeul qui pouvoit juſtifier les Iſraëlites. Auſſi Dieu leur declare-t-il enſuite qu'il n'a que faire de leurs ſacrifices quand leur cœur eſt éloigné de lui.

Cependant Dieu vouloit bien faire grace à ſon peuple, pourveu qu'ils obſervaſſent tout ce qui étoit ordonné dans cette loy: Fais ces choſes, & tu vivras. Mais comme nous avons dit, que Dieu ne peut pas aimer le pecheur, & que ces ceremonies ne pouvoient pas innocenter les Iſraëlites; il eſt evident qu'il faut que Dieu les juſtifie d'une autre maniere, il faut que Dieu les regarde dans le Reparateur.

Mais ſi ce culte exterieur que Dieu ordonnoit à ſon peuple ne pouvoit pas le juſtifier : il ſervoit au moins à le détourner du culte abominable que les autres nations rendoient à leurs idoles. Ce fut là un des motifs ſur leſquels cette loy eſt fondée ; Dieu y défendit juſques aux actions les plus indifférentes que les peuples voiſins des Hebreux pratiquoient dans le culte de leurs Dieux, afin que par ce moyen les Iſraëlites ſe gardaſſent de l'abomination de ces peuples ; car s'ils pouvoient avoir de l'horreur pour les ceremonies d'une ſecte, qui n'avoient rien de mauvais en ſoy, ils devoient apparemment deteſter celles qui étoient abominables dans la même ſecte. C'eſt là la penſée d'un Docteur Anglois, qui ſemble être raiſonnable. Il y a de l'égarement dans toutes les ſectes qui ne ſe rapportent pas au vray Dieu : mais le culte en lui-même ne dement pas cette diſpoſition naturelle qui porte l'homme à connoitre la Divinité. Ainſi ſi les peuples qui n'étoient pas dans l'alliance, n'avoient pratiqué que des choſes indifférentes, peut-être que Dieu ne les auroit pas changées, & ſe ſeroit contenté de faire connoitre à ſon peuple que c'étoit

à lui

à lui ſeul que tous les hommes devoient adreſſer leurs adorations : mais ces peuples étrangers ſe portoient juſqu'à ſe ſacrifier eux-mêmes pour leurs faux Dieux, ils faiſoient paſſer par le feu, & ſacrifioient leurs propres enfans à Moloch, c'étoient là des actions que les ſentimens naturels dementoient, qui ſoûlevoient la nature ; & Dieu ne pouvoit qu'avoir en horreur des crimes, qui aneantiſſoient les impreſſions naturelles que la Providence a donné aux hommes. C'eſt donc pour cela que Dieu fait la loy par oppoſition à la pratique de ces Idolatres. C'eſt ce qui fait voir la neceſſité non ſeulement de la loy en general, mais encore de toutes les ceremonies en particulier, comme l'a établi le même Docteur.

Cependant on ne conçoit guere que quel que fut ce culte exterieur, il pût par lui-même faire connoitre aux Juifs que le Createur en devoit être l'objet. Tout ce qui étoit commandé dans cette loy étoit ſenſible, & Dieu n'eſt pas un être ſenſible, & à cet égard les Juifs n'auroient pas manqué de ſe tromper ; car, comme je l'ai dit, ils n'avoient pas moins de penchant à l'idolatrie que les autres hom-

hommes, leurs ſens ne leur impoſoient pas moins qu'aux autres: mais Dieu s'étoit fait connoitre à eux par des miracles éclatans qu'il avoit fait en Egypte, & qu'il faiſoit encore tous les jours à leurs yeux dans le temps même que Moyſe leur apprenoit ſes loix; le nom de l'Eternel, le nom de Dieu leur étoit repeté à chaque moment; Moyſe va au devant de cette diſpoſition que tous les hommes ont à oublier leur Createur; il ne leur prononce point d'ordonnance ſans leur faire entendre que c'eſt Dieu qui l'a faite. Dieu ordonne qu'ils ſe facent des habits diſtinguez ſelon l'âge des perſonnes, & qu'ils miſſent ſur les les bandes des pans de leurs vêtemens un cordon de pourpre, afin que le voyant ils ſe ſouvinſſent de tous les commandemens de l'Eternel; & un grand nombre de circonſtances de cette nature qui, quoy qu'elles ſemblent pueriles, ſont pourtant le ſeul moyen naturel de fixer les choſes dans la memoire des hommes; car rien ne les attache que le ſenſible. Dieu vouloit donner à ſon peuple tous les moyens poſſibles de le connoitre par les loix generales de la Providence; car ſi l'on ſe ſouvient de ce que nous avons

dit

dit ſur les ſenſations, que les objets excitent ſur le cerveau, on verra que plus un objet eſt accompagné de circonſtances, plus il eſt aiſé d'en retenir l'idée. Les miracles ne faiſoient que paſſer, & quelque inconteſtables que fuſſent ces preuves du pouvoir de Dieu, le ſouvenir s'en perdoit dans l'eſprit des Iſraelites: temoin cette idole qu'ils contraignirent Aaron, de leur faire, pendant que Moyſe étoit ſur la montagne, lors que les miracles que Dieu avoit fait en Egypte, & même dans le deſert devoient être tout recens dans leur memoire. Ainſi il faloit attacher à des objets continuellement preſens, des circonſtances qui les fiſſent auſſi ſouvenir continuellement de leur Liberateur.

Dieu adjoûta encore à ſes loix une loy politique pour maintenir la ſocieté parmi ſon peuple. Il faloit cela; car ne reſtant plus parmi les hommes de veſtige de la premiere inſtitution, leurs faux jugemens les portoient à tous momens à rompre l'union qui auroit deu regner parmi eux.

Dieu ordonna des chatimens proportionnez aux crimes qui pouvoient rompre la ſocieté, & établit des Magiſtrats pour le main-

le maintien de la juſtice, & pour infliger ces peines qu'il avoit ordonnées; c'étoit là le ſeul moyen qui naturellement pouvoit ramener les Iſraëlites à leur devoir. Comme l'homme s'aime preferablement à toutes choſes, il n'y a point d'objet plus puiſſant pour l'empecher d'agir contre l'ordre, que les punitions temporelles qui le regardent directement ou en ſa perſonne, ou dans les ſituations où il ſe trouve, dans les circonſtances qui regardent la vie, ou les biens, ou les employs, & les autres choſes qui ont rapport à nôtre état.

L'Autorité donnée aux hommes.

Voilà donc l'autorité donnée aux uns ſur les autres par une Providence particuliere; car dans la premiere inſtitution, & par la Providence en general, il n'y a point de ſuperiorité parmi les hommes, comme on l'a vû, & celle-ci même qu'une volonté poſitive du Createur donne à quelques-uns eſt dependante des loix de Dieu. Les Magiſtrats quels qu'ils ſoient, n'ont point de pouvoir legitime ſur les autres hommes, & ils ne doivent leur commander que ſelon les loix du Createur.

Il a été d'abord naturel que les peres euſſent de l'authorité ſur leurs en-

enfans : l'homme naît dans le monde dans un état de foibleſſe, comme les autres animaux, & comme eux il a un inſtinct qui le porte naturellement vers ſes parens ; c'eſt avec ceux qui lui ont donné le jour, qu'il trouve d'abord toutes les neceſſitez de la vie ; ce ſont eux qui fourniſſent à tous ſes beſoins ; en un mot la Providence fait dependre d'eux toute ſa conſervation. Or comme nôtre eſprit attribuë aux cauſes ſecondes tout ce que nous reſſèntons à leur occaſion, il eſt viſible que les enfans doivent regarder leurs parens comme les cauſes de tous leurs biens. Ainſi les parens ſe trouvent avoir naturellement du pouvoir ſur leurs enfans, il ſemble même que Dieu avouë ce pouvoir ; car châque pere de famille gouvernoit parmi le peuple de Dieu ; & les premiers nez des Tribus d'Iſraël étoient reconnus pour leurs Princes. Mais que les peres ſachent que cette ſoûmiſſion de leurs enfans ne ſe doit pas terminer à eux ; ce ſeroit un effet de l'égarement de leur eſprit, s'ils pretendoient qu'ils les regardaſſent comme les auteurs de leur être, & de leur bien-être. Que les enfans apprennent que leurs parens ne ſont que des cauſes

ſecon-

ſecondes dont Dieu s'eſt ſervi pour leur donner le jour, qu'ils reconnoiſſent le pouvoir divin en reſpectant le pouvoir humain. Quel pouvoir, a dit un grand Philoſophe, peut donner à l'homme une action brutale qui lui eſt commune avec les bêtes, ce n'eſt même que l'experience qui lui apprend qu'en ſatisfaiſant à ſa paſſion, il perpetue ſon eſpece. Les hommes n'ont donc point le pouvoir qu'ils s'imaginent ſur leurs enfans, ils n'en ont point proprement de legitime, ce n'eſt qu'un pouvoir permis, & ils ne doivent s'en ſervir uniquement que pour les obliger à ſe ſoûmettre aux loix de Dieu, non plus que les Magiſtrats; & les enfans ſeroient dans l'erreur, s'ils ſe ſoûmettoient à d'autres ordres qu'à ceux qui ſont conformes à ces loix.

Quoi que Dieu donc eût mis quelque diſtinction parmi les hommes, qu'il eut permis que les peres s'attribuaſſent le pouvoir que la nature leur ſembloit donner ſur les enfans, qu'il eut établi enſuite des Magiſtrats ſur ſon peuple, ils ne devoient pourtant ſe ſoûmettre proprement qu'à Dieu ſeul; c'étoit uniquement à ſes loix qu'ils devoient rapporter tout leur pouvoir, & le gouverne-

vernement devoit reſter Theocratique parmi les Iſraëlites.

Mais l'homme gâte toûjours tout par ſes faux jugemens; ce peuple que Dieu daignoit conduire immediatement, & comme par la main, ſe laſſa bien-tôt de ſon état, & par un étrange aveuglement, ils voulurent que leurs ſemblables regnaſſent ſouverainement ſur eux, & demanderent un Roy à l'exemple des autres peuples.

Un tel établiſſement ne pouvoit être que d'une dangereuſe conſequence. Les autres peuples en étoient déja venus là que de rapporter tout leur pouvoir à leurs Tyrans, ils le limitoient là, & regardoient leurs Roys comme des Divinitez. C'eſt pourquoy Dieu vouloit rappeller ſon peuple de ſon erreur: mais par les ſeules voyes de la Providence; car ſi Dieu n'avoit pas voulu de Roy en Iſraël, on ne conçoit pas que la Roiauté eut jamais peu s'y établir. Mais Dieu laiſſa ſon peuple à lui-même qui ne ſçût pas faire uſage de ſa raiſon en profitant de ce que Samüel leur diſoit pour les detourner de leur deſſein, & leur faire perdre ce deſir. Ils s'obſtinerent à vouloir des Roys, & Dieu permit qu'ils en euſſent.

C'eſt donc ſeulement par la Providence en general que le peuple de Dieu prit encore une nouvelle forme. Je veux dire que cette maniere de gouvernement, s'introduiſit parmi les Iſraëlites par les ſeules diſpoſitions où l'homme ſe trouvoit par rapport à la nature, tout de même qu'elle s'étoit introduite parmi les autres peuples.

Cependant comme Dieu avoit toûjours en veüe de ſauver ſon peuple, nonobſtant leur erreurs, & leur rebellion: il leur ſuſcitoit des Roys de temps en temps par une Providence particuliere, qui les gouvernoient ſelon les loix de Dieu, & qui les faiſoient revenir des égaremens où leur corruption naturelle les jettoit.

C'eſt là ſuccintement, comment la Providence ſe conſervoit un peuple particulier, & empêchoit que la connoiſſance du vray Dieu ne s'effaçât entierement de l'eſprit des hommes.

Il étoit reſervé au Reparateur du monde de donner des idées plus claires, & plus diſtinctes du culte de Dieu, que celles que Moyſe avoit établi: c'étoit à lui à debroüiller la Religion de toutes ces ceremonies, de tout ce ſenſible, & à nous la

la donner toute ſimple, & toute pure, comme elle eſt.

Il me paroit evident par tout ce qu'on vient de dire dans ce dernier chapitre que la Religion que J. C. enſeigne eſt la ſeule veritable; il paroit premierement qu'il y doit avoir une Religion.

Cette propoſition êtant veritable, il y a un Dieu, qui concevra des êtres créez intelligens ſans rendre leur culte à cet Etre qui les a tirez du neant, & par qui ils ſubſiſtent?

Mais on a donné des raiſons demonſtratives du deſordre de l'homme, & Dieu ne peut pas le haïr tandis qu'il eſt dans ce deſordre, tandis qu'il eſt pecheur, ou que Dieu le regarde comme tel; il doit donc rentrer dans le neant; car rien ne ſubſiſte ſans la volonté de Dieu; il doit, dis-je, rentrer dans le neant, ſi Dieu n'a dans ſes deſſeins les moyens de le rapprocher de luy, & de lui faire recouvrer ſa juſtice. Mais l'homme ſubſiſte tel qu'il eſt; Dieu a donc établi ces moyens. Il y a donc une Religion; car la Religion eſt proprement un lien qui reünit l'homme à Dieu.

Secondement, cette Religion ne peut être que celle que J. C. enſeigne. Qu'on

ſe ſouvienne ſeulement de ce qu'on a dit de l'état de juſtice; qu'on rappelle dans ſon eſprit que les facultez de nos ames n'étant faites que pour Dieu, elles ne doivent avoir d'autre objet que lui qui les fixe. Nôtre entendement doit s'appliquer à le connoitre, & nôtre volonté doit tendre toûjours vers lui. Et qu'eſt ce que J. C. enſeigne? Qu'il faut adorer Dieu en eſprit, & en verité. Le Createur a donné des diſpoſitions à nos ames, & des inſtincts à nos corps par où nous ſommes portez à l'amour, & à la concorde avec nos ſemblables. J. C. dit qu'il faut aimer tous les hommes; c'eſt à quoy ſe rapporte tout le culte des Chrêtiens. Moyſe avoit bien dit la même choſe dans la loy morale; mais il avoit joint beaucoup de ceremonies, & les hommes donnant toûjours dans ce ſenſible, il étoit beſoin que la Religion leur fut enſeignée toute pure. Il étoit même reſervé au Redempteur de donner le veritable ſens de cette loy aprés l'avoir confirmée. Un Docteur demande à J. C. quels ſont les moyens de lui faire heriter la vie éternelle; il repond à cette queſtion par un autre. Il demande à ce Docteur ce qui eſt écrit en

la loy, lequel repondit, Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, & de toute ta penſée, & ton prochain comme toy-même. Alors J. C. lui dit qu'il avoit droitement répondu; que s'il faiſoit ces choſes, il vivroit. La loy dit, Tu ne tueras point. J. C. dit que qui hait ſon frere, ſon prochain ou un autre homme; car c'eſt égal au langage de J. C. eſt meurtrier. C'eſt là donner le veritable ſens de la loy; car le peché n'eſt pas dans l'action, le peché eſt dans la volonté. Un homme donc qui en hait veritablement un autre, le regarde comme un mal à ſon égard, & voudroit qu'un tel homme ne fut point, & dès lors qu'il ſouhaite ſa deſtruction, il en eſt le meurtrier. L'on voit facilement que l'amour du prochain doit entrer, aprés l'amour de Dieu, dans ce qui fait recouvrer à l'homme ſa juſtice par ces impreſſions, & ces ſympathies que le Createur a donné à nos eſprits, & à nos corps, par leſquelles tous les hommes ſont portez à la conſervation les uns des autres: conſequemment, & à plus forte raiſon à une ſocieté de paix, & d'amour entre eux. La Religion donc que J. C. enſeigne, eſt la ſeule veritable;

ce doit être la ſeule Religion de l'homme dans tous les peuples, & dans tous les ſiecles.

Je ſortirois de mon ſujet, ſi je m'étendois davantage ſur les matieres de la Religion: c'eſt aux Theologiens à en donner une idée la plus nette, & la plus étenduë, qu'ils peuvent. Mais je n'aurois pas rempli mon deſſein, ſi je ne l'avois marquée avec quelques autres principaux evenemens; ſans cela je n'aurois pas peu me faire une idée bien juſte du rang que l'homme tient dans le monde, ni de la Providence particuliere avec laquelle Dieu daigne veiller ſur lui.

Gloire ſoit à Dieu ſeul.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

INTRODUCTION. *pag.* 8.

CHAPITRE I.

De la Creation. 14

OPinions des Philoſophes, oppoſées à la Creation. *ibid.*
Refutation de ces opinions *ibid.*
Qu'il y a un être ſupréme qui a tiré toutes choſes du neant par ſa volonté. 20
Que cette volonté qui a tiré le monde du neant l'a enſuite mis dans l'ordre. 23
Comment la Matiere premiere a été créée. 24
Le Mouvement. *ibid.*
Les Atomes. *ibid.*
Que le mouvement, & la diviſion de la Matiere ne ſont qu'une même choſe *ibid.*
Que par le mouvement que le Createur a donné à la Matiere il a fixé les principes des choſes. 25
Etabliſſement de la loy de la communication des mouvemens. 27
Que de cette loy ſont ſortis les Elemens, & les Etres animez. 29
Les corps organiſez, & vivans ont deu être produits par d'autres loix. 33

TABLE

CHAPITRE II.

De l'ordre des Creatures inanimées, & que le même Etre qui a créé le monde eſt celui qui le gouverne. 38

QUoy que la matiere ſubtile s'inſinue dans tous les compoſez, elle ne peut pourtant pas s'arrêter nulle part à cauſe de ſa tenuité, & de ſa figure. *ibid.*

Comment les Planetes ont eſté pouſſées à une certaine diſtance du centre de la matiere ſubtile. 39

Que les Planetes ont fixé leur lieu à la matiere ſubtile, comme la matiere ſubtile a fixé leur point aux Planetes. 41

Qu'il y a dans l'univers pluſieurs centres de matiere ſubtile qui emanant d'un centre à l'autre elle ſe ſupplée par tout, & que c'eſt une raiſon pourquoy ces centres conſervent toûjours leur grandeur, & leur figure. *ibid.*

Que tous les Elemens ont leur appartement fixé par les loix generales 44

Tous les effets de la nature ſe rapportent à ces loix. *ibid.*

Sympathie, & Antipathie établies par ces loix. 48

Que cet ordre des creatures fait voir que celui qui les a créées les ſoûtient 50

Qu'il eſt inconcevable que les creatures ſe ſoûtiennent par elles-mêmes. 52

Autres raiſons qui prouvent la Providence de Dieu. 55

Opinion des Libertins. 60

Refutation de cette opinion. *ibid.*

CHA-

CHAPITRE III.

Des Plantes. 66

QUe Dieu a d'abord créé les Plantes, & non pas des ſemences *ibid.*
Les rapports que les Plantes ont à la matiere. 69
Comment elles ſe nourriſſent, croiſſent, & ſe multiplient. 70
Pourquoy une ſemence jettée dans la terre, la radicule en haut, pouſſe ſa radicule en forme de crochet tendant vers la terre. 76
Comment les ſucs circulent dans une Plante 77
Comment les Plantes pouſſent. Ce que c'eſt que ſeve. 79
Les rapports des Plantes à certains ſucs. 85
Les rapports de Plante à Plante. 89
Autres rapports des Plantes. 93
Les rapports qu'elles ont aux Animaux. 95
Comment les Plantes remedient aux maladies des Animaux. 98

TABLE

CHAPITRE IV.

Des Animaux. 105

QUe les Animaux ont deu avoir toute leur perfection en ſortant de la main du Createur. *ibid.*
Les principales parties du corps d'un Animal. 110
Difference de la ſtructure de leur corps ſelon l'élement dans lequel ils vivent. 111
Difference admirable entre les Poiſſons, & les Animaux de la terre. 112
Les rapports des Animaux à la matiere ſubtile 113
La premiere preparation des alimens ſe fait par les dents. 115
La ſeconde dans l'eſtomac. Quelques Animaux ont pluſieurs eſtomacs 116
Le Chameau a des ſacs où il reſerve de la boiſſon pour le beſoin. 117
La troiſieme coction ſe fait dans les boyaux 118
Explication de la reſpiration des Poiſſons. *ibid.*
Qu'il y peut avoir des Animaux qui ne reſpirent point comme les autres par la bouche, & par les narines. 124
Raiſon formelle de la nutrition. 127
Qu'il ſe fait une égale diſpenſation d'eſprits animaux dans tout le ſyſteme nerveux tout autant de temps que la machine d'un Animal eſt dans l'état naturel par où elle eſt dans un mouvement d'équilibre. 128
Les organes des ſens, & toutes les parties de la machine ſe touchent par le moyen des nerfs 130
La machine d'un Animal eſt diſpoſée à produire mille mouvemens. 131

Les

Les cauſes qui agiſſent ſur les Animaux ſont externes ou internes. 132
Comment les poiſſons oyent. 133
Comment les objets agiſſent ſur les ſens externes. 134
Ce que c'eſt que les ſens internes 136
Explication de l'inſtinct qui porte un Animal à ſe nourrir, & à faire choix de ſa nourriture. 138
Que les animaux ont des parties pour l'uſage de chaque inſtinct. 144
De l'inſtinct qui porte les Animaux à ſe conſerver. p. 157
De celui qui les porte à ſe perpetuer. 162
Celui qui les porte à conſerver leur eſpece. 166
Comment ils ſont ſujets aux paſſions. 176

CHA-

TABLE

CHAPITRE V.

Des Anges. 189

IL y a des Philoſophes qui ont douté qu'il y eut des Anges. *ibid.*
L'Opinion de ces Philoſophes mal fondée. *ibid.*
On ne peut point s'aſſurer poſitivement par les lumieres de la raiſon qu'il y en ait; mais qu'il eſt pourtant plus raiſonnable de croire qu'il y en a que de croire qu'il n'y en a pas p. 195
On ſe peut faire une idée des Intelligences ſur celle que l'on a de l'ame. 197
Ces facultez des Eſprits n'ont point d'autre objet naturel que Dieu. 199
Qu'il n'y a nulle difference entre les eſprits créez. 201
Ce que c'eſt que le pouvoir des Intelligences. p. 203
L'idée qu'on pourroit donner de la chute des Anges. 206
Que les Demons n'ont peu cauſer nul trouble dans la nature. 209

CHA-

CHAPITRE VI.

De l'Homme. 212

CReation de l'Homme *ibid.*
Les rapports que ſon corps a à la matiere ſubtile ; & qu'il a les mêmes inſtincts qu'un autre animal. 216
Qu'outre ces inſtincts il y a un Etre intelligent en nous. 218
Les facultez de l'ame 221
L'union de l'ame avec le corps. *ibid.*
Le ſiege de l'ame. 222
Que l'ame doit avoir naturellement empire ſur le corps. 223
Qu'elle en a deu avoir auſſi ſur ceux qui l'environnent. 224
Explication de ces pouvoirs. *ibid.*
Que l'ame doit s'occuper de Dieu. 225
Que ſon union avec le corps ne doit point alterer les inſtincts de cette machine. 226
Que c'étoit là l'état de l'homme juſte. 228
Comment il en a dechu. *ibid.*
Raiſon demonſtrative du deſordre de l'homme ſans le ſecours de la Revelation 231
Que Dieu ſeul eſt la lumiere des eſprits 242
Les ſentimens, & les ſenſations ſont occaſion à l'ame d'avoir les idées des choſes. 245
Comment ce ſentiment naturel qui nous porte à la conſervation de nôtre eſpece doit être le plus inviolable. 246
Que c'eſt pour cela que Dieu a donné des diſpoſitions toutes particulieres au corps ; 247

Que

Que le changement de cet instinct prouve le desordre de l'Homme. 249
Nonobstant ce desordre nous ne pouvons ne pas reconnoitre qu'il y a un Dieu, nous ne pouvons ne pas appercevoir les sentimens naturels. *ibid.*
Ce que c'est que la conscience. 252
Source de l'amour propre, en quoy il consiste. 268
Que de là naissent toutes les actions, & toutes les passions criminelles dont nous sommes capables. 271
L'Homme a presentement de deux sortes de rapports à Dieu. 286
Religion immediatement aprés le peché. 290
Elle se conserve dans la famille de Seth. 293
Qu'il faut prendre à la lettre ce que Moyse rapporte du Deluge. 294
La vie de l'homme abregée, & comment. 301
Le desordre augmente dans l'esprit de l'homme. 303
Vocation d'Abraham. 305
Ce qu'on doit entendre par Providence particuliere. 307
La nature du Miracle 308
La Loy écrite. 312
L'Authorité donnée aux Hommes. 318

Fin de la Table.